

DE-CI... DE-LÀ

VI



**Avenues
anecdotiques, pittoresques
et historiques :
vagabondages dans notre pays
et ailleurs**

Jean-Marie Barras

2021

Table des matières

À Sommentier, des paysans créatifs et travailleurs.....	7
Une découverte : Ramiro Arrue !	8
Quand grange signifiait un ou des bâtiment(s)	9
Petit village, mais remarquables ressortissants !.....	9
<i>L'abbé Romain Chammartin, préfet du Collège St-Michel</i>	10
<i>Henri Chammartin, écuyer</i>	10
Pier, peintre basque	11
Du ruclon à la grotte.....	12
Au temps de la construction de l'église d'Onnens	13
La Vierge au parasol, en souvenir du Père Gervais Aeby	15
Au temps des autos transformées	15
Humanisme et orbilianisme.....	16
Partis politiques à la fin du XIX ^e siècle. Ont-ils changé ?	17
Le « Joli Chœur »	18
Retour à Villarzel.....	19
<i>La famille Rubattel-Chuard</i>	20
<i>Villarzel passe au protestantisme</i>	20
Michel Jauquier	20
Fin du XIX ^e et début du XX ^e siècles : néogothique et heimatstil	21
<i>Les églises</i>	21
<i>Les statues et les vitraux</i>	21
Au Puy-en-Velay, une statue étonnante	22
Une publication substantielle et surprenante	22
Un événement qui a changé le monde dès 1789.....	24
<i>Quelques temps forts de la Révolution française</i>	24
« <i>Les Montagnards (Jacobins)</i> »	24
« <i>Les Girondins</i> ».....	25
« <i>Les Cordeliers</i> »	25
<i>Les Sans-culottes</i>	25
Un assassinat et une décapitation	26
<i>Jean-Paul Marat</i>	26

<i>Charlotte de Corday d'Armont</i>	27
Vous aimez les champignons ?	27
<i>Nouvelle saison d'activités</i>	28
Les Capucins rouges de Romont	29
<i>Texte de Gilbert Perritaz</i>	29
<i>Des idées jugées trop avant-gardistes</i>	29
<i>Sommet de la crise</i>	29
<i>Après Romont</i>	30
Benjamin Vautier	30
À Hauterive en 1919	31
Henri-Marcel Robert, grand artiste fribourgeois	32
Le Docteur Goudron a sa place dans l'Histoire suisse !	33
<i>Inventeur d'appareils respiratoires</i>	33
<i>Il devient le célèbre « Docteur Goudron »</i>	33
<i>Il adoucit les misères de la guerre</i>	34
Villa Diesbach	35
Évincés de l'Université de Fribourg	35
<i>Henri Guillemin et Philippe Meirieu</i>	35
<i>Gabriel Thierrin</i>	36
<i>Des réactions indignées</i>	36
<i>Brillante carrière au Canada</i>	37
Jacques Chatagny, de Corserey, et le domaine de Mont-Lucelle	37
<i>Le domaine Studer à Lucelle</i>	38
<i>Revenons à Jacques</i>	38
Amadeo de Souza-Cardoso, peintre portugais	38
Contemporains en balade	39
Repas de jadis	41
<i>Passons au XVIII^e siècle</i>	42
On reconquerra l'Alsace et la Lorraine !	42
C'était hier... De l'enfilage du tabac au charivari	43
<i>Veillées broyades</i>	43
<i>Veillées, contestées ou gratifiantes</i>	44
<i>Obligés de se marier...</i>	44
<i>Mariages</i>	44

<i>Avant et après la cérémonie</i>	45
On fraternisait jadis davantage qu'aujourd'hui...	45
<i>Assemblées de voisinage</i>	45
<i>Faire bonne chère</i>	45
<i>Foires et marchés</i>	46
<i>La « voisinance » existait aussi à la campagne</i>	46
L'école des garçons d'Onnens en 1920	47
À St-Michel, charriages de naguère	47
<i>Immuable dans son sérieux... avec approximations et partis-pris !</i>	47
<i>Démonstrations humoristico-patriotiques</i>	48
<i>Joseph Jordan et Jack Rollan</i>	48
Emmanuel Schmutz avec Sabine Weiss	49
Retraités de l'École secondaire de la Broye	49
Quand vient l'orage, coutumes de jadis	50
Exigences de jadis : tout « à bras », y compris la lessive !	51
Horreurs de naguère	52
Le bouc de Brienz	54
<i>De Brienz à Vaulruz</i>	55
Au bistrot le dimanche après-midi	56
Le super-calé n'est pas forcément clairvoyant	56
<i>Quelques pensées de Clémenceau</i>	57
Le sens de certaines « exceptions » n'était guère expliqué !	57
Coup de crayon de Gérard Glasson : Le baiser de la vache	58
Louis Sauter, organiste brillant et modeste	59
<i>Norbert Moret lui rend hommage en 1975</i>	60
<i>Le pédagogue</i>	60
<i>Un esprit sans cesse en éveil</i>	60
<i>Lettre... à l'organiste</i>	60
<i>... au virtuose</i>	61
<i>Le rayonnement</i>	61
La ville de Rue, district de la Glâne	61
Le Moulin-Neuf	62
Félicien Morel	62

<i>L'homme politique.....</i>	62
<i>L'amoureux des hauts sommets.....</i>	63
Faire une corbeille.....	64
Henri Guillimann, historien fribourgeois, et Guillaume Tell	64
<i>L'histoire traditionnelle de Guillaume Tell</i>	64
<i>Henri Guillimann, l'un des premiers à douter</i>	65
Seigneurie, bailliage, préfecture de Montagny ; droits politiques ...	65
Sainte-Apolline	68
La torrée.....	68
Jadis et aujourd'hui, Humilimont près de Marsens	69
<i>Portrait de l'abbaye, par Pierre Savary</i>	70
<i>Grandeur et décadence.....</i>	71
<i>Tout à Saint-Michel.....</i>	71
<i>À notre époque.....</i>	71
Un message de Carlo Boller	72
Trois repères pédagogiques	73
<i>Apprivoiser les Albert Simonin</i>	73
<i>Développer l'esprit critique.....</i>	73
<i>Un texte court et beau chaque jour.....</i>	73
Le coquemar	74
Jean-Michel Zaugg, un chef exemplaire.....	75
<i>Le directeur d'École normale.....</i>	76
<i>Contacts avec le monde artistique.....</i>	76
<i>Le militaire</i>	76
À l'orphelinat d'Avenches, années 40	76
<i>« À cette époque, on avait faim tout le temps »</i>	76
<i>Enfermé à la cave.....</i>	77
<i>Pas de sucre aux cochons</i>	77
Le Musée d'Estavayer.....	78
L'école de Lovens	79
Famille d'Etienne et de Léonie Moullet, de Lovens, en 1932	80
Les adieux à Roger Karth.....	81
L'église de Surpierre a 200 ans	82

<i>Bref historique du « Bâton »</i>	82
Un régent répare des vélos ; un autre élève des cochons à la cave ...	83
<i>Régent et domestique</i>	83
<i>Noréaz : un régent bien original</i>	83
1939-1945, ravitaillement et récupération	85
L'insurrection de Nicolas Chenaux	86
Des compléments sur Nicolas Chenaux	87
<i>Article de Georges Andrey, « La Liberté » 2 mai 1981</i>	87
Le château du Bois à Belfaux	88
<i>Une succession de propriétaires</i>	88
<i>Les « filles-mères » au Château du Bois</i>	89
<i>Dramatique !</i>	90
<i>Home, école, puis appartements privés</i>	90
Elle aussi	90
« Affaires broyades » au tournant du XIX^e au XX^e siècle	91
<i>Le « mède » de Vuissens</i>	91
<i>L'incendie de Planfayon</i>	92
Bernard Buffet	92
L'abbaye de la Maigrauge à Fribourg	93
Les dents, présentation en patois	94
Tintern Abbey, Pays de Galles	95
Gérard Périsset, journaliste, on ne l'oublie pas !	95
Joseph Chatton, directeur d'école secondaire	97
Savoir lire, c'est fondamental	98
Il y a 80 ans mourait un grand pédagogue fribourgeois	99
<i>Formation</i>	99
<i>Première période</i>	100
<i>Seconde période</i>	100
Découverte du Center Parc Allgäu	101

À Sommentier, des paysans créatifs et travailleurs

Êtes-vous aussi, comme moi, étonnés de lire des affichages identiques à côté de plusieurs fermes : à vendre pommes de terre, ou œufs, ou les deux ? Il semble pourtant que nos terres fertiles et la gamme d'élevages possibles pourraient offrir de nombreuses offres diversifiées... et rentables.

L'hebdomadaire « Terre et Nature » du 1^{er} avril 2021 donne un remarquable exemple avec la présentation de la « Ferme de la Tourbière », à Sommentier, qui dispose d'un site sur internet. Lise et Jérémie Delabays, les fermiers, s'y adonnent à un éventail de diverses activités, de l'arboriculture aux cultures céréalières, de l'élevage à la vente directe.

L'exploitation a obtenu le label Bourgeon BioSuisse le 1^{er} janvier 2018.



Jérémie aime les arbres. Une cinquantaine d'arbres fruitiers à haute tige, des poiriers, des pommiers, des noyers, ont été plantés dans la prairie proche de la ferme. Quant aux céréales, elles sont diversifiées et plongent leur origine dans un passé lointain : épeautre, engrain (petit épeautre), amidonnier, seigle... Les caractéristiques de ces céréales sont présentées sur internet. La « Ferme de la Tourbière » a son propre moulin installé dans une étable refaite à neuf.

Aux alentours de la ferme de la famille Delabays, les animaux sont tous issus de races soutenues par la fondation « Pro Specie Rara » (La défense des espèces rares ; pour la Suisse romande, Conservatoire et Jardin botanique de Genève, Chambésy).

Il y a la grise rhétique, cette petite vache sauvée de l'extinction grâce à des individus du



Tyrol. On en compte vingt-quatre à Sommentier, qui se nourrissent exclusivement d'herbe et de foin produit sur le domaine. Quant aux ovins, les Delabays ont donné leur préférence au mouton miroir, avec ses lunettes et ses oreilles sombres, ainsi qu'au farouche mouton de l'Oberland grison. Enfin, il y a les fameux porcs laineux, aussi costauds qu'affectueux. Autant de races d'animaux de rente qui doivent leur survie à un

programme de reproduction et à des registres d'élevage rigoureusement établis par « Pro Specie Rara » depuis près de quarante ans.

La viande en provenance du bétail élevé par les fermiers Delabays est exclusivement commercialisée en vente directe dans le self-service aménagé à l'étage, juste à côté de la grange à foin. Ce « magasin » offre une large palette de produits bio.

Une découverte : Ramiro Arrue !

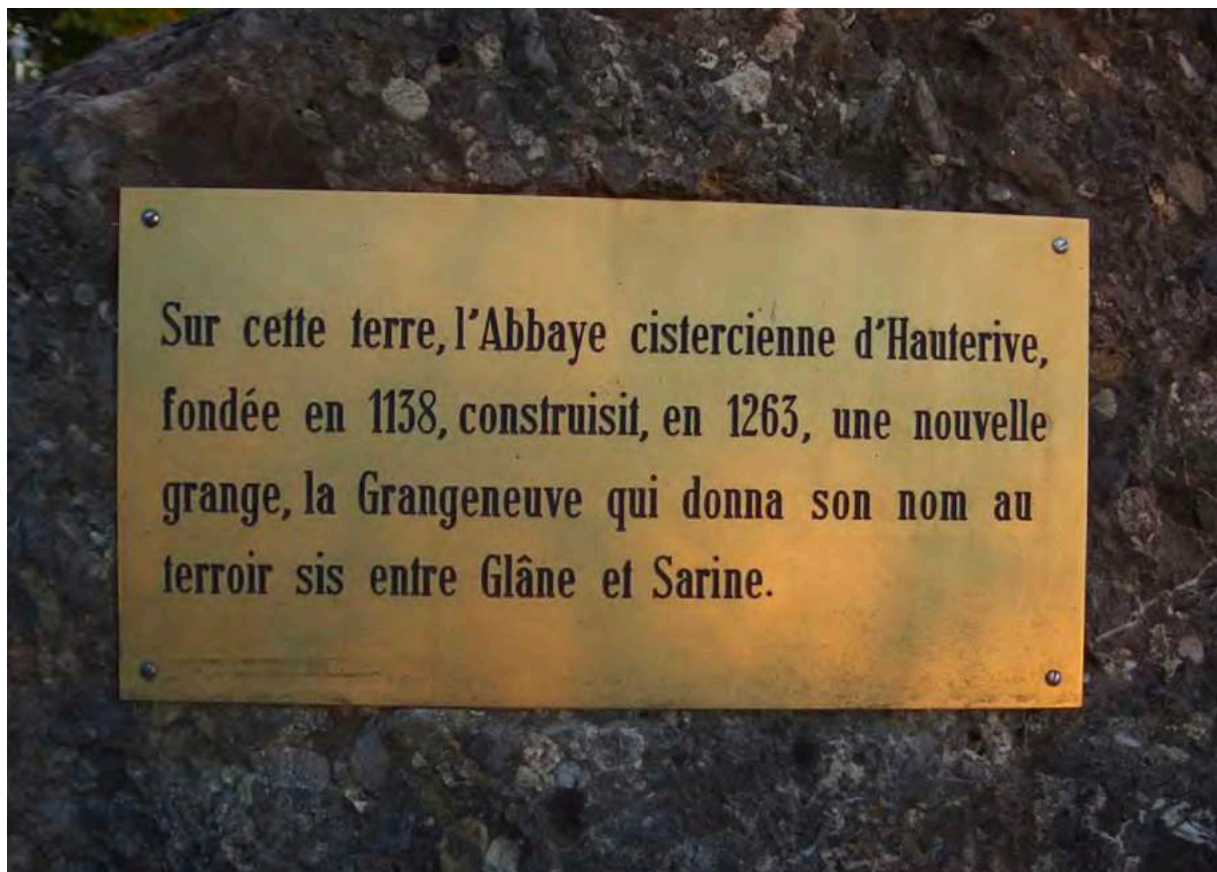
Travailleur à l'abnégation sans limite, Ramiro Arrue a représenté humblement et inlassablement le Pays Basque sur un mode figuratif avec certaines techniques picturales des avant-gardes côtoyées lors de sa formation parisienne. Ses compositions forment de véritables architectures qui guident l'œil et nous emportent au cœur d'un univers silencieux et majestueux aux paysages inanimés mais domestiqués, aux personnages actifs mais au regard absent... Il en émane une sérénité teintée de mystère.

- ✚ 1892, naissance à Abondo, en Espagne
- ✚ 1907-1917, formation artistique à Paris
- ✚ 1917, installation à Ciboure, face à Saint-Jean-de-Luz
- ✚ 1971, décès à Saint-Jean-de-Luz
- ✚ Jusqu'à 117 000 € pour des toiles de Ramiro Arrue...



Quand grange signifiait un ou des bâtiment(s)

Une grange, au Moyen Âge, était une exploitation modèle, dotée parfois de plusieurs bâtiments, habitables ou réservés au bétail et aux récoltes. Les moines, constructeurs des granges, sont des vulgarisateurs agricoles pour les paysans des villages voisins. Ceux-ci imitent leurs façons de faire. L'abbaye d'Hauterive avait ainsi huit ou neuf granges. Ils ont construit la Grange neuve (Grangeneuve) en 1263. Se sentant trop à l'étroit dans les méandres de la Sarine, ils sont montés sur le plateau et ont défriché le terrain pour s'adonner à l'agriculture. Une autre importante grange a donné naissance au village d'Onnens. Elle disposait de grands troupeaux de bovins.



Petit village, mais remarquables ressortissants !

Deux fils de paysans de Chavannes-sous-Orsonnens ont été des personnalités connues et très estimées dans leur canton. Ce sont Romain Chammartin, prêtre et dernier préfet du Collège St-Michel et son frère Henri, célèbre écuyer champion olympique et champion d'Europe de dressage. Leur fratrie comptait dix enfants.

L'abbé Romain Chammartin, préfet du Collège St-Michel

L'abbé Romain Chammartin est né à Chavannes-sous-Orsonnens en 1916. Il est décédé en 1997, à l'âge de 81 ans, au couvent de Sainte-Ursule, à Fribourg. Il était l'aumônier des Sœurs Ursulines depuis plus de quarante ans. Avant de devenir prêtre, il avait obtenu en 1936 un brevet d'instituteur à l'École normale d'Hauterive après cinq ans d'étude. Entré ensuite au Séminaire diocésain, il a célébré sa Première messe à Orsonnens en 1942. Il est désigné la même année vicaire-coadjuteur à la cathédrale. Nommé à Saint-Michel en 1949, l'abbé Chammartin y restera une trentaine d'années, jusqu'à l'âge de 62 ans. Toujours actif, il a exercé en plus de son activité au Collège la fonction d'aumônier des Ursulines, du home médicalisé de la Sarine et de l'Hôpital cantonal.

L'abbé Chammartin était la mémoire du Collège où il a « régné » pendant 30 ans. Pour des centaines de collégiens, il était « Monsieur le Préfet », tout en ayant à cause de sa calvitie le surnom de « Dop », du nom d'un shampoing... Il inspirait crainte et respect quand, la soutane en bataille, il cheminait d'un pas vif dans les couloirs du collège. Totalement dévoué à sa tâche, il fut conjointement professeur, préfet de l'internat et dernier préfet de l'institution. C'est lui qui recevait les futurs collégiens. Ceux-ci étaient enregistrés aussi sûrement que par un ordinateur. À la mémoire du préfet, prodigieuse, s'ajoutait une non moins prodigieuse humanité, écrivait un ancien recteur dans le « Message du Collège ».



Le préfet, M. l'abbé Romain Chammartin



Henri Chammartin, écuyer

Le frère de l'abbé Chammartin, *Henri*, est né en 1918 à Chavannes-sous-Orsonnens. Il passe sa jeunesse à la ferme familiale où il acquiert les qualités nécessaires pour devenir un bon cavalier. Après son école de recrues dans l'artillerie de campagne, il obtient un poste d'aspirant préparateur à la Régie fédérale des chevaux à Thoune. En 1949, il rejoint le Dépôt fédéral des chevaux de l'armée (DFCA) à Berne. Il y travaille jusqu'à sa retraite. Le sergent-major Henri Chammartin est devenu l'un des meilleurs cavaliers internationaux de dressage. En 1962, invité par le gouvernement des Etats-Unis, il exécute des démonstrations remarquées à l'École militaire de West-Point. L'année suivante, à Copenhague, il conquiert le titre de champion d'Europe de dressage, distinction qu'il remportera encore une seconde fois. En 1964, il obtient la médaille d'or avec son légendaire cheval Wœrmann lors de l'épreuve de dressage aux Jeux Olympiques

de Tokyo : une consécration suprême dans une discipline stricte et rigoureuse. À son retour, le cavalier est acclamé par la foule et les autorités fribourgeoises lui remettent une autre médaille en signe de reconnaissance. Chammartin participe à cinq reprises aux Jeux Olympiques et remporte deux fois l'argent et deux fois le bronze avec l'équipe suisse de dressage. Il met un terme à sa carrière internationale en tant qu'écuyer après les Jeux olympiques de 1968 à Mexico.

À sa retraite, il déménage avec son épouse dans une ferme à Alterswil, où la famille vit entourée de moutons. Trente ans plus tard, son épouse étant décédée, Henri Chammartin retourne à Berne, seul, dans une maison de retraite. Son existence bien remplie s'est achevée le 30 mai 2011. Il avait 93 ans.

Sources : J. P.Dorand, *Autrefois le Collège St-Michel entre 1968 et 1971* ; « La Liberté », 29 août 1963, 10 novembre 1964, 8 avril 1997, 31 mai 2011 ; « La Gruyère », 13 juillet 1989 ; « Construire », 28 novembre 1962 ; « Wikipédia »

Pier, peintre basque



J'adore le Pays basque et ses peintres. Après Ramiro Arue, voici Pier Labadie, qui signe Pier. Cet artiste contemporain est décédé le 7 mai 2019, à l'âge de 69 ans.
<http://www.pier-peintre-basque.com>

Son œuvre prend en compte toute la vie des habitants qu'il connaît, car il les a toujours vus évoluer, qu'ils soient des champs ou de la mer. Le Conservateur du Musée basque et

de l'histoire de Bayonne, Olivier Ribeton, souligne la force visuelle de ses œuvres : « À l'exemple de Ramiro Arue, le peintre Pier est passionné par la composition de sa toile où tous les éléments correspondent entre eux. L'équilibre du dessin et des couleurs apparaît dans ses productions qui mettent en valeurs des aplats répartis sur des plans successifs. Le jeu monumental des formes est net dans les sujets sans figure humaine. Lorsque la figure intervient, elle demeure anonyme et doit se fondre dans la composition d'ensemble. L'art de Pier est proche d'une abstraction géométrique. »

Du ruclon à la grotte

L'oratoire appelé la Grotte est situé après la montée du Grabou en direction de Lovens, à l'orée de la forêt. « Je vais jusqu'à la Grotte, allons à la Grotte, allez prier à la Grotte, on a eu la messe à la Grotte, on pourrait aller à la Grotte » : autant d'expressions maintes et maintes fois prononcées par ma maman. C'est l'abbé Anselme Fragnière, curé d'Onnens, qui en fut le promoteur au début de son ministère, au milieu des années 50. Il a mobilisé les jeunes gens pour construire cette grotte évocatrice de Lourdes. Ma maman intima l'ordre à mon frère Bernard d'aller aider à cette construction. Il a répondu : « Moi je sais pas faire les grottes. » Elle s'est édifiée quand même. L'abbé Fragnière priait la Vierge sous le vocable « Notre Dame de chez nous ». Il n'a pas été chercher très loin...



Avant l'existence de la déchetterie actuelle, existait « le creux », le ruclon, tout près de la grotte édifiée dans les années 1950. C'est là que les gens d'Onnens allaient jeter tous les déchets, depuis les vieilles casseroles jusqu'aux *Liberté*, *Greffons*, *Echo Illustré* et autres *Dieu le veut*. On allait « au creux » avec le petit char. Pas bien souvent, car les déchets étaient quasi inexistants.

Au temps de la construction de l'église d'Onnens

La construction a débuté en 1911 et l'église a été consacrée en 1913 par Mgr André Bovet, natif d'Autigny.

Comme matériau de construction, on a choisi la molasse de la carrière de Lovens, d'excellente qualité. Des attelages de chevaux et de bœufs l'ont amenée. Des tailleurs de pierre italiens en ont façonné les moellons, tout à la main. Les murs du cimetière sont en pierre très dure en provenance de Saint-Triphon. Elle arrivait en gare de Rosé. L'entreprise Macchi et Scaiola, de Prez-vers-Noréaz, a été chargée de la maçonnerie. Quant à la charpente et au clocher, le travail a été attribué à Vital Moullet et ses deux fils, Étienne et Louis, de Lovens, et à Lucien Berger, charpentier à Prez.

L'organiste de l'ancienne église se nommait Alcide Perroud. Il habitait une petite maison qui se trouvait sur l'emplacement de la nouvelle construction. Elle a été démolie. Perroud était un brave homme qui, en musique, n'avait qu'une piètre formation. Tout était improvisé. Il a même joué les « Armaillis des Colombettes » à l'offertoire.

Jean Codourey était président de paroisse. Les syndics des trois communes étaient, à Lovens Alfred Yerly, à Onnens Isidore Chatagny et à Corjolens Pierre Dorand. Isidore Chatagny, syndic dès 1909, était opposé au projet de la nouvelle église. Il estimait l'édifice trop grand. Il souhaitait une construction plus simple, comme l'église de Corserey inaugurée en 1900. Il y eut de fortes tensions entre curé et syndic ! Mais Isidore fit tout de même don du vitrail de saint Isidore ! Une petite anecdote concernant le syndic de Lovens. En 1917-1918, le curé-doyen Célestin Corboud devenant âgé demandait de temps à autre à Jean Barras, jeune instituteur arrivé à Onnens en 1916, de l'accompagner le dimanche après-midi pour une marche en direction de Lovens. Un jour, ils ont rencontré le syndic de Lovens. Le doyen, tout en souriant, lui a posé la question suivante : « Étant célibataire, vous arrive-t-il de penser aux femmes de temps à autre ? » Le syndic a donné sa réponse en patois : « Quelquefois de jour, mais souvent la nuit. »

Le boulanger d'Onnens s'appelait Christophe Cosandey, singinois. Il parlait mieux le patois que le français. Boulangerie et magasin Cosandey se trouvaient à côté de la laiterie, devenue par la suite maison de David Schöpfer. Christophe se plaisait à dire que, chaque année, il allait un jour aux Rogations prier pour qu'il n'y ait pas trop de cerises et de groseilles, tellement il détestait faire les gâteaux. Christophe se vengeait parfois de paysans trop exigeants ou malcommodes. Une fois qu'il faisait du pain pour un paysan avec qui il était impossible de s'entendre, il s'est « tapé le derrière dans la pâte ». Sa femme Alexandrine, dans son petit magasin, donnait des « drops » aux enfants.

La tailleuse d'Onnens demandait 1,20 fr. pour la confection d'un pantalon doublé et elle fournissait fil et boutons. Pour un pantalon non doublé, le coût était de 1 fr. Les dames ne portaient pas de pantalon à cette époque, la religion d'alors et la morale s'y opposaient. Cette opposition a duré encore des décennies. (Plusieurs renseignements figurent dans le Bulletin paroissial de mai 1987.)

Le curé-doyen Célestin Corboud est demeuré à la tête de la paroisse d'Onnens de 1883 à 1919. Il a été remplacé par Mgr Louis Villars, venu de Lully, décédé déjà en décembre 1920. Le poste devenu vacant, l'évêché a désigné en 1921 l'abbé François-Xavier Chaperon, curé de La Roche. De santé fragile, celui-ci est décédé à la cure d'Onnens en décembre 1924, léguant la coquette somme de 40 000 fr. à la paroisse. Deux mois plus tard, en 1925, est arrivé de Semsales le curé Louis Chanex. L'abbé Anselme Fragnière a pris sa succession le 31 mars 1949. Il fut curé d'Onnens pendant 40 ans.



La Commission de bâtisse de l'église d'Onnens : l'abbé Célestin Corboud, curé d'Onnens de 1883 à 1919 ; Charles de Weck, ancien conseiller d'Etat, propriétaire foncier à Onnens, très influent dans la Commission de bâtisse ; Pierre Barbey, député et ancien syndic, Onnens ; Jean Codourey, président de paroisse, Lovens ; Alfred Yerly, syndic de Lovens ; Joseph Yerly, Lovens ; Vital Moullet, charpentier à Lovens ; Louis Berger, Onnens ; Népomucène Dorand, dit du château, Corjolens ; Joseph Dorand, Corjolens ; Joseph Mettraux, fils d'Ulrich, Onnens ; Pierre Andrey, régent. Un membre de la Commission - Pierre Barbey probablement - est absent de la photo. Trois membres de la Commission n'ont pas pu être identifiés.

La Vierge au parasol, en souvenir du Père Gervais Aeby

L'île de la Réunion, département français d'Outre-Mer, dans le sud-ouest de l'océan Indien, était bien connue du Père Gervais Aeby, d'Onnens. Il fut notamment chargé de la formation des prêtres à l'île Maurice et à la Réunion. Il est tragiquement décédé le 19 septembre 1989, étant l'une des 170 victimes d'un attentat terroriste qui a abattu un DC 10. Le Père Gervais connaissait la Vierge au parasol. C'est une statue de l'île de La Réunion. Représentant une Vierge munie d'un parasol, elle est vénérée pour se protéger des éruptions de la Fournaise, le volcan actif de l'île.

La statue était autrefois installée à portée immédiate des coulées de lave. Menacée au cours d'une éruption dans les années 2000, elle a été plusieurs fois déplacée pour finalement se retrouver à côté de l'église Notre-Dame-des-Laves, une église de la commune de Sainte-Rose elle-même menacée par les laves, mais épargnée de justesse, en 1977.



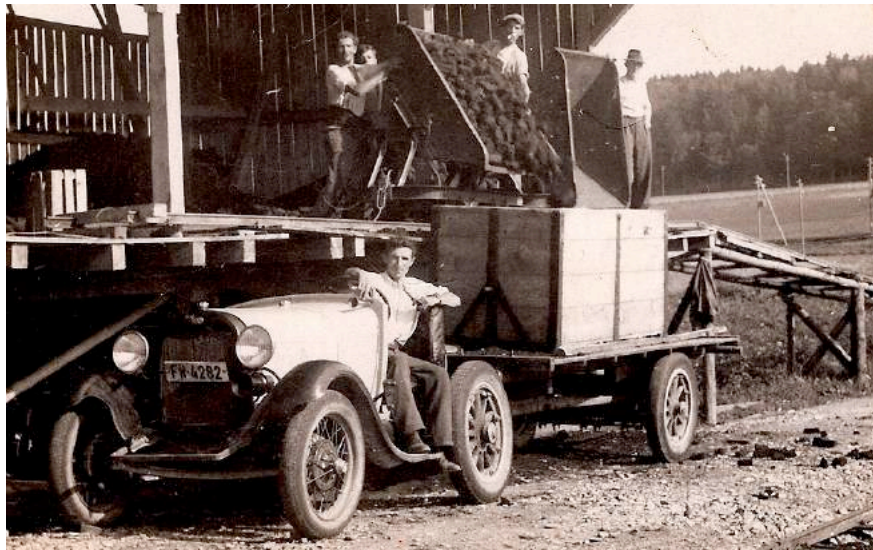
Le catholicisme romain est la principale religion pratiquée dans l'île. Apportée par les colons européens, elle s'est largement étendue aux populations africaines, chinoises et indiennes, d'abord par obligation, puis par métissage religieux. Le catholicisme réunionnais présente quelques spécificités, notamment le culte de saint Expédit (4^e siècle ap. J.-C.)



Au temps des autos transformées

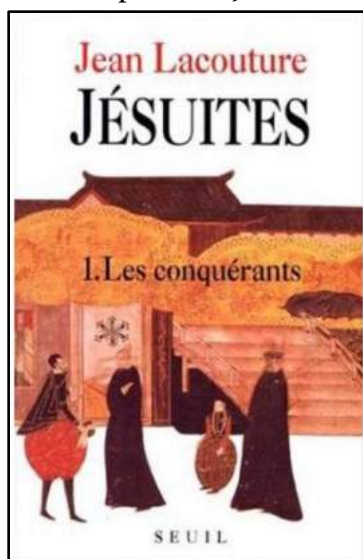
L'auto transformée achetée au cafetier d'Onnens Albert Page dans les années 1940 était le tracteur de Robert Hirt, agriculteur au village. C'était l'un des tout premiers tracteurs de la commune. Enfants, amateurs des très rares véhicules à moteur avec leur prenante odeur de benzine, nous nous asseyions sur la caisse à purin qui lui était « apendue »...

Cette photo, dont le tracteur a la même origine, a été prise pendant la guerre 1939-1945 à la tourbière de Rosé.



Humanisme et orbilianisme...

Difficile d'établir une présentation des Jésuites en quelques lignes ! Les références apporteront un complément ! L'orbilianisme ? C'est l'éducation en recourant à la trique, aux coups... Les Jésuites, tout en favorisant l'épanouissement de la personne humaine, y ont eu recours dans le passé.



Les Jésuites Pierre Canisius (canonisé par Pie XI le 21 mai 1925) et son accompagnateur Robert Andrew arrivent à Fribourg en décembre 1580 pour jeter les bases du futur collège. Les premières classes sont créées pour les étudiants de sexe masculin en 1582 dans des bâtiments provisoires à la rue de Lausanne. Les bâtiments actuels peuvent accueillir les élèves en 1660.

Dans l'enseignement donné par les Jésuites, les élèves sont groupés, de la sixième à la troisième, dans les classes de « grammaire » où ils apprennent à lire, à écrire et à parler le latin et souvent le grec ; on y étudie secondairement les sciences. La deuxième est la classe d'« humanités » avec la littérature latine et grecque pour comprendre l'homme, l'humanité ; c'est l'acquisition de la culture humaniste. La classe de première s'appelle classe de « rhétorique ». Les élèves s'y entraînent surtout à l'expression orale et écrite, à l'école des grands maîtres de la prose, de la poésie et de l'éloquence de l'Antiquité.

La « Ratio studiorum » unifie les pratiques pédagogiques des Jésuites. La Compagnie a connu un immense succès dans le monde. Au moment de la suppression de l'Ordre en 1773, le nombre d'institutions est de sept cents. L'empreinte de la « Ratio

studiorum », élaborée au sein de la Compagnie, a marqué la pédagogie jésuitique pendant quatre siècles.

Quelques principes de la « Ratio » et remarques :

- Les Jésuites accordent aux meilleurs élèves des croix, des rubans, des insignes.
- Dans chaque classe, ils distinguent des élèves d'élite chargés de recueillir les devoirs, de signaler les absences. Ces élèves privilégiés deviennent des espions entre les mains des maîtres. Les jésuites ne craignent pas la délation : ils l'encouragent.
- Le fond de l'enseignement est le grec et le latin, surtout le latin. Les deux langues sont placées au même rang dans la « Ratio ». C'est seulement les jours de fête et en guise de récompense que les écoliers sont autorisés à converser entre eux autrement qu'en latin.
- La « Ratio studiorum » prescrit aux maîtres de ne recourir à la punition que dans les cas extrêmes. À mesure que la Compagnie de Jésus devient plus puissante, son personnel enseignant, recruté avec moins de soin, recourt de plus en plus aux coups. Ces « Orbilius » comme on appelle les maîtres fouetteurs en souvenir du maître d'Horace, pratiquent l'« orbilianisme », procédé d'enseignement par les coups. Cette fonction de fouetteur pouvait être confiée à un ouvrier, au portier, au cuisinier de l'établissement, etc.

Difficultés jésuitiques

1773 : suppression de l'Ordre par Clément XIV

1814 : rétablissement par Pie VII

1818 : retour des Jésuites à St Michel

1847 : expulsion des Jésuites de Suisse (Sonderbund)

1874 : interdiction dans la Constitution fédérale de toute activité jésuitique dans l'Église et les écoles

1973 : abrogation des articles d'exception de la Constitution

Au sujet de l'expulsion des Jésuites :

<https://gallica.bnf.fr/essentiels/repere/expulsion-jesuites-1764>

<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/011718/2011-01-13/>

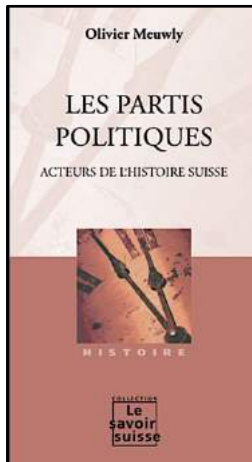
Sources : Sites internet en rapport avec le Collège St-Michel et avec les Jésuites ; « Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire », de Ferdinand Buisson, en accès libre sur le site <https://gallica.bnf.fr>.

Partis politiques à la fin du XIX^e siècle. Ont-ils changé ?

Libéralisme : croyance aux libertés individuelles, à l'autonomie de l'individu, à la possibilité laissée à chacun de gérer sa vie, de créer une entreprise. Le libéralisme s'attache aux droits politiques, civiques, sociaux. Il pratique le relativisme : les croyances n'ont pas de références absolues. Le relativisme est une doctrine d'après laquelle l'idée du bien et du mal, les valeurs morales, varient selon les époques et les sociétés. Le libéralisme est contre l'obscurantisme, qui est l'opposition à la diffusion de l'instruction, de la culture, au progrès des sciences, à la raison, en particulier dans le peuple.

Radicalisme : pour un pouvoir politique fédéral fort. Le radicalisme favorise le centralisme. Son idéal : la science, le progrès, la liberté. Le radicalisme souhaite un ordre social fondé sur la raison. Il défend la liberté de conscience et la liberté d'expression. Il combat la réaction qui est un courant de pensée opposé à l'innovation ; la réaction souhaite le rétablissement des anciennes institutions et lutte contre l'ultramontanisme, l'attachement à la pensée du Pape. Il a aussi des préoccupations sociales. L'Église est combattue pour sa pression sur les mentalités, son despotisme.

Conservatisme : contrairement au radicalisme, la priorité est accordée au fédéralisme, c'est-à-dire aux cantons plutôt qu'à la Confédération. Au cœur du conservatisme, la tradition. Le conservatisme défend la hiérarchie, l'autorité et la religion. C'était au départ un mouvement d'opposition au libéralisme et au radicalisme issu de la résistance aux idées des Lumières et de la Révolution française. Les conservateurs sont appelés *tépelets*, qualificatif dérivé du mot allemand *tölpel*, lourdaud, empoté. Appliqué pour la première fois aux fidèles de l'excessif et bouillant chanoine Joseph Schorderet dans les années 1870.



Socialisme. Le mot recouvre divers courants de pensée et de mouvements politiques dont la raison d'être est de proposer une meilleure organisation sociale et économique. Le but originel pour les courants d'inspiration marxiste est d'établir une société sans classes sociales. Le socialisme peut être défini comme une tendance politique, historiquement marquée à gauche, dont le principe de base est l'aspiration à un monde meilleur, fondé sur une organisation sociale harmonieuse et sur la lutte contre les injustices.

Le « Joli Chœur »



Le « Joli Chœur de Bercher » a été fondé par le capitaine-aumônier Pierre Kaelin pendant la mob 1939-1945. Des soldats fribourgeois cantonnés à Bercher, dans le Gros-

de-Vaud, ont formé avec des jeunes filles et quelques hommes de ce village un chœur mixte remarquable. J'ai écrit un historique de cet ensemble. Celui-ci a contribué au renouveau de l'art choral.

https://www.nervo.ch/wp-content/uploads/2017/03/Le_Joli_Choeur_de_Bercher.pdf

Retour à Villarzel



Le village de Villarzel est aussi appelé Villarzel-l'Evêque, ayant été dépendant de l'évêque de Lausanne jusqu'en 1536. Cette localité vaudoise est située non loin de Châtonnaye. Elle est présentée dans le détail sur mon site nervo.ch, sous la rubrique « Textes » dans « Épisodes de la vie fribourgeoise VII ». La principale personnalité native de l'endroit, le conseiller fédéral Rodolphe Rubattel tient dans ma présentation la place qu'il mérite, de même que sa fille Claire Rubattel Masnata, docteure en sciences politiques, auteure, féministe engagée.

En 2014 est parue une remarquable étude historique sur Villarzel intitulée « Villarzel au fil du temps ». L'auteure est Geneviève Mayor. Deux brefs passages de cet ouvrage : le premier se rapporte à la famille Rubattel-Chuard qui présente une phalange rare de personnalités politiques et le second rapporte des réactions de la population lors de l'imposition de la religion protestante en 1536.

La famille Rubattel-Chuard

Ernest Rubattel - père du conseiller fédéral - est né le 12 avril 1865 à Villarzel. Il suit l'École d'agriculture de Rütti, puis reprend le domaine familial. Son parcours politique est impressionnant : syndic de Villarzel de 1889 à 1906, député radical au Grand Conseil vaudois de 1893 à 1906, conseiller national de 1900 à 1906 et enfin conseiller d'État de 1906 à 1908, année de son décès, à l'âge de 43 ans seulement. Il ne saura jamais que son fils aîné Rodolphe deviendra président de la Confédération en 1954 ! À l'armée, il a atteint le grade de lieutenant-colonel. Lucie Rubattel-Chuard, son épouse, était la fille de Louis Chuard de Corcelles/Payerne. Celui-ci fut conseiller d'État et préfet. Elle était la sœur d'Ernest Chuard, conseiller d'État, conseiller national et enfin conseiller fédéral et président de la Confédération en 1923.

Villarzel passe au protestantisme

En 1536, les Bernois conquièrent le Pays de Vaud et les terres de l'Évêque de Lausanne. Ils imposent à leurs nouveaux sujets la doctrine protestante. Les habitants de Villarzel se montrent récalcitrants... On cache chez soi les missels, on file en cachette à Romont, restée catholique, pour une confession ou un baptême. Vingt florins d'amende pour Claude Rossier le Vieux, pour son cousin et quelques autres habitants de Villarzel qui ont dissimulé chez eux divers objets religieux catholiques.

Michel Jauquier



Le doyen d'âge de la première volée de l'École normale de Fribourg - 1943-1947 - est Michel Jauquier, né le 12 juin 1920. Il n'avait pas pu entrer plus tôt à l'École normale à cause de la fermeture d'Hauterive. Il porte la casquette qui fut obligatoire de longues années. À sa sortie de l'École normale, en 1947, Michel a entamé son existence de régent consciencieux qui va durer une quarantaine d'années : un an au Collège Ste-Marie à Martigny. En 1948, après un court remplacement à l'orphelinat

Marini de Montet, il arrive à La Joux, où l'attendent 63 garçons de 7 à 16 ans et... Marcelle Pasquier, qui devient la compagne de sa vie en 1950. Huit ans à La Joux, puis dix à

Wallenried, et enfin vingt à Granges-Paccot. Et, partout, avec des occupations accessoires astreignantes. De très nombreux maîtres d'école fribourgeois ont connu et apprécié Michel Jauquier. C'est en effet dans sa classe, à Granges-Paccot, qu'ils venaient donner leurs premières leçons. Michel Jauquier a aussi toujours eu le souci de se perfectionner. Il a atteint un âge avancé. Décédé en 2014, il était le contemporain et le cousin germain du ténor Charles Jauquier.

Fin du XIX^e et début du XX^e siècles : néogothique et heimatstil



Les églises

Mgr Louis Waeber, vicaire général, écrit à la page 38 de son ouvrage « Églises et chapelles du canton de Fribourg » édité en 1957 : « On a édifié ainsi des églises qui détonnent dans nos campagnes au milieu de maisons qui, si elles ont du cachet, procèdent d'un esprit tout différent. Préoccupés qu'ils étaient de faire de l'habitation du Très-Haut quelque chose de digne, de somptueux, qui tranche avec les sanctuaires quelconques édifiés précédemment, leurs auteurs, aussi bien que les paroissiens, étaient évidemment très fiers du résultat. Le tort de ces architectes et des ecclésiastiques qui les ont guidés a été de faire du pastiche, de chercher à ressusciter des styles nés dans des siècles depuis longtemps révolus. L'art doit être vivant. »

Les statues et les vitraux

Dans « La Liberté » du 4 décembre 1995, Yoki publie une opinion intitulée « À propos de saint Sulpice, saint Luc et Cingria ». Un extrait : « Le premier signe d'une volonté de revivifier un art religieux moribond a paru avec la publication par Alexandre Cingria en 1917, de "Décadence de l'art sacré" que préfaça Paul Claudel. Le peintre au tempérament bouillonnant y flagellait une laideur saint-sulpicienne dont il rendait responsable la tiédeur et la paresse des créateurs, le jansénisme, le romantisme archéologique et le succès des marchands d'objets de piété. Il existe aujourd'hui encore une internationale de la sensibilité catholique imagée faite de maniérisme sentimental ou de naïvete feinte. Elle s'étale dans ces suites de vierges de Lourdes, phosphorescentes et lavables, fabriquées à la chaîne. (...) C'est Mehoffer qui est parvenu, chez nous, voilà un siècle, à dépoussiérer un art décadent en retrouvant la droiture technique et la jubilation de la

couleur. Cingria le munificent a continué dans cette voie en devenant la “locomotive” de ce groupe d’artistes réunis sous l’égide de saint Luc. Son rayonnement était tel que l’un des enfants de l’architecte Dumas trouvait naturel, à l’heure de la prière du soir, d’ajouter à ses invocations : Cingria, priez pour nous ! »

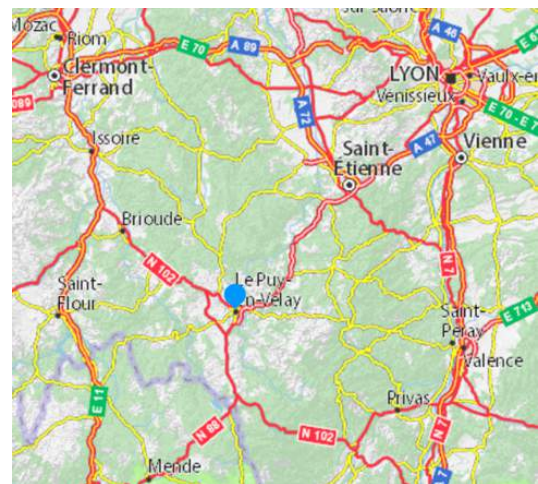
Au Puy-en-Velay, une statue étonnante

La statue Notre-Dame-de-France est l’œuvre de Jean Bonnassieux. Cette statue domine Le-Puy-en-Velay. Pour la réaliser entre 1856 et 1860, 213 canons en fonte ont été fondus. Offerts par Napoléon III, ils avaient été pris aux armées russes après le siège de Sébastopol.

Bonnassieux a volontairement placé l’Enfant Jésus sur le bras droit de la Vierge afin qu’il puisse bénir la ville du Puy sans cacher le visage de sa mère. Une statue de la Ste-Vierge différente de toutes les nôtres !



Pour la visiter, il faut gravir 262 marches, de l’entrée du site à la couronne de la statue d’où l’on domine toute la ville.



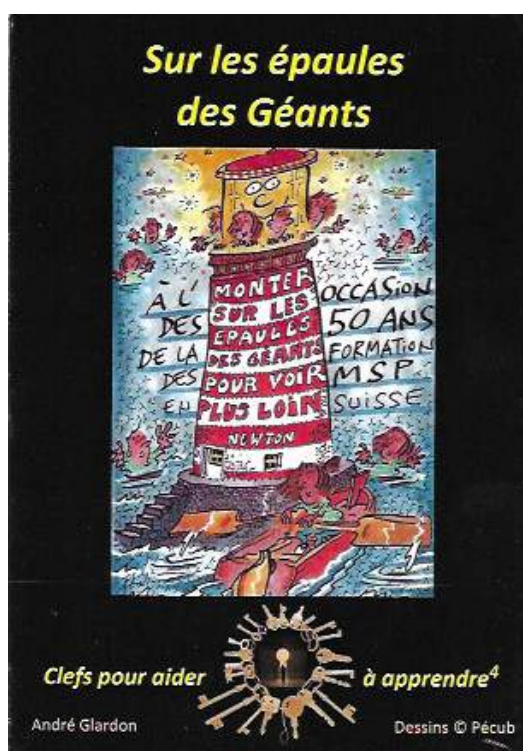
Une publication substantielle et surprenante

Des « clefs pour aider à apprendre », un coffret qui est à l’image de son auteur : dynamique, précis tout en étant inventif, exhaustif dans l’éventail des clefs tant pour les dispensateurs des savoirs que pour ceux qui les reçoivent. L’auteur, André Glardon, appartient à la famille des passionnés. Sa formation et son itinéraire professionnel sont éloquentes. Diplômé de l’Université de Fribourg en pédagogie curative après l’obtention d’un baccalauréat latin-sciences au Collège St-Michel, il a enseigné à l’école primaire de Cressier-sur-Morat. C’est là que je l’ai connu, jeune enseignant. Inspecteur, j’avais à m’enrichir davantage qu’à inspecter en visitant sa classe. En ce début des années 1970, l’enseignement était encore en majorité directif et livresque. Mais André Glardon n’avait

pas le profil de l'instituteur traditionnel. Il pratiquait avec intelligence des procédés de pédagogie active inspirés de Célestin Freinet, dans une atmosphère de chaleureuse collaboration enseignant-enseignés. Puis ce fut sa nomination au Cycle d'Orientation de Jolimont avant d'assumer durant 25 ans la responsabilité du Département Enseignement au Centre de formation professionnelle et sociale du Château de Seedorf, tout en élargissant continuellement l'éventail de ses connaissances et de ses pratiques professionnelles.

L'âge de la retraite atteint, il a continué à cheminer à l'écoute et à la pratique des « géants des sciences humaines », une expression inspirée de Newton. Celui-ci a écrit : « Si j'ai pu voir aussi loin, c'est parce que j'étais juché sur les épaules d'un géant. » André Glardon a détaillé les principales avenues présentées par les géants des sciences humaines dans ses « Clefs pour apprendre ». Son ami Pécub a enrichi la publication de ses dessins. Ce coffret est en fait un coffre-fort ! L'auteur l'a patiemment élaboré et il l'a publié à l'occasion des 50 ans de la formation des maîtres socio-professionnels, auxquels il a continué à consacrer quelques journées par an. Les multiples dépliants du coffret couvrent les quatre niveaux de l'apprentissage : apprendre pour soi, apprendre aux autres, apprendre à apprendre, apprendre à apprendre aux autres. Les thèmes sont

regroupés par couleurs : olive, bordeaux, ocre, azur, or. On y retrouve les principales données de la pédagogie et de la méthodologie proposées par les chercheurs modernes.



En voici quelques-unes rencontrées au fil des « Clefs pour apprendre » : le constructivisme et les mille manières de rendre l'enfant actif ; la taxonomie et le fonctionnement cognitif qui consistent notamment à dépasser l'unique et traditionnelle acquisition de connaissances et à insister sur la compréhension, l'analyse, l'application à d'autres domaines ; la motivation favorisée par le charisme et l'enthousiasme de l'enseignant ; la médiation où l'on s'entremet entre l'objet d'apprentissage et l'élève pour l'aider à trouver des solutions ; la métacognition qui privilégie les explications du maître sur les buts de son enseignement, sur ses démarches et, qui incite l'élève à dire ses façons

de faire, à exprimer ce qu'il a appris, à dire comment il a appris, à préciser ce qu'il a compris ou ce sur quoi il a achoppé.

S'il fallait m'arrêter à un dépliant, je choisirais la modifiabilité : pas de parti pris, pas d'étiquette « mauvais élève » attribuée définitivement, mais des attentes, croire aux potentialités et encourager les plus petits succès générateurs d'amélioration.

Ce coffret est une réalisation exceptionnelle. Un mode d'emploi commenté oralement par son auteur en favorisera un usage idéal.

Un événement qui a changé le monde dès 1789

C'est la Révolution française. Pourquoi deux chapitres en rapport avec cet événement qui a contribué à changer le monde ? Parce que la Suisse a subi - et aussi bénéficié - de ses conséquences directes. Elle a été profondément marquée par l'influence française. Les Français ont envahi la Suisse en 1798 et ils ont créé l'éphémère République helvétique. Bouleversement dans les traditions et fin de l'Ancien Régime !

Quelques temps forts de la Révolution française

Le Tiers-État - le peuple - se révolte contre les deux autres grands ordres de la Société, la noblesse et le clergé. Les plus grandes conquêtes de la Révolution : la fin de l'Ancien-Régime, l'abolition des privilèges et la Déclaration des droits de l'homme. La Révolution est ternie aussi par ses excès, la violence, la guillotine.

« La Constituante » ou « Assemblée constituante » siège du 9 juillet 1789 au 30 septembre 1791. Elle décide l'abolition de la féodalité dans la nuit du 4 au 5 août 1789, l'établissement d'une monarchie constitutionnelle et elle proclame la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen le 26 août 1789. L'Assemblée constituante vote les grands principes de la Constitution de 1791.

« La Législative ». Première assemblée constitutionnellement établie, l'Assemblée nationale législative, élue au suffrage censitaire, prend ses fonctions le 1^{er} octobre 1791 dans un climat politique en apparence apaisé. Émeutes populaires, menaces aux frontières, prêtres réfractaires et crise de l'Église, déclaration de guerre, trahison des généraux alors que le territoire est envahi, veto royal à répétition vont faire voler en éclat l'impossible compromis institutionnel.

« La Convention ». L'Assemblée législative achève son court mandat par la laïcisation de l'état civil et l'autorisation du divorce. La journée du 10 août 1792 est l'une des journées les plus décisives de la Révolution. La foule des insurgés prend le palais des Tuileries siège du pouvoir exécutif. Cette journée révolutionnaire est dirigée également contre l'Assemblée législative. Après cette insurrection, l'Assemblée est remplacée par une Convention nationale chargée d'élaborer une nouvelle constitution. Les députés de la Convention, à la suite du procès du roi Louis XVI, décident de sa mort. La décapitation a eu lieu le 12 janvier 1793.

« Les Montagnards (Jacobins) »

Pendant la Révolution française, les députés de l'Assemblée législative de 1791 les plus à gauche ont pris le nom de Montagnards. Ils sont unitaires, favorables à un État centralisé. Ces députés siègent à gauche sur les bancs les plus élevés de l'assemblée, d'où une référence à la « Montagne ». Le jacobinisme tient son nom du club des Jacobins dont les membres s'étaient établis dans l'ancien couvent des Jacobins à Paris. La gauche de l'Assemblée nationale était issue des milieux cléricaux des quartiers de la montagne Ste Geneviève et se réunissait au couvent des Cordeliers.

« *Les Girondins* »

Ils forment un groupe politique modéré fondé en 1791 par quelques députés, en provenance de la bourgeoisie provinciale et dont plusieurs instigateurs sont originaires de la Gironde (Bordeaux). Ils sont favorables aux pouvoirs politiques décentralisés (fédéralistes). Les Girondins ont pris le nom de Plaine ou de Marais. Ils siègent sur les bancs inférieurs et ils sont issus des milieux financiers établis dans les quartiers de la Plaine sur la Rive droite. Ils se réunissent au couvent des Feuillants. Ils veulent sauvegarder les institutions décentralisées mises en place en 1789 et stabiliser la Révolution.



« *Les Cordeliers* »

Pendant la Révolution, le club des Cordeliers - proche des Jacobins- se tenait dans l'ancien couvent des Cordeliers. Son nom officiel était la « Société des droits de l'homme et du citoyen ». Le club des Cordeliers avait des adhérents provenant des milieux populaires parisiens, comme les boutiquiers, les artisans, le personnel de justice... Les orateurs les plus appréciés du club étaient Danton, Marat, Hébert, Desmoulin. Les adhérents du club des Cordeliers discutaient plus volontiers des difficultés de la vie quotidienne des Sans Culottes et ce sont eux qui ont demandé la déchéance du roi.

Les Sans-culottes

Ce sont des révolutionnaires issus du petit peuple de la ville et défenseurs d'une République égalitaire. Ils appartiennent tous à la partie modeste et laborieuse du peuple et sont en premier lieu des travailleurs manuels. Ils se distinguent par leurs modes d'expression, en particulier vestimentaires. Leur tenue comporte un pantalon à rayures bleues et blanches, au lieu de la culotte courte et des bas, portés par les nobles et les bourgeois, ainsi qu'un bonnet phrygien rouge, et une tendance à la simplicité. La proclamation de la République en septembre 1792 marque le moment où les sans-culottes exercent une influence politique croissante. En juin 1793, ils multiplient les pétitions réclamant l'arrestation des Girondins qui dirigent cette république et qui sont

jugés trop modérés ou trop proches des bourgeois. Ils soutiennent ensuite le Comité de Salut Public et le gouvernement de Terreur mis en place par Robespierre à partir de l'été 1793. Ils contrôlent les comités de surveillance qui ont pour tâche de dénoncer les traîtres à la Révolution et participent aux tribunaux révolutionnaires. Il faut attendre juillet 1794 et l'exécution de Robespierre pour que les sans-culottes perdent leur influence et leur pouvoir.

Un assassinat et une décapitation



Jean-Paul Marat

Il est né le 24 mai 1743 à Boudry (Neuchâtel) et il a exercé les professions de médecin, journaliste et homme politique français. Il était le fils d'un capucin défroqué. Il est mort assassiné le 13 juillet 1793 à Paris. Il est député Montagnard à la Convention. Il est l'une des figures emblématiques de la Révolution dont il incarne « l'extrême gauche ». Sa célèbre phrase : « Rien de superflu ne saurait appartenir légitimement, tandis que d'autres manquent du nécessaire », traduit le fond de sa pensée sociale. Dès 1789, Marat a élaboré un projet de monarchie constitutionnelle. Mais c'est surtout son activité journalistique qui l'a rendu célèbre : sous le nom de « l'ami du peuple », il a mené son combat politique contre le roi puis contre les girondins. Son assassinat par Charlotte Corday permet aux hébertistes de faire de lui martyr de la Révolution. Les hébertistes dénoncent les accapareurs, ils prônent la lutte des pauvres contre les riches, ainsi que la politique de la terreur. C'est sous leur impulsion que sont menées à Paris les persécutions

anticatholiques et qu'est institué le culte de la Raison. (Voir ci-après l'opinion de Charlotte Corday) (Illustration J.J. Weerts, peintre belge, + 1927)

Charlotte de Corday d'Armont

Ou, plus simplement : Charlotte Corday. Elle est née en 1768 dans une famille de vieille noblesse normande désargentée apparentée à Pierre Corneille. Elle se forme à l'Abbaye-aux-Dames. Pensionnaire du roi à Caen, elle fréquente les Girondins réfugiés pour échapper aux massacres perpétrés pendant la Révolution. Séduite par les idées girondines, elle est devenue républicaine. Mais c'est une modérée. La jeune femme ne supporte pas la violence, les excès de la Révolution, les tueries, la guerre civile, les nombreuses exécutions à la guillotine. Elle est épouvantée par la mort du roi Louis XVI le 21 janvier 1793. Par ailleurs sa conception de la justice, de la liberté et de la révolution ne correspond pas à celles des révolutionnaires au pouvoir. Elle tient un homme personnellement responsable de ces troubles : le journaliste Jean-Paul Marat. Bon orateur, populaire auprès des sans-culottes, ce révolutionnaire extrémiste appelle à la violence et aux meurtres dans son journal. Il s'attaque aux aristocrates et aux ministres ; il contribue à la chute de la monarchie et à la mort de Louis XVI. Élu député jacobin à la Convention, il poursuit ses appels au sang et pourchasse les Girondins.

Charlotte Corday, estimant que la Révolution prendrait une tout autre orientation sans ce « monstre », prémédite son assassinat. Le 9 juillet 1793 elle quitte Caen en diligence pour rejoindre Paris. Deux jours plus tard, à son arrivée à Paris, elle loue une chambre à l'hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins. Mais Marat, atteint d'une maladie de peau, ne quitte plus son domicile. L'entourage de l'homme politique, victime de menaces, le protège. Et tout particulièrement sa compagne Simone Evrard. Charlotte Corday réussit à pénétrer auprès de lui. Le 13 juillet 1793, elle poignarde le tribun révolutionnaire Jean-Paul Marat dans sa baignoire.

Charlotte Corday est jugée le 17 juillet à 8 heures du matin. Antoine Fouquier-Tinville est l'accusateur public. Elle revendique son crime et utilise son procès comme une tribune politique : elle a agi seule, sans complice, pour le bien de tous. Deux complices supposés - le député girondin Duperet et l'évêque constitutionnel Fauchet - seront mis hors de cause. Reconnue coupable, elle est condamnée à mort. Désireuse d'entrer dans l'Histoire, elle demande que le peintre Jean-Jacques Hauer fasse son portrait avant son exécution. À 18 h 30 ce même jour, elle est guillotinée, sur la place de la Révolution, vêtue de la chemise rouge des assassins. Celle qui monte calmement et fièrement sur l'échafaud impressionne ses contemporains, qu'ils soient habités par la haine ou par l'admiration.

Vous aimez les champignons ?

Mon ami Olivier Hauser est à l'honneur dans « La Liberté » du 29 avril 2021. Personnalité aux contacts chaleureux, cet ancien chef de garage est devenu durant sa retraite un maître champignonneur. Deux extraits de l'article de « La Liberté » signé Delphine Francey :

« Olivier Hauser pointe du doigt plusieurs bouleaux. “Regardez, on trouve dans ce secteur des leccinum comestibles. Leur croissance est contrôlée. Pour les protéger, les gens n’ont pas le droit de pénétrer dans cette zone.” Le retraité connaît tous les recoins du sentier mycologique de la forêt de la Chanéaz, située sur la commune de Montagny. Et pour cause : l’habitant d’Avry-sur-Matran est, avec Yvette Louis, à l’origine de ce parcours didactique de 2 km inauguré il y a deux ans. Les deux retraités, en tant que membres de la Société fribourgeoise de mycologie, sont chargés de son exploitation. Ils se réjouissent de lancer une nouvelle saison d’activités (voir ci-après) alors que les premiers bolets et chanterelles sont attendus pour juin. “Chaque fois que je viens ici, je ressens le même plaisir. Pour moi, c’est le paradis. J’apprécie la Chanéaz pour son calme. Quand il n’y a pas les tronçonneuses, c’est calme je vous assure”, lance-t-il dans un éclat de rire alors qu’au loin on entend les bûcherons travailler. »



Nouvelle saison d’activités

Jusqu’à fin octobre, Olivier Hauser et Yvette Louis proposent plusieurs activités gratuites sur le sentier didactique de 2 km situé dans la forêt de la Chanéaz, sur la commune de Montagny. Ces passionnés continuent d’animer des visites guidées et sur inscription pour les écoles, les communes, les sociétés et les groupes d’au moins cinq personnes. Cette année, ils innovent avec le lancement de séances d’information sur notamment l’identification des espèces de champignons de nos régions, les conseils pour la cueillette, les dangers d’intoxication, etc. Si le temps est clément, ces rendez-vous auront lieu tous les mercredis après-midi (14h à 16h) pour les enfants accompagnés et les samedis matin (10h à midi) pour le public. Ils se dérouleront sur le stand d’exposition, à la fin du parcours. Les animateurs ont aussi prévu un programme spécial pour les écoles enfantines. Pour les visites guidées, réservation obligatoire auprès d’Olivier Hauser au 079 212 41 61 ou de Yvette Louis au 079 543 80 94. Comment s’y rendre : à Montagny-les-

Monts, prendre en direction du stand de tir. À l'intersection, prendre à gauche et continuer jusqu'à l'entrée de la forêt. DEF

Les Capucins rouges de Romont

Qui ne connaît pas les billets de l'abbé Gilbert Perritaz dans « La Gruyère ». Ils sont signés « La Louise du Perchoir ». Cet abbé est une plume recherchée dans le canton de Fribourg. Il relate dans « Frères en marche », la revue des Capucins du 3 juillet 2018, quelques anecdotes de confrères un peu oubliés, spécialement sur Frère Charles Dousse.

Texte de Gilbert Perritaz

« Pour sa véhémence, Charles était appelé le capucin rouge. Il en était fier. Je le vois encore sortant de sa “Deuche” (2 CV) rouge, des pantalons de velours rouges et un pull rouge. Christian et Charles avaient signé l'appel des 32 prêtres et pasteurs de Suisse romande pour la suppression de l'armée et refusaient de payer la taxe militaire.

Ils furent condamnés à dix jours d'arrêt au château de Romont. J'étais allé les trouver dans leur geôle. Le préfet René Grandjean, vieux camarade de collège, s'était joint à moi : « Tu sais, j'ai honte d'avoir dû emprisonner ces deux capus », me disait ce bon René. Je leur ai apporté une “Forêt noire” et le préfet une bouteille de Dôle. Tous les jours, il leur offrait l'apéro... Une prison qui ressemblait plus au “Club Méditerranée” qu'à un cachot ténébreux...

Charles fut pour moi un bon compagnon. En Savonarole au verbe de feu, il enthousiasmait les chrétiens d'Écharlens, Vuippens et Marsens, où, chaque année, il prêchait les retraites de première communion. Le départ des Capucins de Romont fut un drame. Le couvent et l'église furent fermés et leurs “paroissiens du dimanche”, on ne les vit plus jamais dans les églises de la province. »

Des idées jugées trop avant-gardistes

Le Frère Charles a créé l'ACAR, l'Action catholique agricole. En ce temps-là, les questions liées à la baisse du revenu des paysans sont très débattues. Les Frères Charles et Christian s'impliquent à fond dans ce dossier. Leur engagement s'est bien vite apparenté à un combat syndical. Bien des paysans craignent de rejoindre l'ACAR. Ils redoutent la méfiance des autorités et la perte de subventions. « La Gruyère » du 13 septembre 2011 relève les propos amusés de Frère Charles : « Plus ça allait, plus on nous avait à l'œil. De plus, comme je roulais en-voiture et que j'étais le premier capucin à avoir laissé tomber la bure, j'étais particulièrement suspect. Beaucoup de curés de la région ne supportaient pas notre manière de faire. Ils nous accusaient de faire plus de politique que de spiritualité. Ils nous invitaient de moins en moins à venir prêcher dans leur paroisse. Heureusement, il y avait encore l'abbé Perritaz à Vuippens qui m'invitait pour prêcher les retraites, ce qui irritait au plus haut point le syndic radical...»

Sommet de la crise

L'affaire connaît son paroxysme en janvier 1974, lorsque le Frère Christian - qui s'en prend notamment à la Migros - est interrompu en pleine homélie par le Dr Francis Lang,

président de paroisse. Celui-ci s'est écrié : « Chez nous, l'église n'est pas faite pour parler de politique révolutionnaire, veuillez descendre de la chaire. » Une partie des fidèles ont quitté l'église. Le Dr Lang a dit par la suite : « C'était formidable. J'ai été applaudi comme un concertiste ! » L'affaire s'est terminée en tribunal à la suite d'une plainte déposée par les capucins. Le Dr Lang a été acquitté mais les frais ont été mis à sa charge. L'épilogue fut le départ des capucins de Romont, en 1979. Le Dr Lang est présenté dans « Épisodes de la vie fribourgeoise I », avec un chapitre sur les capucins rouges : nervo.ch, Textes, Épisodes de la vie fribourgeoise I.

Après Romont



Le Frère Charles, un des capucins rouges de l'époque, se remémore avec attachement, sans décoloration, cette période antérieure.

Le Frère Charles Dousse, après la fermeture du couvent de Romont, a poursuivi son activité au sein de l'ACAR, avec la responsabilité de la coordination romande. En 1979, à la fermeture du couvent de Romont, il a été appelé par Mgr Mamie à exercer son ministère à Lully, avant d'être nommé curé de l'importante paroisse de Montagny-Tours en 1986. Fonction qu'il a conservée jusqu'en 2005, avec la profonde estime de ses paroissiens.

Le Frère Charles Dousse est décédé le 6 mars 2017. Ses idées d'avant-garde n'entamaient en rien sa réputation d'homme honnête épris de justice. Un exemple : la Commission mandatée par les capucins suisses pour enquêter sur le Frère Joël Allaz, pédophile notoire, a déploré « l'oubli » de la dénonciation faite par le Frère Charles en 1984. Celui-ci pratiquait son ministère à Lully avec son confrère Joël. Charles avait signalé au Frère Gervais, provincial, les « comportements inappropriés de Joël envers des enfants lors de séances d'aquathérapie ». Aucune suite n'avait été donnée à cette dénonciation, alors que les antécédents du pédophile étaient connus...

Benjamin Vautier



Benjamin Vautier est né à Morges en 1829 et il est décédé en 1898 à Düsseldorf. Vautier a dessiné, illustré et peint pendant plus de quarante ans. Il est devenu célèbre très tôt. On l'a autant admiré que son contemporain Albert Anker. En Allemagne, il était l'un des maîtres incontestés de la peinture de genre, qui désigne l'illustration de scènes de la vie quotidienne. Exposés dans les grandes galeries et de prestigieuses expositions, ses tableaux ont connu le plus grand succès, surtout en Allemagne. Les grands musées conservent de fort belles toiles de cet éminent artiste suisse.

À Hauterive en 1919

Les régents fribourgeois - portant presque tous la moustache ! - ont suivi un cours de gymnastique à l'École normale d'Hauterive en 1919 (sans trainings !). Le maître de sports de l'École normale s'appelle Guillaume Sterroz. Dans sa revue de l'année scolaire, l'abbé Jules Dessibourg, directeur, regrette le départ d'Henri Robert, professeur de dessin, « l'artiste qui sublimate Fribourg » pour reprendre une expression de « La Liberté » du 17 mai 2017.

Le directeur salue l'arrivée de Leo Kathriner, pianiste, organiste, claveciniste, violoncelliste, professeur de musique instrumentale. Il prendra sa retraite à l'École normale de Fribourg en 1958 et sera remplacé par Bernard Chenaux.

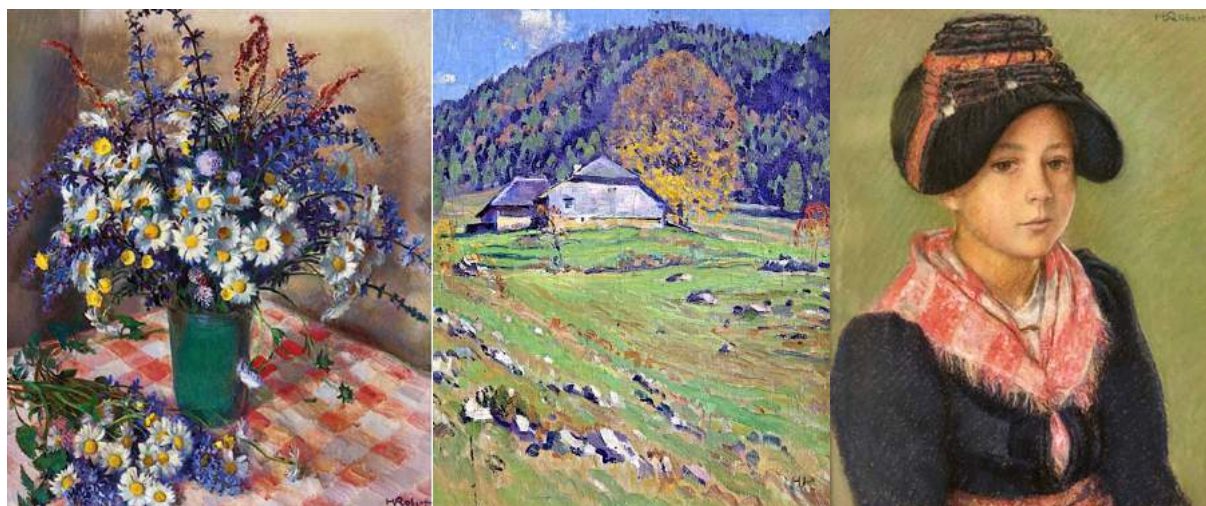


Henri-Marcel Robert, grand artiste fribourgeois

Né le 21 avril 1881 à Paris, d'un père neuchâtelois et d'une mère zurichoise, Henri-Marcel Robert - plus souvent appelé simplement Henri Robert - s'est mis au dessin à l'âge de cinq ans déjà. Dès 11 ans, il assiste le soir à des leçons de dessin.

De 1896 à 1899, il suit à Paris les cours de l'École nationale des Arts décoratifs et, de 1899 à 1902, il fréquente l'École nationale des Beaux-Arts. Il obtient successivement le certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin dans les collèges et lycées de France, 1^{er} degré, puis le certificat du degré supérieur. Il est reçu 3^e sur 42 candidats. Enfin, il couronne ses études par le certificat d'aptitude à l'enseignement de la composition décorative. Il est considéré comme particulièrement doué.

Sa carrière débute en Suisse dans l'atelier de décoration de Pfenninger à Zurich avant sa nomination de professeur au Technicum, fonction qu'il occupera de 1904 à 1950. Il s'y distingue, comme à l'École normale d'Hauterive où il enseigne de 1909 à 1919. Maître à la technique éblouissante, jamais en défaut, compréhensif et encourageant pour ses élèves, Henri Robert s'est acquis la confiance et la profonde admiration de tous ceux qui ont suivi ses cours.



Aurélien Lebreau, dans « La Liberté » du 17 avril 2017, assure qu'il est « l'artiste qui a sublimé Fribourg ». Passages de son article élogieux : « À part ses somptueux bouquets de fleurs - anémones, jonquilles, renoncules et autres zinnias éclatants -, l'artiste montre une véritable grâce lorsqu'il s'attaque aux paysages. En terres fribourgeoises bien sûr, mais aussi en Valais, dans la région d'Évolène. Là-bas, il croque également de nombreux habitants, prouvant ainsi que le sujet humain ne représente assurément pas une difficulté pour ses doigts habiles. Preuve qu'il est amplement connu et reconnu, certaines de ses toiles sont exposées au Musée d'Orsay à Paris. »

Henri Robert est décédé à Lausanne en 1961, ville dont on peut admirer de belles gravures signées de sa main.

Le Docteur Goudron a sa place dans l'Histoire suisse !

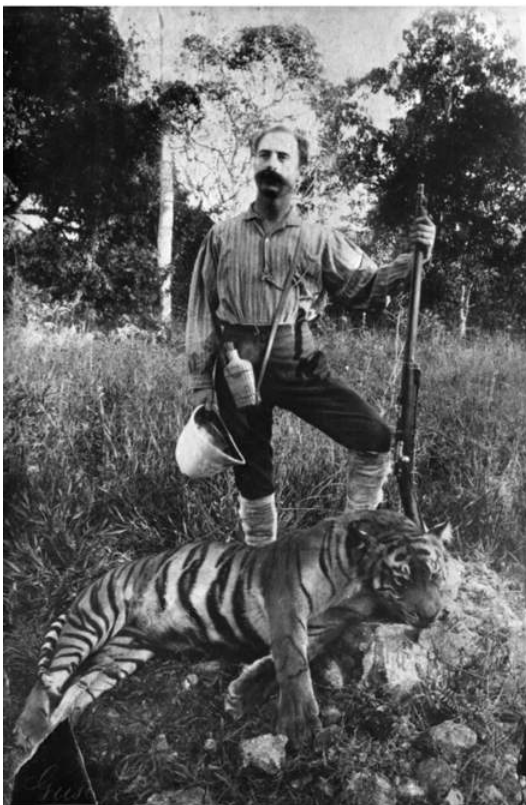
Ernest Guglielminetti est un inoubliable médecin suisse... dont les années ont malheureusement estompé le souvenir. Il est né le 23 novembre 1862 à Brigue et il est décédé le 20 février 1943 à Genève. Après avoir suivi ses études de médecine à Fribourg et Berne, il obtient son doctorat en 1885. Ses études terminées, il apprend que l'Office colonial des Pays-Bas cherche des médecins pour les colonies d'Extrême-Orient. Le Dr Guglielminetti n'hésite pas. Il va passer quatre années inoubliables en Indonésie. Il s'occupe, en plus de son métier, d'archéologie, de recherches historiques et folkloriques... jusqu'au jour où la mort de sa mère le rappelle au pays.

Inventeur d'appareils respiratoires

En 1891, lors d'une expédition au Mont-Blanc, le Dr Guglielminetti étudie « le mal des montagnes ». Il est persuadé que c'est le manque d'oxygène qui entraîne des troubles cardiaques et respiratoires. Le docteur cherche les moyens de parer à ces troubles. Il crée, en collaboration avec une entreprise allemande, un masque à oxygène. Il en tire parti plus tard pour fabriquer un masque à narcose, ainsi qu'un masque de protection pour les pompiers et pour les mineurs.

Il est même allé plus loin dans ses recherches puisqu'il a inventé l'ancêtre des appareils utilisés par les plongeurs. Tous ces travaux lui ont valu des distinctions venant de toutes parts.

Il devient le célèbre « Docteur Goudron »



Après une chasse au tigre, vers 1886 à Java ou Sumatra.
[Keystone](#)

Le Dr Guglielminetti participe en 1902 à une conférence réunissant des médecins à Monaco. En passant devant l'usine à gaz de cette ville, il voit un tonneau de goudron crevé et dont le contenu noir s'est répandu sur la chaussée. Quelques jours plus tard, il constate que ces plaques de goudron se sont maintenues et ont résisté à la circulation. Il se souvient alors fort à propos que, dans les hôpitaux des Indes, on recouvrait le sol d'une couche de goudron pour éviter la poussière meurtrière.

Le 13 mars 1902, il entreprend des essais dans le voisinage de l'usine, avec l'appui bienveillant du prince Albert 1^{er} de Monaco. La route est enduite de goudron sur une longueur de 40 mètres. Le lendemain, le goudron ayant séché, autos, carriages, charrettes franchissent cet espace quasi silencieusement et sans soulever trace de poussière. Pendant des semaines, le médecin suisse observe ce tronçon de route. Sous le

soleil, la pluie ou le vent, l'enduit tient bon. Quelques mois plus tard, il dirige le bitumage d'une route devenue la première route asphaltée d'Europe. Cette invention a constitué l'événement le plus important pour l'avenir de l'automobile.



***À l'occasion de son 80^e anniversaire, Ernest Guglielminetti
est reçu bourgeois d'honneur de Brigue***

Il adoucit les misères de la guerre

Pendant la première guerre mondiale, il s'est employé de tout son pouvoir, à la demande de familles de France et d'Allemagne, à retrouver des disparus. Secondé par les ambassades de ces deux pays, il a reçu un passeport diplomatique et il a pu visiter les camps de prisonniers. Il est intervenu pour rapatrier des blessés de guerre. Il a collaboré à la création de camps d'internés sur sol suisse. Il a fait tout ce qui était possible au représentant d'un pays neutre pour adoucir les misères de la guerre.

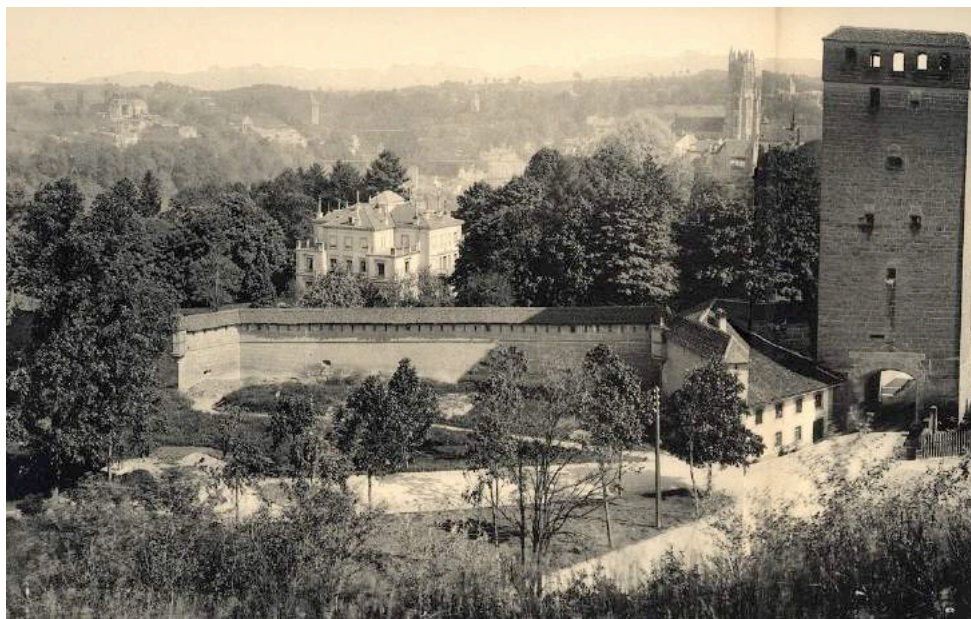
Une grande fête a eu lieu à Brigue en 1962 pour marquer le centième anniversaire de sa naissance. Un monument lui a été érigé, dû au sculpteur Hans Lorétan. Paré du titre honorifique de « Docteur Goudron », le Dr Guglielminetti a reçu des distinctions de trente-sept pays.

Sources : DHS, « Feuille d'Avis du Valais » 26 novembre 1964, « Nouvelliste » 24 mars 1972, « La Liberté » 24 novembre 1962 », « Journal de Sierre » 20 novembre 1962,

Villa Diesbach

De 1847 à 1854, Amédée de Diesbach a fait construire ce bâtiment. À son décès, en 1899, ses trois filles furent ses héritières. Elles aimaient recevoir poètes et artistes. La terrasse qui entoure la villa Diesbach a servi de scène pour diverses pièces de théâtre.

Le peintre Ferdinand Hodler - qui a enseigné à Fribourg à l'École des arts et métiers (Technicum) de 1896 à 1899 - venait leur donner des cours de dessin. Des cours publics d'horticulture et d'arboriculture étaient organisés dans le parc, riche d'espèces variées.



En 1905, la tour de Morat, les remparts, la villa Diesbach devenue l'École normale en 1943.

Évincés de l'Université de Fribourg

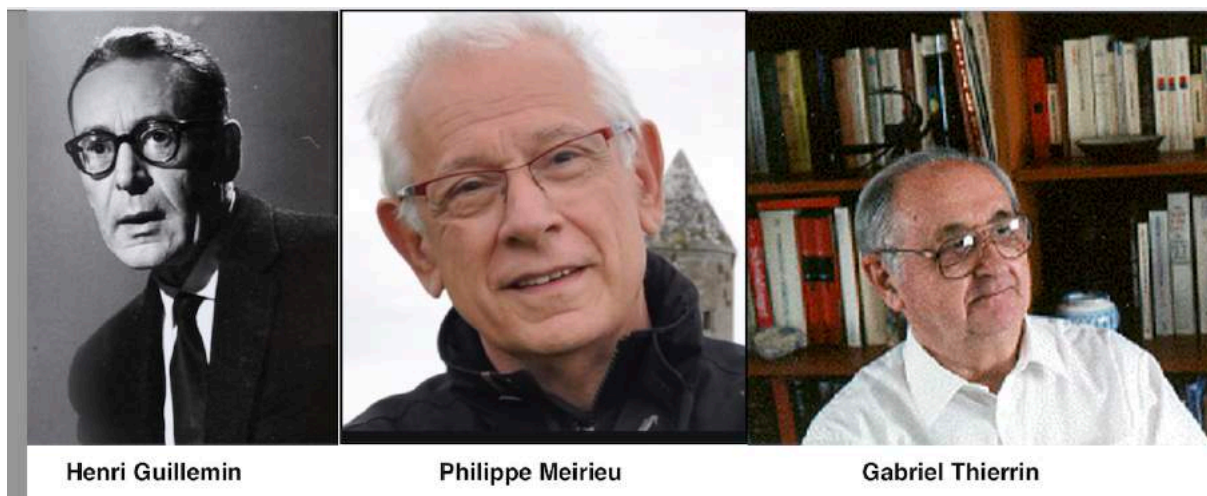
La plupart des nominations de professeurs à notre Université ont sans nul doute été correctes. Néanmoins, il peut exister parfois des évictions malheureuses... En voici trois. Je m'attarderai au troisième qui, à l'époque, s'est passé dans mon milieu.

Henri Guillemin et Philippe Meirieu

« Combien de mensonges véhiculés par l'histoire officielle et scolaire ont été abattus à bon droit par la verve d'Henri Guillemin et ses citations qui faisaient mouche ! Son influence était d'autant plus grande à Fribourg, même auprès du clergé, qu'on le savait catholique pratiquant. Mais quand il se présenta pour occuper la chaire de littérature française à l'Université de Fribourg, le petit Python (José) l'a rembarré. Pensez donc ! »
Denis Clerc, dans « Les lacets rouges », Editions la Sarine, 2007.

Philippe Meirieu, une autorité pédagogique internationale, était d'accord d'accepter la chaire de pédagogie de l'Université de Fribourg. « Certains » ont craint qu'il leur fasse de l'ombre et... Meirieu ne savait pas l'allemand ni le schwyzerdütsch. On lui a préféré

un candidat qui n'avait pas ces lacunes... Philippe Meirieu m'avait assuré lui-même, lors d'une rencontre à Paris, qu'il accepterait une nomination à Fribourg.



Gabriel Thierrin

J'ai vécu de près une éviction par l'Université de Fribourg et la Direction de l'Instruction publique. Celle de Gabriel Thierrin, candidat à un poste de professeur de mathématique de langue française. Il est né à Surpierre. Son frère Paul Thierrin était éditeur et écrivain. Un autre de ses frères était un ami lorsque j'enseignais dans l'enclave de Surpierre. Gabriel Thierrin, né en 1921, est décédé en 2016.

Avant son éviction en 1957, « La Liberté » avait publié le 24 juin 1954 l'article suivant, portant le titre « Succès d'un jeune savant fribourgeois » :

« M. Gabriel Thierrin, de Surpierre, actuellement attaché de recherches mathématiques auprès du Centre national de la recherche scientifique à Paris, vient d'obtenir de l'Université de cette ville (Sorbonne) le grade de docteur ès sciences mathématiques, avec la plus haute distinction et les félicitations du jury. Nous présentons nos vifs et sincères compliments à ce jeune savant fribourgeois, qui est également docteur de l'Université de Fribourg. »

Et, en mars 1957, la postulation de Gabriel Thierrin est radiée. M. Michel Plancherel, ancien recteur de l'EPF, a estimé que le candidat alémanique était beaucoup plus apte à former des mathématiciens capables d'apporter une contribution fructueuse à la recherche scientifique. Un communiqué à ce sujet a paru dans « La Liberté » du 27 mars 1957. « La Gruyère » du 2 avril fait remarquer que cette « Mise au point » ne fournit aucune explication acceptable. Un candidat de langue allemande, zougois, a été préféré... pour un enseignement en français !

Des réactions indignées

L'exclusion de la candidature de Gabriel Thierrin a suscité des réactions violentes et réitérées, notamment de la part du curé-doyen de Surpierre, l'abbé Paul Crausaz. Mêmes réactions dans le journal « La Gruyère » les 2 et 13 avril 1957, le 4 mai 1957. M. José Python fait le panégyrique du candidat alémanique, mais se garde bien d'y juxtaposer les mérites, les titres et les hautes recommandations dont bénéficiait le candidat

fribourgeois... M. Python n'explique pas non plus pour quelles raisons il n'a pas daigné entendre un éminent professeur de la Sorbonne, chaleureux partisan du candidat fribourgeois. »

Brillante carrière au Canada

Pour conclure, larges extraits d'un article paru dans « La Liberté » du 29 juillet 1972 :
« M. Gabriel Thierrin vit depuis 1958 au Canada où il a enseigné à l'Université de Montréal, au département de mathématiques et d'informatique de 1958 à 1970. Actuellement, il est professeur titulaire à l'Université de Western Ontario, à London (Canada), qui compte 16 000 étudiants. Auteur de plus de 50 publications, expert en programmation, membre de plusieurs comités dans les Universités canadiennes, il dirige à London une équipe de recherche en informatique théorique.

M. Gabriel Thierrin, a été invité, cet été, à donner une conférence à l'Université de Bonn sur les problèmes de l'informatique ; il a également participé à Paris à un symposium international sur la théorie des automates et des langages formels et, dernièrement, il a fait un exposé sur le même sujet à l'École polytechnique de Lausanne. »

Jacques Chatagny, de Corserey, et le domaine de Mont-Lucelle



Jacques Chatagny, décédé le 5 mai 2021, est né le 24 décembre 1936. Son frère jumeau Isidore s'était éteint en France en novembre 2017. Jacques était un homme gai, serviable, généreux, au solide bon sens. Et apprécié de ses proches en tant que boute-en-train, grand amateur de « witz » et de chansons. Passionné de mécanique, il était largement

connu pour sa maîtrise. Il avait un sens assez extraordinaire de la mécanique. J'étais en vacances au début des années 90 dans la famille Studer au domaine de Mont-Lucelle (Jura). M. Studer m'avait dit : « Lorsque j'ai une panne avec mon tracteur, je peux réparer moi-même, guidé au téléphone par les directives précises d'un spécialiste fribourgeois. » Lorsque j'ai demandé le nom de ce spécialiste, la réponse a été : « Jacques Chatagny ». M. Studer ignorait qu'il s'agissait de mon cousin germain.

Le domaine Studer à Lucelle

Quelques précisions sur le domaine de Mont-Lucelle. À la lisière de la frontière franco-suisse, la ferme de Mont-Lucelle abrite la famille Studer, dans un écrin de verdure isolé de l'agitation du monde. L'endroit vaut une découverte ! Comme aussi les achats d'excellents produits du domaine et du terroir dans le magasin attenant à la ferme, (Ferme de Mont-Lucelle, Joana et Joan Studer, 2807 Lucelle, 032 462 24 88, 079 652 30 54, joan@lessaveurs.ch, www.lessaveurs.ch.) À l'intérieur de cette propriété cohabitent les animaux de la ferme. Parmi eux des vaches de la race Salers importées de leur Cantal natal. Un régal pour les yeux avant qu'il en soit du palais... Ce vaste domaine de 80 hectares sur la commune de La Baroche-Charmoille, à 700 mètres d'altitude, accueille aussi des moutons, une dizaine de chèvres, des canards, des oies, des lapins et des poules et même quelques pottoks, ces petits chevaux sauvages basques... Le site, à cette adresse, donne les principales caractéristiques de Mont-Lucelle. Et internet en présente bien d'autres sur la ferme des Studer !

<https://leblogbiosuisse.blogspot.com/2018/10/une-reconversion-par-conviction-joan-et.html>

Revenons à Jacques

Chauffeur de camion à l'armée, il est devenu responsable de l'atelier mécanique chez Landi, à Treyvaux, après avoir été un mécanicien estimé de la Fédération agricole à Fribourg. C'est à Treyvaux qu'il travaillait au moment de sa retraite. Mais il a continué jusqu'à la fin de sa vie à se passionner pour les moteurs et à effectuer de multiples réparations. À 74 ans, il est parti pour trois semaines au volant d'un puissant camion humanitaire jusqu'en Afrique.

Jacques avait aussi comme passions la lecture, la moto, le tir au petit calibre et à 300 m où il était champion... Sa sœur Lucienne, la dernière d'une fratrie de sept enfants, m'a fait parvenir des souvenirs de son frère Jacques.

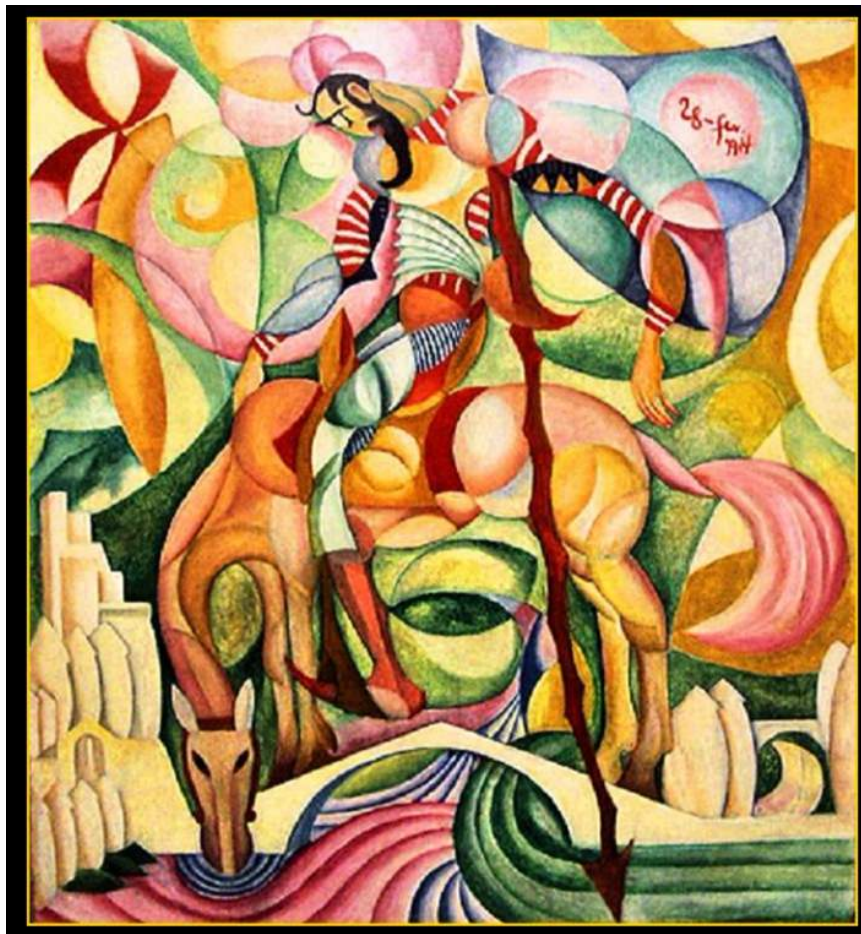
Amadeo de Souza-Cardoso, peintre portugais

Très régulièrement, sur Arte à 16h55, l'émission « Invitation au Voyage » nous ouvre des horizons tant géographiques que littéraires ou picturaux. Le 13 mai 2021, le grand peintre portugais Amadeo de Souza-Cardoso (1887-1918) était présenté. Son œuvre est à l'image de la personnalité de l'artiste. Sa vie courte mais intense l'a mené de Manhufe, son village natal portugais, à Paris. Il a fréquenté toute l'avant-garde artistique de l'époque, de Modigliani à Brancusi et Robert Delaunay. Lorsqu'il meurt à l'âge de 30 ans des suites de la grippe espagnole, il laisse une œuvre picturale aussi éclectique que saisissante.

Impressionnisme, cubisme, abstractionnisme, futurisme... il s'est essayé à tous les styles du début du XX^e siècle mais sa peinture est unique. Œuvre présentée : *Dom Quixote*

À voir entre autres :

<http://www.slate.fr/story/117387/fabuleuse-histoire-souza-cardoso-artiste>



Don Quichote

Contemporains en balade

Coup de crayon de Gérard Glasson

« La Gruyère » du 21 mai 1961

G.G. a écrit ce « Coup de crayon » il y a 60 ans... Les sorties actuelles de contemporains - interrompues à cause des impératifs du Covid-19 - reprendront probablement. Mais, compte tenu de l'évolution, avec des changements par rapport à la prose si plaisante du rédacteur de « La Gruyère ».

Depuis quelque temps, ces messieurs arboraient des mines dégagées ou des airs mystérieux. Dans leur journal, ils lisaient plus attentivement les informations internationales. « Tiens ! Il y a une grève en Italie. Les trains ne marchent plus... » « On annonce de nouveaux attentats au plastic en France. Pourvu que ça ne donne pas du

vilain... » Ils se penchaient aussi sur la carte de géographie du petit dernier qui va encore à l'école. « Voyons, Loulou, qu'apprends-tu en classe ? Montre-moi la route qui va de Genève à Marseille »... Et le doigt de Loulou se promenait, appliqué, sur les fleuves marqués en bleu et les montagnes brunes. Des noms chantants étaient épelés avec peine : « Romans... Montélimar... Avignon... ».

C'est ainsi que les contemporains se sont préparés moralement à leur voyage. Financièrement, ils avaient pris toutes leurs précautions. Depuis cinq ans, chacun mettait deux francs par mois dans une cagnotte commune. Les petits ruisseaux font les grandes rivières, hein ? Et, par bonheur, le caissier n'était pas infidèle. Un beau soir, il est arrivé au bistro du coin avec sa tirelire sous le bras. Tous les copains étaient réunis. Ils ont compté la galette. Et ils ont discuté le coup. Ce n'était pas une mince affaire.

Julon proposait un séjour à Paris. La Seine... Notre-Dame... Les Folies-Bergère... Tous ces mots féminins lui faisaient tourner la tête. Giacomo parlait d'un coin perdu de Lombardie, où il possède une ribambelle d'oncles, de tantes et de jolies cousines. Il promettait de présenter ses amis à cette honorable famille. Et il jurait de leur verser à profusion le gros rouge qui tache que l'on boit dans la région. Quant à Dzojet, il rêvait d'une expédition au Tessin. Souvenir de mob, probablement. Nostalgie des macaronis, raviolis, salamis, boccalinis et tutti quanti, si savoureux là-bas. Espoir secret de rencontrer, dans quelque ruelle obscure, cette émoustillante signorina qui savait si bien sourire aux soldats.



Un café à Geaune, dans les Landes © AFP / Philippe Roy / Aurimages

Après un débat épique, on a quand même fini par s'accorder sur le but de la sortie et sur l'itinéraire. Le jour « J » du départ a été fixé. Et une attente fiévreuse et délicieuse a

commencé. Une semaine avant l'instant solennel, les valises étaient bouclées. On réfléchissait aux provisions de route. Bigre ! Dix heures en chemin de fer, ça vous flanque la fringale. Et, surtout, il ne faut pas se laisser avoir soif. Sous le pyjama obligatoire, entre la brosse à dents et le rasoir électrique, des flacons rebondis étaient glissés. Tant pis pour la douane ! Personne ne voulait avoir le gosier sec.

Un matin, à potron-minet, ils sont donc partis. La gaieté régnait dans les cœurs. Les plaisanteries fusaient. L'artiste de la bande avait pris son accordéon. Musique ! « Vieux Chalet » hurlé à gorges déployées. Ainsi, la balade a bien débuté. Elle s'est poursuivie itou. Inutile d'apporter des détails. Il y a des choses qui ne s'écrivent point. Elles se sifflent...



Entre deux gueuletons pantagruéliques et trois tournées de cabarets, les contemporains ont quand même admiré l'un ou autre monument historique. Diantre ! Il fallait pouvoir raconter quelque chose à la mama.

Le moment du retour est venu. Au fond, ils étaient tous bien contents. Les excursions lointaines sont fatigantes. Surtout si elles sont arrosées. Et le reste... Or donc, nos voyageurs sont arrivés dans leur ville natale entre chien et loup. Ils avaient la moustache tombante, l'œil battu et le veston défraîchi. Ils ont avalé le dernier verre de l'amitié. Puis ils se sont séparés, un peu las les uns des autres. Ils n'éprouvaient plus qu'un désir : dormir. Ah ! roupiller pendant 24 heures... Hélas ! Madame

ne l'entendait pas de cette oreille. Elle brûlait d'ouïr le récit détaillé de cette odyssée. Il fallait tout de suite des précisions sur ceci, des explications sur cela. Quant aux gosses, ils regardaient tout bonnement leur papa comme un héros. Marco-Polo rentrant de Chine ne leur eût pas paru plus glorieux.

Ainsi se créent les légendes. Ainsi se forgent et s'illuminent les souvenirs. Et ils demeureront vivaces... jusqu'à la prochaine promenade des contemporains. G.G.

Repas de jadis

Aux XV^e et XVI^e siècles, quand on prend un repas dans une auberge, on se réjouit à la pensée de manger un peu de viande fraîche, car, souvent, à la maison, on doit se contenter de salé fumé. Les restaurateurs servent à leurs clients du bœuf bouilli, du rôti de veau, de mouton, de cabri, de la volaille, accompagnés de légumes verts.

La pomme de terre ne figure pas au menu. Pourquoi ? En pays fribourgeois, sa culture n'est apparue qu'en 1743. On raffole de hachis de mouton assaisonné d'oignons et de

gingembre, de poissons baignant dans une sauce sucrée, de volaille préparée avec du poivre, de la muscade, des clous de girofle, même avec de la cannelle et du sucre candi, un produit assez rare et coûteux, venant alors de l'Egypte. Pourquoi tant de compléments épicés au menu principal ? La raison donnée : ils facilitent la digestion. Mais, ne serait-ce pas plutôt pour supprimer la fétidité due à des aliments périmés ? Les frigos n'existent pas ! Le repas préféré du noble helvétique des XV^e et XVI^e siècles est la chair de faisan assaisonnée de laurier, gingembre, poivre, muscade et clous de girofle. On arrose le tout de vin, ou du Bourgogne ou du blanc de nos contrées romandes.

Les autorités ont dû intervenir à cause de la malhonnêteté de certains restaurateurs. Elles interdisent de servir de la chèvre pour du mouton et aussi de faire des portions trop petites. Quel prix exige-t-on pour les repas ? En 1587, le gouvernement estime que l'on dépense trop dans les établissements publics. Il est alors interdit aux aubergistes de servir des repas coûtant plus de dix sols (5 à 6 fr. d'aujourd'hui).

Passons au XVIII^e siècle

Les capilotades sont une spécialité du XVIII^e siècle. On rôtit au beurre des restes de viande coupés en petits morceaux. On assaisonne de poivre, de persil et de ciboules hachés, d'écorces de citron et d'orange. On reste fidèles aux multiples épices ! On y ajoute des croûtons et du bouillon bien gras. On veille à ce que la sauce soit bien liée. Au dernier moment, pour lui donner encore plus de relief, on y verse un filet de vinaigre et on y râpe un peu de muscade.

Un plat très en honneur : la hure de porc. On cuit dans leur propre jus les oreilles et le museau du cochon, coupés en petits morceaux. On les laisse ensuite refroidir et on les sert pris dans leur geleée. Parmi les légumes il faut citer les choux, les choux-fleurs, les carottes, les pois mange-tout, les petits pois, les lentilles, les haricots plutôt secs que verts, les côtes de bettes (grosses côtes), les concombres. Quant à la pomme de terre, on assiste à sa timide apparition dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Elle fait encore figure de parent pauvre et on ne l'apprête, semble-t-il, qu'en « robe de chambre », expression qui date de cette époque.

On apprécie aussi les poissons de nos rivières et de nos lacs : lottes, brochets et truites. Tantôt on les rôtit, tantôt on les cuit au court-bouillon. Parfois même, après avoir soigneusement enlevé les arêtes, on en hache quelques kilos et on en fait des espèces de saucissons. (Sources : Joseph Jordan, « La Liberté » du 14 janvier 1955, Faisait-on bonne chère, jadis, dans les auberges de Fribourg ?; J.F. Rouiller, « Portrait des Fribourgeois », Le Fribourgeois à table, Éditions du Cassetin 1981, avec dessin de Jean-Luc Berclaz ; « L'Illustré », internet, La nourriture des Helvètes)

On reconquerra l'Alsace et la Lorraine !

La défaite de la France en 1870 et l'annexion de territoires de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne ont été ressenties comme une humiliation nationale. Un désir de revanche s'est emparé de la France. En vue de la préparer, les exercices militaires furent introduits



dans le plan d'études des écoles normales en 1881 et dans celui des écoles primaires de garçons en 1882.

Lu dans le « Le Journal illustré » du 26 juillet 1885 : « Les bataillons scolaires défilant à Paris, le jour de la Fête nationale, ont réellement émerveillé la foule par leur belle tenue et leur allure presque martiale. Il n'est point exagéré de dire qu'ils ont excité l'enthousiasme et donné foi en l'avenir. » Bien qu'une petite partie de l'Alsace - le Territoire de Belfort - et une partie de la Lorraine soient restés français, un grand nombre de rues, avenues, boulevards, places et cours ont été baptisés du nom « d'Alsace-Lorraine » dans la France entière dès 1871, en mémoire des régions perdues. Sur la place de la Concorde à Paris, la statue représentant la ville de Strasbourg fut fleurie et voilée d'un drap noir jusqu'à l'armistice de 1918. Mais, tout a recommencé en 1940 ! Le régime nazi s'est emparé de l'Alsace et de la Moselle. La bataille d'Alsace (novembre 1944 - mars 1945) menée par les Alliés a permis la Libération de l'Alsace. Le département de la Moselle (Lorraine), libéré entre septembre 1944 et mars 1945, a été le plus sinistré et le plus meurtri.

C'était hier... De l'enfilage du tabac au charivari

Veillées broyades

Comment passe-t-on les veillées automnales dans les villages broyades ? On « enfile » le tabac. Dans la grange vidée de ses chars et de ses outils aratoires, on a installé des bancs, en forme de carré. Au milieu, on a posé une lampe. La soirée entière, les membres de la famille, auxquels se joignent volontiers des amis ou des parents, prennent une à une les larges feuilles à l'âcre senteur. Ils les percent avec de longues aiguilles plates, pour former les paquets qui sécheront sous les vastes avant-toits. (C'était avant l'existence des

hangars à tabac.) Quand on a épuisé les menus faits du jour, on chante quelques airs du pays et l'on raconte de vieilles histoires. En hiver, on casse les noix et les noisettes, et, vers la fin de la soirée, la maîtresse de maison sort une tasse de thé mélangé à du vin. Et on finit souvent par danser au son de la musique à bouche (appelée sérinette) ou d'un accordéon s'il se trouvait dans les environs un domestique de campagne suisse-allemand.

Veillées, contestées ou gratifiantes

On ne peut attester que les soirées se passaient toutes dans la sérénité. Certaines donnaient lieu à des abus contre lesquels le clergé tonnait, souvent en vain... Comme la soirée coïncidait parfois avec le fait « d'aller aux filles », des escarmouches pouvaient se déclarer entre prétendants. Mais les aventures nocturnes n'étaient pas toujours sans lendemain. Il arrivait qu'un jeune homme et une jeune fille fréquentent « pour de bon ». Dans le langage populaire fribourgeois, on disait plutôt « à de bon ». Jusqu'au mariage, les deux promis étaient surveillés de près par les parents !

Obligés de se marier...

Ceux qui étaient « obligés » de se marier - ils avaient anticipé leur devoir conjugal - étaient très mal vus. Ce mépris, voire cette haine provoquaient maints quolibets, fort heureusement atténués de nos jours par les progrès de la civilisation. Une jeune fille surprise par une grossesse était traitée avec arrogance. Elle porte « quelque chose sous le tablier », s'exclamait-on couramment et méchamment. La bénédiction du mariage « obligé » ne se passait en général pas à l'église du village, mais surtout à Bourguillon...

Mariages



vêtements. On l'appelle un « goumo ».

Dans la nuit qui précède le grand événement, les jeunes gens n'oublient pas de semer du gypse ou de la sciure sur les chemins qui mènent aux maisons des jeunes filles que le nouvel époux a « fréquentées » au cours des dernières années. On imagine que la tâche n'est pas toujours simple. Les farceurs ont évidemment pris soin de mouiller le gypse afin que celui-ci adhère fortement au sol. Si bien que plusieurs jours encore après la noce, une traînée blanchâtre dévoile les anciennes escapades amoureuses. D'autre part, si la nouvelle épousée a eu plusieurs « martchans » - prétendants -, ceux-ci sont gratifiés d'un mannequin posé sur le toit de leur maison ou attaché à un arbre des alentours. L'épouvantail, bourré de paille, est habillé de vieux

vêtements. On l'appelle un « goumo ».

Enfin, si la mariée est une veuve, elle bénéficie d'un charivari assourdissant exécuté à la nuit tombante dans toutes les règles de l'art, avec casseroles, maie, clochettes... Le but est de chasser l'ombre du précédent mari. J'ai assisté dans les années 1940 à l'un des derniers charivaris dans la paroisse d'Onnens. C'était le mariage de Gumy, appelé le général car, sergent-major, il détenait le plus haut grade militaire de la paroisse. Son épouse était la veuve Adèle, du lieu-dit Pian-Pra à Lovens.

Avant et après la cérémonie

Le matin de la cérémonie, aux premières heures du jour, quelques jeunes gens s'adonnent à des tirs de mortier. Les détonations réveillent les villageois associés ainsi à l'événement. Les tirs se répètent au moment où le cortège entre dans l'église et quand il en sort.

À la sortie de la cérémonie, à peine le cortège a-t-il parcouru une centaine de mètres qu'il se trouve arrêté par une corde ou une grosse perche en travers du chemin. Des jeunes gens ont barré la route en vue d'offrir aux époux le verre de vin de l'amitié... Sources : *professeur Gabriel Bise, « Us et coutumes de la Broye fribourgeoises » ; souvenirs personnels.*

On fraternisait jadis davantage qu'aujourd'hui...

Le gouvernement n'était pas toujours d'accord. Jadis, les fêtes religieuses, profanes et familiales étaient très nombreuses. En 1780, lors du soulèvement de Nicolas Chenaux, un des reproches au gouvernement concernait l'abolition de 30 fêtes religieuses. Le 23 novembre 1849, le régime radical a supprimé encore 14 fêtes. Ses raisons : le trop grand nombre de fêtes, loin d'être favorable aux mœurs et à la religion, multiplie les occasions de débauche, de folles dépenses et d'oisiveté...

Assemblées de voisinage

Parmi les fêtes profanes, les assemblées de voisinage - ou de « voisinance » - permettaient rencontres et convivialité. La ville de Fribourg comptait autant de sociétés de « voisinage » qu'il y avait de quartiers ou de rues principales. Un assez grand nombre de groupements se sont maintenus dans le courant du XIX^e siècle. Les assemblées débutaient par une messe. Tous les habitants d'une même rue ou d'une partie de quartier y assistaient. Puis suivait un banquet copieux. De l'église à l'auberge, on se rendait en cortège. Chaque « cavalier » avait tiré au sort sa partenaire. On y voyait une noble dame au bras d'un simple cordonnier et un magistrat à particule accompagnant la femme de son boulanger.

Faire bonne chère

Une gaieté fraternelle et une franche bonhomie régnaient durant le très long repas. En 1773, la fête du voisinage de Saint-Nicolas a réuni environ cent participants. Trente plats différents ont été servis à chaque table. Ce nombre ne comprenait pas les sauces, les fruits et les desserts.

Dès que le banquet était achevé, on dansait. Vers le soir, l'hôtelier servait un « ambigu », un repas où l'on se régala à la fois de viandes et de dessert.

Les plaisirs gastronomiques étaient très appréciés chez nous. « Les Fribourgeois, disait en 1750 le médecin Laurent Schuler, mangent et boivent trop. »

Voici, à titre d'exemple, l'ordonnancement d'un repas de fête donné, il y a plus d'un siècle et demi, dans une famille de la noblesse fribourgeoise :

Premier service

La soupe aux écrevisses
Deux plats de poissons différents
Bouilli frais et petit salé
Deux plats de légumes
Des côtelettes de mouton à la française
Des poulets lardés et garnis aux cornichons
Des palais de bœuf garnis
Un boudin aux écrevisses
Des pigeons lardés et garnis avec des asperges
Un aspic.

Deuxième service

Poissons au bleu

Un canard en gelée
Poissons frits
Poulets rôtis
Deux canards à la braise
Un plat de choux-fleurs
Des petits pois
Une salade garnie avec des œufs.
Des plats doux
Des oranges avec de la gelée
Un boudin (sans doute un pouding) à l'anglaise
Une crème à la colonelle
Une compote aux oranges
Une tarte aux groseilles
Des tartelettes aux amandes

On comprend, à la lecture de pareils menus, que les saignées régulières aient été jadis très à la mode !

Foires et marchés

Les foires et les marchés - autres occasions de se rencontrer et de fraterniser - figuraient en grand nombre au calendrier de Fribourg et des chefs-lieux. Des marchands étrangers, des colporteurs et des charlatans ambulants animaient les foires. Des apothicaires débitaient des panacées mirifiques convenant à toutes les maladies des gens et des bêtes. Ces marchands ambulants étaient presque toujours accompagnés de personnages burlesques, de faiseurs de tours qui, par leurs exercices et leurs boniments, attiraient les clients. Les foires de printemps et d'automne duraient plusieurs jours.

La « voisinance » existait aussi à la campagne

Jean Risse, poète, écrivain, patoisant, enseignant est décédé le 2 juin 1942 à l'âge 54 ans.. Edité en 2003, le Cahier du Musée gruérien intitulé *La radio en Gruyère* est accompagné d'un CD. On y entend Jean Risse évoquer en 1939 « la voisinance », coutume ancestrale d'entente et de collaboration entre voisins. Dans une causerie, il précise que l'entraide entre proches concernait les grands travaux agricoles tels que semailles et fenaisons, l'entretien des chemins, les secours en cas de décès, d'incendies, de trombes d'eau, d'ouragans... Autrefois, les gens se rencontraient et échangeaient bien davantage. Ces rencontres avaient lieu lors des multiples fêtes, et le dimanche à l'occasion des offices paroissiaux. La totalité de la population - ou sa quasi-totalité - était pratiquante. Les bistrots, fréquentés autant que les églises, favorisaient aussi les échanges.

Trouver les occasions de rencontres en ce XXI^e siècle afin d'éviter que l'anonymat gagne nos populations ! Un souci à partager, non ?

Source principale : Jeanne Niquille, « La Liberté » du 29 avril 1944

L'école des garçons d'Onnens en 1920



L'école des garçons d'Onnens en 1920. Mon papa, Jean Barras, au milieu de la deuxième rangée, a commencé son enseignement à Onnens en 1916 et il l'a poursuivi jusqu'en 1954. Au centre de la photo, ce n'est ni l'inspecteur ni le président de la commission scolaire ! C'est un élève, Justin Favre, qui deviendra syndic d'Onnens de 1959 à 1973.

À St-Michel, charriages de naguère

Frère Guy Musy : un prêtre dominicain attachant, ouvert, spirituel ! Après « Souvenirs d'enfance » et « Entre deux mondes » 1951-1962, il a publié un troisième tome, « Éclaircie » 1962 – 1970. Il a attendu, puis il a vécu dans les années 50-60 avec intelligence et lucidité l'ère attendue des changements profonds pré- et post-conciliaires. Fils d'instituteur, il est né à Seiry en 1936, puis il a passé son enfance à Domdidier. Il revisite dans le deuxième volume de ses délicieuses mémoires ses années de Collège St-Michel, où il présente avec humour une touchante galerie de portraits. Voici celui du professeur d'histoire Joseph Jordan.

Immuable dans son sérieux... avec approximations et partis-pris !

Joseph Jordan, dit « Seppi », professeur d'histoire, fut un autre monument du Collège. À l'instar de « Foin » – le professeur de mathématiques – je le retrouvais chaque année, « son » manuel sous le bras, auquel il ne gratifiait que quelques œillades distraites, tant

il était pris par son sujet. J'ai à la fois de l'estime et de la pitié pour cet homme. De l'admiration ? À cause de sa fidélité, de son enthousiasme et de son indulgente bonté aussi. Je dois avouer que mon intérêt pour l'histoire - qui m'habite encore - rejoignait le sien. Et cela malgré ses partis pris, ses jugements à l'emporte-pièces, ses approximations. Il donnait l'impression que sa charge était pour lui un authentique sacerdoce, désireux qu'il était de nous inculquer les « valeurs » éternelles qui ont fait la Suisse et la chrétienté. Ses cours tenaient davantage du prêche que d'une recherche précise qui aurait tenu compte de la participation active de ses élèves.

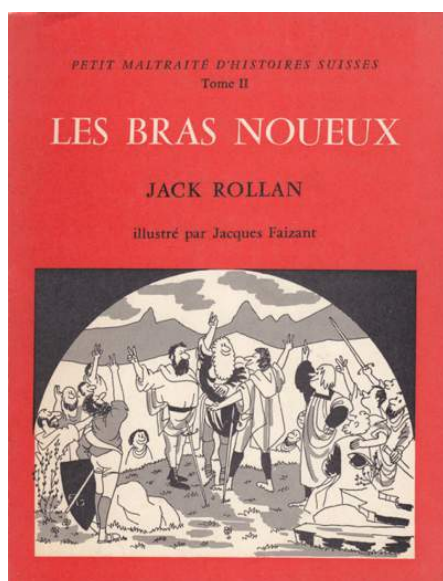
Démonstrations humoristico-patriotiques

Avant nous, les collégiens les plus malins avaient découvert la taille du personnage. Elle leur permettait de s'amuser joyeusement pendant ses leçons, tout en donnant l'impression de s'y intéresser. Des bruits de fond particulièrement suggestifs illustraient à leur manière les diverses péripéties de l'histoire suisse. Nous nous levions pour chanter l'hymne national après la victoire de Morgarten ; nous propositions une minute de silence après la triste narration du massacre de la Garde Suisse au Palais des Tuileries, ou nous pestions à haute voix contre ces « salauds de radicaux » qui nous avaient vaincus dans la guerre du Sonderbund. De l'histoire vivante, quoi ! Les garnements qui nous ont suivis ont abandonné ce genre de mises en scène trop fades à leur goût et se sont lancés dans des paris hors du commun. Le plus audacieux fut sans doute celui de préparer un plat de spaghettis et de le consommer au cours d'une leçon d'histoire sur les guerres d'Italie.

Le bon Monsieur Jordan laissait faire et même participait bien malgré lui à ces bruyantes démonstrations humoristico-patriotiques. Je ne crois pas qu'il en fut dupe toutefois. Mais il était trop tard pour redresser la barre. Je me suis laissé dire qu'au moment de prendre sa retraite - bien méritée, oh oui ! - il avait ouvert son cœur à son jeune successeur, lui conseillant de réagir dès la première incartade qui surviendrait dans sa classe.

Joseph Jordan et Jack Rollan

J'étais encore son élève quand une affaire mit notre Seppi au-devant de la scène romande. Jack Rollan animait alors une émission humoristique à Radio Sottens, intitulée : « Le petit Maltraité d'histoire suisse ». Il s'agissait d'une relecture quelque peu profanatoire et sacrilège des grandes pages de notre histoire nationale. Notre Seppi prit feu et monta aux barricades. D'abord dans la presse, puis à la radio dans une sorte de tribunal où il jouait le rôle de procureur face à Jack, l'accusé. Il défendit avec pathos l'honneur de notre histoire sacrée qui ne supportait pas la dérision. Une guerre perdue d'avance, faut-il le dire ? Il fallait s'y attendre, le « tribunal » donna tort au singulier procureur en acquittant Jack Rollan. Les journalistes s'en donnèrent à cœur joie. Seppi entra piteusement au Collège, auréolé d'une couronne de martyr. Il ne soupçonna pas un seul instant qu'il s'était fait piéger.



Emmanuel Schmutz avec Sabine Weiss

Emmanuel Schmutz - une riche personnalité aussi cultivée que charismatique - est né en 1951 et il est décédé en 2018. Titulaire d'une maîtrise de cinéma, il fut responsable du Centre d'initiation aux mass média puis chef du secteur Médiacentre de la Bibliothèque cantonale et universitaire (BCU). Enfin, de 1998 à 2011, il était l'adjoint du directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire, chargé du département Collections spéciales et activités culturelles.

Sabine Weiss - née Sabine Weber en 1924 à Saint-Gingolph - est une photographe célèbre d'origine suisse naturalisée française en 1995. Elle peut sans aucun doute être considérée comme la Grande Dame de la Photographie Humaniste. Elle s'est intéressée à la vie quotidienne, en particulier dans les rues de Paris et de sa banlieue. Vues à travers l'œil sensible et raffiné de la photographe, les images mettent en relief les petites choses de la vie



. Sabine Weiss et Emmanuel Schmutz ; une photo prise par Sabine Weiss

Retraités de l'École secondaire de la Broye

Photo prise en 1993 ; les retraités, de gauche à droite



agricole de l'École secondaire.

Jean-Marie Pidoud, ancien directeur, a terminé sa carrière au Collège de Gambach à Fribourg dont il fut le recteur. Ernest Jomini, pasteur réformé devenu catholique, a collaboré étroitement avec le journal « La Nation » après ses années de professorat à Estavayer. Armand Fontaine a été l'un des premiers professeurs de l'École secondaire de Domdidier, avec Pascal Corminbœuf et Jean-Marie Barras. L'abbé Maurice Chassot, qui fut notamment curé de Léchelles, a enseigné surtout le latin. Il a dirigé le Pensionnat Notre-Dame auxiliaire qui hébergeait des internes de l'École secondaire d'Estavayer. Joseph Seydoux, ancien instituteur de Villeneuve, a dirigé à Cugy la section

Quand vient l'orage, coutumes de jadis

Un des usages les plus étranges, peut-être du fait de ses origines préchrétiennes : une hache posée devant la maison, le tranchant regardant le firmament. En 1927 - date de l'enquête effectuée par l'historien et linguiste Paul Aebischer auprès d'élèves de l'École normale d'Hauterive représentant une trentaine de localités du canton - cette pratique était attestée à Praroman, Montagny, Orsonnens et Pont-la-Ville. « Quelques vieillards attendent alors qu'un grêlon tombe exactement sur le tranchant et s'y partage : c'est le signe que l'orage cessera... »



Faire le signe de la croix est une coutume généralisée dans le canton quand l'éclair zèbre le ciel ou que la foudre gronde. Il devait servir sans doute à éloigner le diable ou le mauvais esprit logé dans l'éclair ! Souvent, le signe de croix est accompagné d'une invocation. Prières diverses : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs, ayez pitié de nous », « Croix des croix, roi des rois, Jésus-Christ, sauvez-moi ». L'eau bénite est également d'un usage courant en cas d'orage. Certaines personnes ouvrent la porte d'entrée de la maison et aspergent l'espace situé devant la porte avec un petit rameau béni le jour de Pâques, trempé dans l'eau bénite. Ou encore, les ménagères jettent dans le feu quelques gouttes d'eau bénite.

Un usage général consiste aussi à allumer un cierge pendant l'orage. Il a été béni le jour de la Chandeleur. Le cierge peut aussi provenir des Ermites (Einsiedeln) ou de Lourdes où un membre de la famille s'est rendu en pèlerinage. La pratique diffère suivant les localités quant à l'endroit où l'on place ce cierge allumé. La plupart du temps on le met sur la table dans la « chambre commune » ou devant la fenêtre fermée. Parfois, on le tient à la main. Très souvent, la famille réunie récite des prières spéciales pendant que le cierge brille. Un de ces prières, lue sur une image, est appelée « prière de saint Jacques ».

Dans de nombreuses paroisses, c'est une cloche spéciale - appelée cloche de la grêle - que l'on sonne lorsque s'annonce un orage menaçant. Des paysans assuraient avoir remarqué une séparation entre le territoire de la paroisse dotée d'une cloche antigrêle agitée de celui d'une paroisse sans sonnerie. À Lessoc, on sonne la « Martinette », ainsi nommée du nom de son donateur, Martin Fragnière, qui a donné une somme d'argent

pour acheter une cloche destinée à arrêter la grêle. Il arrive aussi que l'on sonne le tocsin, toutes les cloches, lors de violents orages.

Contre l'orage et la foudre, une des pratiques est de jeter du « bénit » dans le feu. Ce bénit peut avoir différentes provenances : les minuscules paquets de « hioujin » (fleur de foin) donnés par le capucin venu quêter, des rameaux bénits par le prêtre le dimanche des Rameaux ou à Pâques, de petites branches des « mais » (jeunes hêtres) qui ornent l'église et le village lors de la Fête-Dieu.

Des coutumes non pas de chez nous, mais de certaines régions de France. Pour conjurer les orages, le curé s'en allait sur une hauteur afin de se rapprocher le plus possible du ciel ! Il exécutait des mouvements dont le sens était de combattre l'orage. Dans certaines paroisses, le curé voyant l'orage arriver vers son clocher lançait sa chaussure en direction du village voisin en prononçant des formules du type : « *Que l'orage reste dans l'autre paroisse* ».

Sources : « *La Liberté* » 14 août 1987 ; Paul Aebischer, *Annales Fribourgeoises* N° 2 Mars-Avril 1929 ; Wikipédia

Exigences de jadis : tout « à bras », y compris la lessive !

Michel Jordan, un de mes collègues, a publié en 2009 un ouvrage intitulé « Le siècle du Palais brocois, 1910-2010 ». Il décrit l'avant-gardisme des promoteurs de cette école de Broc que l'on nommait « palais » : chauffage central, douches, obligation de pantoufles pour les élèves, locaux pour une école ménagère, musée scolaire... En 1910 déjà !

Et ailleurs dans le canton ? On est loin de tout cela au début du XX^e siècle ! Un taux élevé de mortalité infantile dû notamment au manque de salubrité dans les habitations ; une hygiène déficiente ; les toilettes à l'extérieur avec accès direct au creux à purin ; des repas sans variété, surtout du salé avec du lard bien gras car les congélateurs et les frigos ne se sont popularisés que dans les années 1960 ; des débarbouillages sommaires, au robinet de la cuisine ou à la fontaine ; contre le mal de dents, le mouchoir autour de la tête et de la goutte sur la dent atteinte au lieu du dentiste, et nous en passons. La création des écoles ménagères - qui s'est échelonnée entre 1910 et les années 1930 - ne pouvait tout changer d'un seul coup, mais au moins améliorer le niveau de vie au gré des possibilités.

La vie des petits paysans était rude : des familles nombreuses, peu de machines agricoles avant les années 1960, des travaux qui se faisaient en grande partie à *bras*. Et les mamans ? Femmes sans loisirs, accaparées totalement par les enfants, les travaux du ménage, les repas, le jardin et le plantage, les lessives à la fontaine, des coups de main aux travaux agricoles... Le repos du dimanche n'existait pas, tant l'Église était elle aussi accaparante. Après la messe - matinale pour les mamans qui devaient préparer le dîner - et les vêpres, il y avait encore parfois le Tiers-Ordre !



Origine de la photo : pinterest

Les machines à laver le linge n'existent pas. La lessive se passe à la fontaine, souvent dénommée « bassin » jusqu'à l'apparition des machines à laver le linge, après les années 1950. Les étapes de la lessive sont décrites dans le livre d'école ménagère *La maison*, de Jeanne Plancherel, chef du service de l'enseignement ménager et de Sœur Marie-Alexandre Pernot, une religieuse française de l'École de service de maison de Montagny-la-Ville. La lessive se fait, deux ou trois fois par an, à la fontaine. Ses étapes : 1) le trempage dans une seille, avec un peu de soude 2) le dégrossissage au bassin, sur la planche à lessive, avec brosse et savon 3) la cuisson dans la couleuse avec ajout de poudre à lessive ou de cendres 4) un second lavage et le rinçage 5) l'essorage par torsions faites à la main 6) l'étendage, souvent dans un pré, sur des cordes tendues souvent entre « des perches d'haricot »... Et gare aux coups de vent !.

Horreurs de naguère

Gérard Glasson dans « La Gruyère » du 5 mai 1945, à trois jours de l'armistice

Le 8 mai 1945, c'était la fin de la guerre. Je me souviens très bien avoir appris la nouvelle par un habitant de Lovens. Il est descendu de vélo devant l'école d'Onnens où habitait ma famille et il nous a dit : « La guerre est finie. » Durant les semaines et les jours précédents, on avait appris les atrocités commises dans les camps de concentration, avec l'erreur de croire à la responsabilité de tous les Allemands. (Voir le paragraphe que j'ai ajouté à l'article de G. G)

L'imagination la plus dévergondée n'aurait jamais pu concevoir des choses semblables aux camps de concentration de Buchenwald, Dachau, Nordhausen et Mauthausen. Il faut savoir par des témoignages irrécusables que ces monuments du sadisme humain ont existé pour y croire. Et malheureusement ces témoignages sont là, implacables, accusateurs.

LES CAMPS DE CONCENTRATION ET DE LA MORT



Chaque jour, la presse nous en donne connaissance. Ici, c'est une photographie de Buchenwald, avec ses fours crématoires, ses chambres de tortures, ses monceaux de cadavres entassés dans la cour. Là, ce sont les squelettes vivants de l'enfer de Mauthausen, à côté duquel « Buchenwald était un sanatorium ». Ce que ces rescapés racontent dépasse tout ce qu'on a entendu jusqu'ici. Le pire, c'est qu'il suffit de les regarder pour voir qu'ils disent vrai. Quelques-uns d'entre-eux, parvenus en Suisse par les soins de la Croix-Rouge, ont narré leurs souffrances à des journalistes helvétiques. La « Gazette de Lausanne » rapportait le récit de l'un d'eux :

« La vie humaine ne comptait pas là-bas, à Mauthausen, affirme ce pauvre gars. Cent vingt à cent trente morts par jour. Chambre à gaz, piqûres à la benzine, tuberculose, dysenterie... tout ce que vous voudrez. Et l'on meurt même pour moins que ça ; tenez, un camarade laisse tomber sa gamelle : « Sors du rang, Scheisskübel ! » (C'est le petit nom d'amitié qu'on nous donne là-bas. Pas la peine de traduire...) Le malheureux est ligoté à

un poteau, devant tous ses camarades, et dévoré vivant par deux chiens-loups, soigneusement dressés d'ailleurs à ne pas tuer d'un seul coup...

« Voulez-vous une scène encore, à laquelle j'ai assisté ? Le sort qui fut réservé à quelques aviateurs alliés abattus au-dessus de Linz et descendus en parachute. Prisonniers de guerre, donc... mais qui n'en furent pas moins amenés dans notre camp de déportés politiques, qui s'intitulait d'ailleurs fort honnêtement "camp de destruction", et non plus de concentration, ce qui confirmait d'ailleurs l'inscription placée à l'entrée : "Du kommst niemals raus"... Eh bien ! à trois de ces prisonniers de guerre, j'ai vu les S.S. leur attacher sur le dos des pierres de taille de 40 kilos, et les obliger à courir, à coups de fouet, à coups de trique. "Schneller ! Schneller !" Lorsque les malheureux se sont effondrés, les S.S. ont empoigné des marteaux de carriers, et je les ai vus casser des pierres sur le dos des hommes. J'ai ramassé moi-même ensuite ce qui restait. »

De telles scènes se sont répétées vingt fois, cent fois et dans toutes les parties de l'Allemagne. Il s'est toujours trouvé des bourreaux pour y présider. Que faut-il penser de cela ? Le peuple germanique est-il complètement pervers, gangrené ? La guerre totale, telle que la prêchait Hitler, a-t-elle donné le jour à une génération de brutes ? (...) G.G.

Remarque : En 2021, l'Histoire a porté son jugement. Hitler et ses sbires ont insufflé aux S.S. et à une partie du peuple allemand un désir viscéral de domination, le pangermanisme, assorti de procédés inhumains en vue notamment de la suppression des races non aryennes. Et les suppôts d'Hitler étaient conditionnés à une soumission absolue aux ordres donnés. Mais, en aucun cas, il faut croire que tous les Allemands partageaient cette idéologie.

Voir notamment : <https://encyclopedia.ushmm.org/content/fr/article/victims-of-the-nazi-era-nazi-racial-ideology> (site remarquable avec ses sous-titres)

Le bouc de Brienz

Un « Écho de la crapaudière », de Gérard Glasson, dans « La Gruyère » du 15 octobre 1960

J'ai un faible pour ce marché-concours de petit bétail qui se tient chaque automne à Bulle. (Il a encore lieu actuellement.) Sans doute, il ne rappelle guère les bergeries chères à la reine Marie-Antoinette. Ses senteurs rustiques ne sont pas, nécessairement, flatteuses pour le nez. Mais on y rencontre des gens que l'on ne voit pas dans les autres manifestations agricoles. Oui ! Les campagnards, qui viennent à cette occasion au chef-lieu, ne roulent en général pas en Mercedes, ni même en jeep. Ce sont d'humbles paysans de la montagne, des « vajilyê », des domestiques, des enfants aussi. Il y a même des ouvriers villageois qui possèdent quelques moutons ou une chèvre. Ils en sont très fiers. Et, si l'animal exposé remporte un prix, ils se sentent tout émus. Ils ont la satisfaction de l'artiste qui, avec de modestes moyens, a réalisé un chef-d'œuvre.

J'aime à partager une verrée avec ces besogneux. Et, l'autre jour, à une table, j'ai entendu une histote bien jolie. Elle est authentique par surcroît. Or donc, un syndicat d'élevage caprin du district de la Veveyse avait besoin d'un bouc. On le voulait robuste, batailleur,

séduisant et infatigable. Il fallait qu'il fût digne du fabuleux « Galé Gringo » que célèbre la chanson. Le comité fut donc chargé de découvrir cette huitième merveille du monde. Ces messieurs insérèrent des annonces dans les journaux. Ils visitèrent les fermes de la contrée. Ils examinèrent au moins une demi-douzaine de boucs, cornus comme des diables et barbichus comme des préfets. Aucun ne les contentait.



De Brienz à Vaulruz

Au cours d'une séance houleuse et dramatique, ils décidèrent alors de tenter un grand coup. Un marché-concours était annoncé à Brienz. L'Oberland bernois a toujours été réputé pour ses éleveurs. Résolution fut prise de s'y rendre in corpore. Un beau matin, le comité partit donc pour ce lointain pays. Le voyage se passa sans encombre. Le patois fit place au schwyterdütsch. Et nos gaillards arrivèrent à Brienz. Mais, patatras ! Ils constatèrent que la ville était paisible. Ils cherchèrent en vain le minois d'une biquette. Les malheureux s'étaient trompés de date. Après un moment de désarroi, ils se ressaisirent. Ils dînèrent de bon appétit. Le pousse-café leur redonna pleine conscience de leurs responsabilités. Ils se concertèrent. Et ils reprirent, bredouilles, mais vaillants, le chemin du retour.

Ils firent halte à Vaulruz chez un ami prénommé Jules. Celui-ci avait un bouc qui, pour n'être pas de Brienz, était fort présentable. Il accueillit les amateurs avec un rien d'ironie. Mais le noble mâle était à vendre. Il n'y eut point de maquignonnage. En deux temps et trois mouvements, le marché fut conclu. Et les acheteurs rentrèrent, l'âme tranquille, dans leurs pénates. Lorsqu'ils firent rapport à la société, ils oublièrent, naturellement, de conter en détail leur équipée. Chacun s'extasia devant le bouc. Et ce dernier eut l'intelligence de se comporter comme s'il était vraiment bernois. Il fit correctement son ouvrage. Il engendra des générations de cabris, tous plus gracieux les uns que les autres.

Seule une oreille exercée pouvait discerner que ces coquins chevrotient avec l'accent grüérien. Et le bouc de Brienz entra dans la légende. G.G.

Au bistrot le dimanche après-midi

Un dimanche après-midi dans les années d'autrefois. Chaque village a son ou ses bistrot(s). Le *vendage* - ainsi appelait-on la salle à boire - regorge de consommateurs. Et de fumée ! Pas de femmes au bistrot à cette époque. Certaines tablées sont réservées aux *jasseurs* ou aux joueurs de *putz* ; des cris fusent : atout, bock, chibre, trois cartes et scheck, deux cents des bourgs, pomme, trèfle atout... On boit volontiers de l'Algérie, plusieurs fois *trois de Mostaganem*, ou des demis de blanc, du fendant, du La Côte moins cher que du Lavaux ; le Cheyres et le Vully ont une réputation de piquette. À certaines tables, des *pèdzes* du dimanche après-midi - dont quelques domestiques - se saoulent lentement. Vers cinq heures, quand ils rentrent pour *gouverner*, certains tiennent toute la route... en hurlant parfois des cantiques ! Photo : En Gruyère, en 1892, Musée national suisse.



Le super-calé n'est pas forcément clairvoyant

Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine ! Clémenceau n'a pas dit autre chose :

Clémenceau : « Poincaré sait tout, mais il ne comprend rien ; Briand, lui, ne sait rien, mais il comprend tout. »

Georges Clémenceau (1841-1929) : homme d'État français, ministre, président du Conseil, appelé « Père la Victoire » après la guerre 14-18 à cause de sa volonté de vaincre

les Allemands. Politique et journaliste à l'autorité et à l'énergie hors pair, dénommé « Le Tigre ». Médecin, anticlérical.

Raymond Poincaré (1860-1934) : ministre, président la République de 1913 à 1920, puis deux fois président du Conseil. Avocat. Relations tendues avec Clémenceau.

Aristide Briand (1862-1932), 11 fois président du Conseil et 26 fois ministre. Avocat, anticlérical, « apôtre de la paix ».

Quelques pensées de Clémenceau

- ❖ L'honneur, c'est comme la virginité, ça ne sert qu'une fois.
- ❖ Ne craignez jamais de vous faire des ennemis ; si vous n'en avez pas, c'est que vous n'avez rien fait.
- ❖ Les cimetières sont pleins de gens irremplaçables, qui ont tous été remplacés.
- ❖ En politique, on succède à des imbéciles et on est remplacé par des incapables.
- ❖ Les fonctionnaires sont les meilleurs maris : quand ils rentrent le soir à la maison, ils ne sont pas fatigués et ont déjà lu le journal.
- ❖ Les polytechniciens savent tout, mais rien d'autre.
- ❖ L'homme absurde est celui qui ne change jamais.



Le sens de certaines « exceptions » n'était guère expliqué !

Les noms en al forment leur pluriel en aux : le journal, les journaux.

Exceptions : le bal - le carnaval - le festival - le chacal - le régal - le cal – le serval - l'étal font leur pluriel en « als » : le cal, les cals.



Le serval, assez commun en Afrique, vit principalement dans les savanes humides. Il ressemble à un gros chat sauvage. Ce carnivore est assez facile à domestiquer.



Le chacal ressemble à un chien de taille moyenne à la fourrure touffue. Il est totalement inoffensif pour les humains. Le chacal est omnivore.

Le cal est une partie durcie de la surface de la peau, généralement provoquée par un frottement exagéré.

L'égal est une table sur laquelle on expose des denrées.

Coup de crayon de Gérard Glasson : Le baiser de la vache

« La Gruyère », 18 mai 1968



Avec son bon accent gruérien et les tournures patoisantes de son langage, le syndic de La Roche est un conteur délicieux. Jeudi dernier, je dînais en sa compagnie dans une auberge campagnarde. Et il m'a narré une histoire qui m'a ému... plus que le vin, pourtant fruité, que nous buvions. Cette anecdote était d'autant plus touchante qu'elle n'était pas inventée. Et je la rapporte dans cet article sans lui conserver, bien sûr, la saveur qu'elle prenait dans la bouche de mon commensal.

Or donc, l'affaire s'est passée dans une ferme montagnarde de La Roche. Le paysan avait vendu une de ses vaches à un marchand de bétail. Et l'acheteur devait venir en prendre livraison. « Couronne » était une bête superbe. Elle possédait une paire de cornes élégamment recourbées. Elle avait l'œil langoureux et bordé de longs cils. Son mufle était frais comme le minois d'une jeune fille. Sa robe était tachetée avec harmonie. Elle avait une tétine ronde et ferme, infiniment douce au toucher. Son pied était dégagé. Son fanon et sa culotte étaient bien descendus - pour parler comme les experts agricoles. Cette beauté bovine avait été élevée par son propriétaire. Celui-ci l'avait vue naître. Il lui avait fait avaler son premier biberon. Il l'avait admirée, encore génisse, gambadant dans

l'herbette fleurie du printemps. Il l'avait formée à la traite. Bref, « Couronne » était presque son enfant.

Et il fallait s'en séparer. Le fermage à payer. Une grosse facture d'engrais à régler. Les impôts... Le brave homme avait besoin d'argent. Avant de laisser partir sa vache, il voulut l'étriller une dernière fois et lui laver la queue. Il s'approcha avec un bidon d'eau savonneuse. Il caressa l'animal avant de l'aborder. Et « Couronne » répondit d'une façon inusitée à cette marque d'affection. Elle sortit une épaisse langue rose. Et elle lécha la joue de son éleveur, y traçant un large sillon humide. Le paysan fut bouleversé par cet élan de tendresse du bovidé. Il quitta l'étable. Les larmes aux yeux, il se rendit à la cuisine où sa femme apprêtait la soupe pour les cochons. Et, d'une voix pleine de sanglots, il dit : « Marie, la "Couronne" m'a embrassé. Elle m'a donné le baiser d'adieu. » Le couple fut envahi par une seule et même émotion. Et, tout à coup, l'épouse prit la parole : « Tu ne vas pas livrer cette vache au maquignon. Gardons-la. Elle fait partie de la famille. »

C'est ainsi que le marché fut rompu. Bon prince, l'acquéreur se contenta d'une dédite de cent francs. Et l'on se débrouilla pour trouver ailleurs de quoi faire face aux dettes. J'ignore si, aujourd'hui, « Couronne » vit toujours. Mais elle a dû avoir une existence heureuse. Et, si elle a terminé ses jours à l'abattoir, elle aura été pleurée. Cette histoire authentique prouve que les chats, les chiens et les chevaux ne sont pas seuls à être aimés. Et, quand un troupeau passe, toutes sonnailles tintantes, on peut penser que la fierté de l'armailli n'est pas faite uniquement de la conscience de marcher à la tête d'un cheptel magnifique et super-laitier. C'est une sorte de déclaration d'amour. G. G.

Louis Sauteur, organiste brillant et modeste

Le musicien Norbert Moret, dans « La Liberté » du 16 décembre 1975, exprime son admiration pour Louis Sauteur, un musicien talentueux et d'une grande modestie. « La Liberté » relate à diverses reprises les remarquables concerts d'orgue qu'il a donnés. Dans un compte rendu, on lit que le célèbre virtuose de l'abbaye de Saint-Maurice, le chanoine Athanasiadès, ne tarit pas d'éloges à son sujet. J'ai spécialement bien connu Louis Sauteur (1907-1987) puisqu'il était mon propre cousin. Sa maman était la sœur de mon papa. J'adorais ses visites à Onnens, sa gentillesse, son humour et ses jeux de mots ! Il a obtenu son brevet d'enseignement à Hauterive en 1926. Il a découvert le piano à l'âge de 15 ans et ses progrès durant les quatre années de l'École normale ont été ceux d'un surdoué ! Des 86 étudiants que comptait Hauterive en 1926, il était le seul à obtenir la meilleure note, 8, pour la musique ! Il a enseigné à Sivrîez tout en suivant des cours au Conservatoire de Lausanne. Il a épousé Léa Demierre, de Sivrîez, qui lui a donné un fils et une fille.

Louis Sauteur était titulaire du diplôme de capacité pour l'enseignement du piano et d'un Premier prix de virtuosité d'orgue.

Norbert Moret lui rend hommage en 1975

« Louis Sauteur, cet artiste si discret, se dépense sans compter dans notre bonne ville depuis plus de quarante ans. C'est à peine si l'on a vu passer les décennies ! Professeur à Saint-Michel et au Conservatoire, organiste à Saint-Pierre et à Saint-Michel, voilà une activité qui suffit à remplir une vie !

Le pédagogue

« Avant de se vouer aux études musicales, M. Sauteur a été formé à l'École normale. Il était donc particulièrement bien préparé à l'enseignement. Mais, au-delà de sa formation, il était un pédagogue-né. Le secret d'intéresser l'élève, l'art de l'amener à la découverte de l'œuvre nouvelle et, à chaque leçon, d'exiger toujours davantage. Le



pouvoir d'entraîner le virtuose en herbe chaque fois plus avant dans la compréhension du texte musical, jusqu'à ce que les difficultés techniques et les problèmes d'interprétation soient vaincus. Ce don merveilleux d'ouvrir l'esprit et le cœur de l'élève pour l'amener à communiquer réellement avec la pensée du compositeur, c'est peut-être le mystère de la réussite de ce merveilleux pédagogue.

Un esprit sans cesse en éveil

« Mais la leçon ne s'arrêtait pas à l'œuvre seulement ! Car M. Sauteur était un esprit curieux de tout ce qui intéressait son instrument : les compositeurs, la musique en général, et son esprit sans cesse en éveil lui avait permis d'accumuler une foule de connaissances

qu'il tentait de transmettre au cours de son enseignement : formes musicales, courants nouveaux, facture d'instruments, œuvres récentes, virtuoses, etc... Ainsi le jeune élève emmagasinait, sans qu'il y paraisse, une foule de connaissances qui participaient à l'étendue de sa culture. (...)

Lettre... à l'organiste

« Pendant une bonne décennie nous avons collaboré à St-Pierre, vous comme organiste et votre ancien élève, comme maître de chapelle. Avec quel art délicat vous introduisiez les différentes pièces que nous allions chanter ! Votre accompagnement avait le mérite d'être discret, de favoriser l'expression vocale tout en soutenant habilement les progressions et permettant ainsi un jeu subtil de nuances. « Si j'entends l'orgue, je joue trop fort, aviez-vous coutume, de dire ! » Mais, quand il le fallait et juste au moment où le discours musical le réclamait, la grande voix de l'orgue s'élevait majestueuse ou violente. Que de beaux moments nous avons passés, en votre compagnie à la tribune de St-Pierre, dimanche après dimanche!

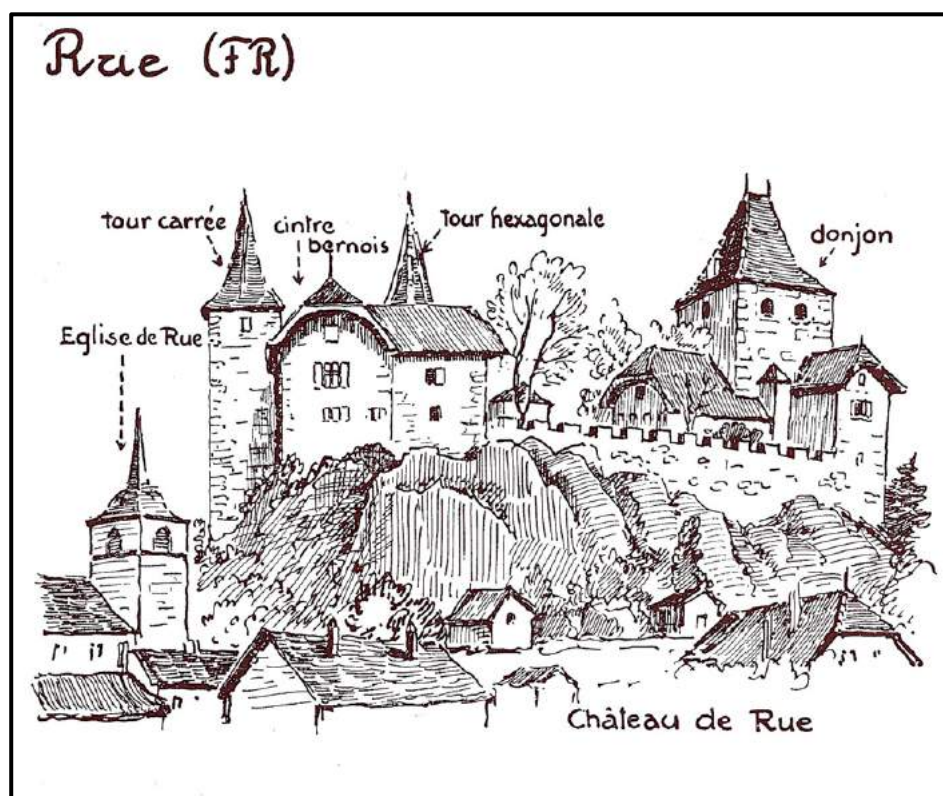
... au virtuose

« Trop rarement nous avons eu l'occasion de vous applaudir ! Les « sorties » du dimanche étaient une fête. Combien de fidèles, dans la nef, combien de chanteurs, à la tribune, prolongeaient leur méditation pour le plaisir de vous écouter ! Vous nous avez donné la joie d'entendre un concert d'orgue. C'était au Collège Saint-Michel. Mais quel événement ! Je m'en souviens comme si c'était hier. La grandeur du Couperin, interprété dans toute son éclatante beauté, le II^e Choral de Franck, tout vibrant d'enthousiasme et d'émotion, la redoutable V^e Sonate en trio de Bach... Ce jour-là vous avez montré aux auditeurs éblouis la classe du grand virtuose que vous êtes.

Le rayonnement

« Cependant ce n'est pas tant par le concert, la manière la plus brillante, que vous avez voulu être. Non... Vous avez cherché une autre forme de rayonnement, plus modeste, mais tout aussi belle et enrichissante : celle du maître qui voue sa vie à la formation des élèves. Et parmi ceux-ci il y a des noms célèbres : un Armin Jordan, un François Loup, pour ne citer que deux noms. Et puis il ne faut pas oublier toute cette pléiade de jeunes pianistes et de jeunes organistes, dont plusieurs de talent, que vous avez donnés au pays de Fribourg et qui perpétuent la belle tradition de votre enseignement. Tout ce bruit autour de M. Sauteur ne lui plaira guère, mais qu'il accepte, une fois, qu'un de ses élèves lui dise son témoignage d'admiration et de reconnaissance. » *Norbert Moret* (voir son site sur internet)

La ville de Rue, district de la Glâne



Rue est considérée comme ville parce qu'elle dispose de remparts. Après des tensions et des conflits courants au Moyen Âge, le château revint à Pierre II de Savoie, en 1260. Les droits de la branche cadette des sires de Rue lui furent cédés en 1262. La seigneurie comprenait le château et la ville de Rue, Promasens, Ursy, et des droits importants dans toute la région. Lors de la conquête du Pays de Vaud en 1536, Rue s'est rendue à Fribourg qui installa son bailli au château. La ville fut siège baillival jusqu'en 1798. La préfecture créée à la Restauration en 1813 fut supprimée en 1848 et le district de Rue fut rattaché au district de la Glâne. L'État a vendu le château en 1856 et celui-ci est demeuré dès lors en mains privées. (Dessin de Ric Berger dans « La vallée de la Broye », Editions du Château, Pully, 1985)

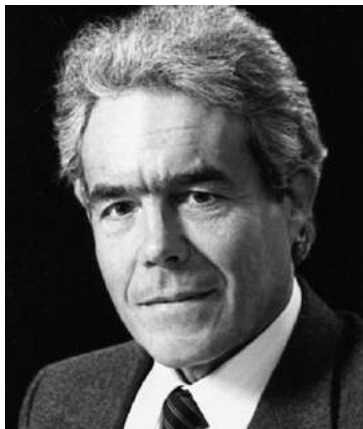
Le Moulin-Neuf

Le Moulin-Neuf, jusqu'en 1832, dépendait de la commune de Corpataux, comme Grangeneuve, Chatillon, Froideville et les Moëses. Il a été rattaché à la commune de Matran. La nommée Stebler, qui a incendié le moulin en 1696, fut décapitée. Le nom a changé après la reconstruction. Moulin et dépendances ont appartenu au couvent d'Hauterive jusqu'en 1779. À part le moulin, il y avait un battoir et une scierie. La famille Bochud en est devenue propriétaire en 1817. Le moulin était actionné par l'eau amenée par un canal. Une tradition maintenue car la roue à aubes fonctionne encore ! En 1832, un pont de bois - à péage jusqu'en 1904 - fut construit sur la Glâne pour permettre de mieux accéder au moulin depuis Matran. Il fut supprimé en 1962. En 1906, après un incendie, le Moulin-Neuf est devenu Société coopérative.



Le moulin, l'ancien pont de bois, la roue à aubes

Félicien Morel



L'homme politique

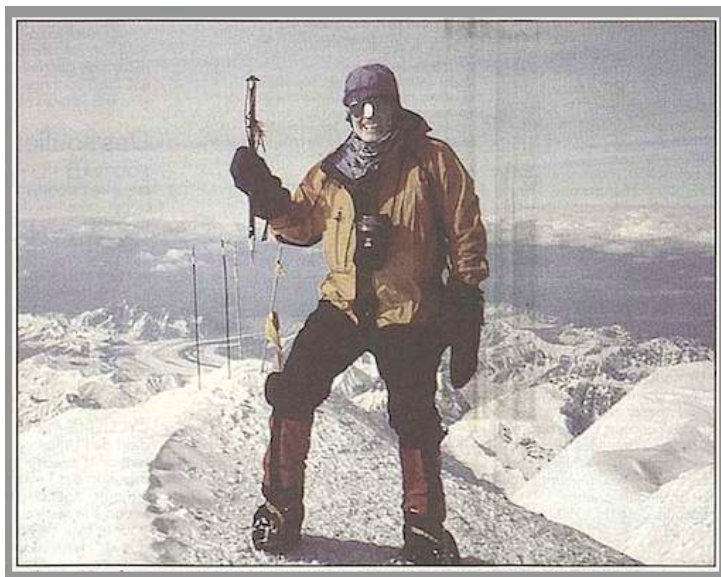
Une personnalité naguère largement connue, et aussi appréciée pour son activité et sa droiture. Un remarquable curriculum vitae : après un début d'apprentissage de serrurier et une formation d'employé de commerce, une seule année de Collège lui a suffi pour obtenir un baccalauréat commercial. À l'Université, il obtient une licence en sciences économiques et sociales. S'ensuit une carrière politique exceptionnelle, avec les aléas inévitables que Félicien Morel, militant socialiste, a affrontés avec lucidité. En 1970, il est conseiller communal à Belfaux, en

1971, député au Grand Conseil, puis conseiller national de 1975 à 1983. Il est également vice-président du PSS.

En 1981, il est élu au Conseil d'État du canton de Fribourg. Il s'investit à la Direction des Finances et il est réélu en 1986 et 1991. Durant ses quinze ans au gouvernement, il procède à quatorze révisions de la loi sur les impôts cantonaux, souvent pour en baisser le taux et réduire la dette.

L'amoureux des hauts sommets

Sur la photo, Félicien Morel au Denali, anciennement mont McKinley, la plus haute montagne d'Amérique du Nord. Situé en Alaska, ce sommet culmine à



6 190 mètres. L'ancien conseiller d'État a aussi à son palmarès, entre autres, le Kilimandjaro, l'Aconcagua, l'Elbrouz dans le Caucase.

Le 5 mai 2001, « La Liberté » a consacré une page entière à Félicien Morel, le fervent de la haute montagne. Le reportage se rapporte à une expédition audacieuse, qui a laissé des traces... Il est parvenu au sommet du Cho Oyu (8201 m), dans l'Himalaya. Il a connu des malheurs dans la descente.

Un passage de l'interview de « La Liberté » signé G.B : la descente du Cho Oyu.

« Dans cette descente, à un moment donné, j'ai glissé. Comme on doit le faire dans ces cas-là, je me suis mis sur le ventre et j'ai planté mon piolet. Mais il m'a touché et je me suis cassé une côte. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment mais par la suite, j'ai eu quelques problèmes avec les poumons, contractant une pneumonie. À chaque main, j'avais deux gants et dans cette chute, j'ai perdu un des gants de ma main gauche. Et c'est la cause de mes doigts gelés car il faisait moins 30 degrés. Ce n'est pas douloureux. Je ne m'en suis même pas aperçu. (Il devra être amputé partiellement de trois doigts.)

N'avez-vous pas paniqué quand vous vous êtes retrouvé seul ?

À la montée, je voyais toujours un gars un bout devant moi. Si le sherpa m'avait attendu, je ne me serais pas trompé de chemin à la descente et je n'aurais pas eu de problème. Quand j'étais seul, je n'ai pas paniqué. J'étais concentré car si je tombais, c'était fini. C'était très haut et très raide. Il n'y avait qu'une chose qui comptait : faire le geste juste. Ma technique dans la glace m'a aidé. Et j'ai eu de la chance. »

Faire une corbeille

Dans chaque village, il y avait jadis une ou plusieurs personnes capable(s) d'entrelacer les vuji - les osiers - pour en faire des corbeilles. Un travail de précision, qui exigeait beaucoup de temps et de savoir-faire. C'était souvent des paysans qui confectionnaient les corbeilles, durant l'hiver. A l'heure actuelle, comme il n'y a souvent qu'un seul homme « sur le domaine », cette occupation a quasiment disparu de nos campagnes.



Henri Guillemin, historien fribourgeois, et Guillaume Tell

L'histoire traditionnelle de Guillaume Tell

Le « Livre blanc de Sarnen » est un document datant de 1470 environ, contenant des manuscrits sur les premiers confédérés suisses. Il est rédigé par un notaire d'Obwald. On y trouve les premières traces écrites sur les mythes fondateurs de la Suisse.



Selon ce livre, Guillaume Tell est un ancien mercenaire, retiré dans les montagnes. C'est un expert du maniement de l'arbalète. À l'époque, l'empereur romain germanique Albert 1er, un Habsbourg duc d'Autriche, cherche à dominer la région d'Uri. Le 25 juillet 1307, le bailli Hermann Gessler - son représentant - fait ériger un poteau sur la place des Tilleuls dans le village d'Altdorf et y accroche son chapeau, obligeant ainsi tous les habitants - sous peine de mort - à s'incliner devant le couvre-chef.

Statue de Guillaume Tell à Altdorf (Richard Kissling, 1895)

Or, le dimanche 18 Novembre 1307, Guillaume Tell est passé plusieurs fois devant le poteau coiffé, sans faire le geste exigé. Suite à une dénonciation, il comparaît dès le lendemain devant Gessler. Mis en cause, Tell invoque alors sa simplicité, sa distraction et le fait qu'il ignorait l'importance qu'avait le geste pour le bailli.

Gessler lui ordonne alors de percer d'un carreau d'arbalète une pomme posée sur la tête de son fils. En cas d'échec Tell serait mis à mort. À la surprise de tous, Tell s'exécute et réussit à toucher le fruit sans toucher l'enfant.

Cependant Gessler ayant vu Tell dissimuler un second carreau sous sa chemise, lui en demande la raison. Il lui dit que c'est une habitude d'arbalétrier. Mais Gessler ne le croit pas et le force à dire la vérité. Tell avoue qu'en cas d'échec il aurait tiré son carreau dans le cœur de Gessler. Il est alors arrêté et condamné à la prison à vie. Malgré cela, il parvient à s'échapper en route et tue le bailli. <https://rothgerber.alsace/.../la-vraie-histoire-de.../>

Henri Guillimann, l'un des premiers à douter

Guillimann, dont une rue parallèle à Pérolles porte le nom, est né à Fribourg vers 1568 et il a émigré à Fribourg-en-Brigau en 1605. Il s'est efforcé de reconstituer le passé en se basant sur la critique des sources.

Quand Guillimann a conçu le premier quelques doutes, il s'est bien gardé de le crier sur les toits ; il s'est contenté d'écrire à un de ses amis : « Quant à ce que vous me demandez au sujet de Tell, quoique dans mon livre sur l'ancienne histoire de la Suisse je me sois conformé, en ce qui le concerne, à la tradition vulgaire, je dois dire, après y avoir mûrement réfléchi, que je tiens le tout pour une pure fable, d'autant plus que je n'ai encore pu découvrir un écrivain, une chronique, anciens de plus d'un siècle, qui en fassent mention. Les gens d'Uri ne sont pas d'accord entre eux sur l'endroit où résidait Tell ; ils ne peuvent donner aucun renseignement ni sur sa famille ni sur ses descendants, quoique plusieurs autres familles qui remontent à la même époque subsistent encore. »

https://www.jstor.org/stable/44728810?seq=1#metadata_info_tab_contents

Seigneurie, bailliage, préfecture de Montagny ; droits politiques

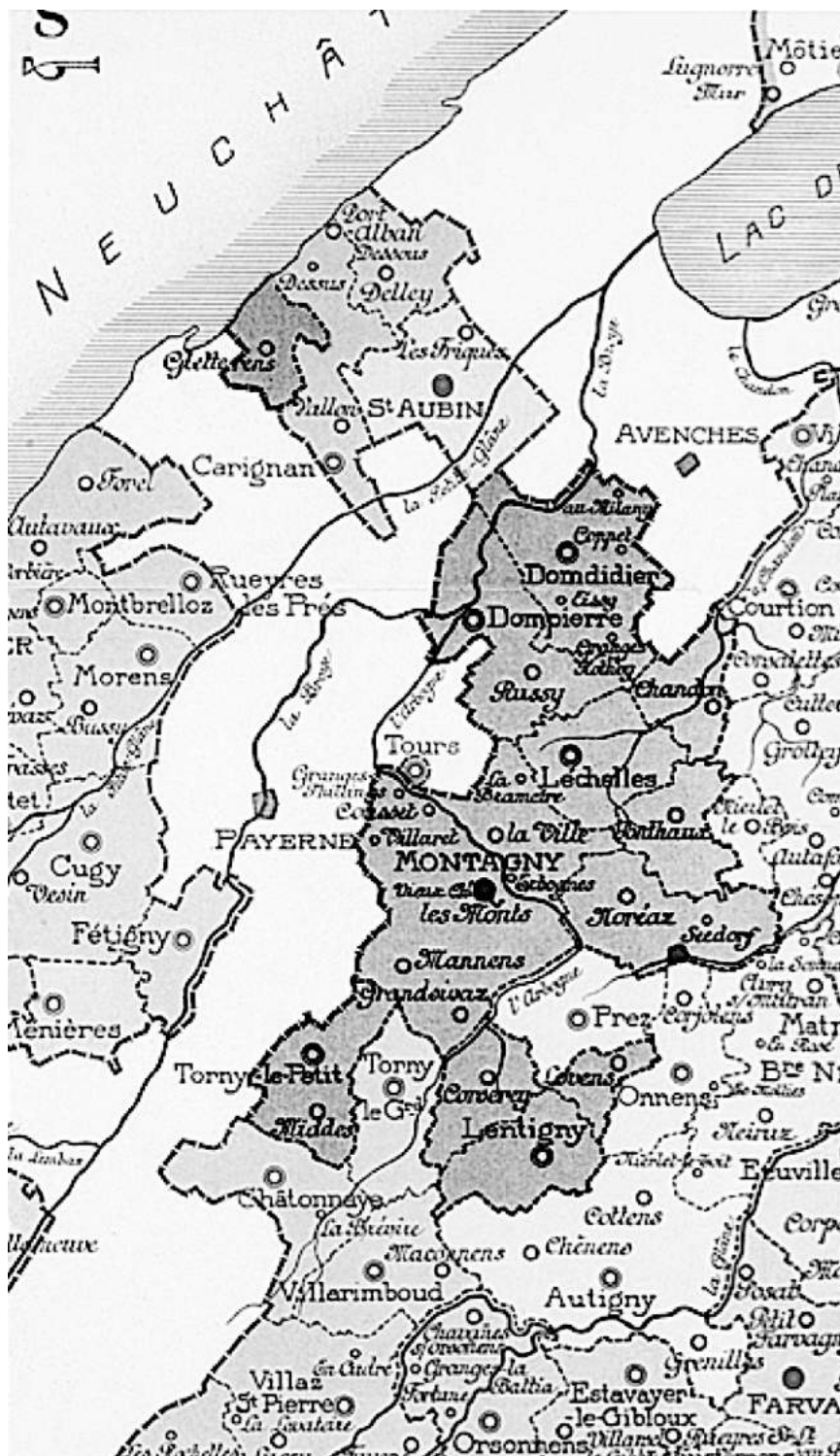
À la suite des Guerres de Bourgogne, en 1478, Fribourg achète à la Savoie la seigneurie de Montagny qui devient ainsi un bailliage fribourgeois. S'y succéderont - jusqu'en 1798 - 75 baillis, avec le titre de châtelain.

1798-1802 : République helvétique ; centralisation. (Les districts de Payerne et d'Avenches appartiennent au canton de Fribourg.)

En 1803, Acte de Médiation. Le canton comprend cinq districts : Fribourg, Romont, Morat, Bulle, Estavayer, divisés chacun en quatre quartiers. Le pouvoir législatif est exercé par un Grand Conseil de 60 députés. Le pouvoir exécutif est l'apanage d'un Petit Conseil de 15 membres, alors que le pouvoir judiciaire est exercé par un Tribunal d'Appel

de 13 juges. Les députés au Grand Conseil sont nommées par les quartiers. Pour être électeur dans un quartier, il faut être bourgeois, être âgé de 30 ans si l'on est célibataire et de 20 ans si l'on est marié, posséder une propriété foncière.

Bailliage de Montagny jusqu'en 1798



En 1814, Restauration. Le canton est divisé en 12 préfectures, dont Corbières, Farvagny, Rue, Surpierre, Montagny. Le peuple fribourgeois est complètement écarté de la vie politique

Préfecture de Montagny en 1814 : Montagny, Dompierre, Domdidier, Léchelles, Torny, St-Aubin, Carignan, Portalban. En 1817, Lentigny, Corserey, Noréaz, Ponthaux sont détachés de la préfecture de Montagny pour être rattachés à celle de Fribourg.

En 1831, Régénération, il y a 12 districts. Le district de Montagny est remplacé par celui de Dompierre. Qui forme le corps électoral ? Il faut être bourgeois d'une commune du canton, ne pas être un ecclésiastique, avoir 25 ans et habiter le canton. Sont exclus : les militaires au service étranger, les domestiques, les interdits, les malades mentaux, les insolubles, les pauvres recevant une bourse et les personnes flétries par un jugement.

Régime radical de 1848, les sept districts actuels. Avec l'avènement de la Constitution fédérale, en 1848, disparaît le district de Montagny, remplacé qu'il est, en partie, par le district de la Broye. Sont privés du droit de vote : les insolubles, les pauvres recevant une bourse communale, les condamnés flétris par un jugement et les interdits d'auberge. La manière d'exercer le droit de vote n'est pas fixée dans la constitution.

Constitution de 1857. Sont citoyens actifs : les Fribourgeois laïcs de plus de 20 ans, domiciliés dans le canton et jouissant de leurs droits civils et politiques, ainsi que les Suisses domiciliés depuis plus d'un an dans le canton. L'article 26 crée six catégories de non-citoyens actifs (5 en 1848) : ceux qui ne remplissent pas les conditions d'âge et de domicile, les personnes flétries par un jugement, les insolubles, les interdits civilement, les assistés dans l'année précédant la consultation populaire, les interdits d'auberge et les aliénés (nouveau)

Cent ans plus tard : Le peuple est appelé aux urnes le 21 février 1954 et accepte le droit de vote des assistés : 13 600 oui contre 7084 non.

Le 30 janvier 1921, une des plus importantes révisions de l'histoire constitutionnelle fribourgeoise conduit, notamment, à l'adoption des droits d'initiative et de référendum législatifs, à l'élection des Conseillers d'État par le peuple, à l'élection du Grand Conseil à la proportionnelle et à l'incompatibilité du mandat de député avec celui de Conseiller d'État.

Le 9 février 1971, les femmes obtiennent les droits de vote et d'éligibilité, ce qui va conduire au doublement du corps électoral. La reconnaissance du suffrage féminin intervient donc en même temps qu'au niveau fédéral.

Le 5 mars 1972, une triple révision constitutionnelle permet d'étendre les droits politiques puisqu'on introduit l'élection par le peuple des Conseillers aux États et des préfets et qu'on adapte le référendum financier (désormais applicable aux dépenses extraordinaires de plus de 3 000 000 de francs).

Sainte-Apolline



Sainte Apolline, ou Apollonie - qui a donné son nom à la chapelle et au hameau proche de Villars-sur-Glâne - fut brûlée vive à Alexandrie en 248, après qu'on lui eut arraché les dents. La date de la construction de la chapelle est incertaine. Plusieurs reconstructions se sont succédé au cours des siècles.

Le pont actuel en tuf date du XVI^e ou XVII^e siècle. Il fut jadis très important à cause de sa situation sur l'ancienne route Fribourg-Bulle. Celle-ci suivait l'actuelle route du Platy, descendait en traversant le Bois du Condoz vers le Pont de Sainte-Apolline pour poursuivre en direction de Froideville.

La chapelle, mentionnée pour la première fois en 1147, fut reconstruite en 1566 après un incendie. Sainte Apolline, vierge et martyre, offre son aide en cas de rage de dents. Les nombreuses découvertes de dents cariées près de la chapelle prouvent qu'on avait souvent recours à elle.

La torrée

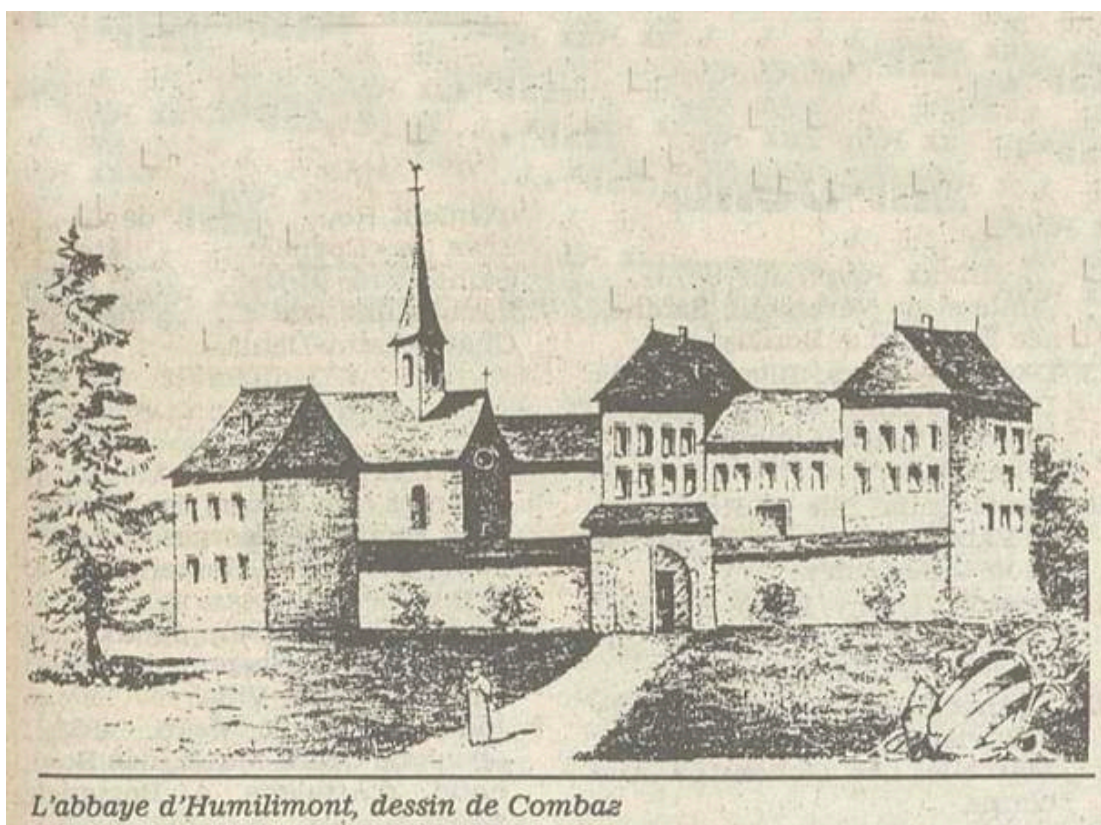
Le saucisson neuchâtelois constitue le mets principal d'une authentique torrée. Lors d'une journée ensoleillée, il est emballé dans du chou et du papier de boucherie, une feuille de journal ou même de l'aluminium. Cuit dans la braise d'un feu placé en bordure de forêt, il s'accompagne de patates, salades, pain... Avec en prime un petit verre de vin et une pointe de moutarde pour rehausser les saveurs !

Cette coutume propre à tous les Neuchâtelois, aujourd'hui synonyme de journée conviviale en famille ou entre amis, se serait développée en marge de la pratique du défrichage. Les paysans chargés de préserver les pâturages de l'avancée de la forêt organisaient en effet chaque année une coupe de bois destinée à entretenir leur domaine, emportant un saucisson pour le cuire dans le grand feu né des déchets de la coupe. Si sa fonction utilitaire a disparu au profit des loisirs, ses adeptes n'en gardent pas moins un rapport à la nature particulier, prenant soin de ramasser leurs déchets et de choisir un emplacement adéquat.



Les gardes-forestiers recommandent à cet égard de choisir un endroit dégagé, éloigné des jeunes arbres, et de délimiter le foyer avec des pierres. La pratique est devenue si populaire et emblématique pour la région que la ville du Locle accueille chaque année ses nouveaux habitants par une grande torrée, sensibilisant ainsi dès son arrivée le nouveau citoyen au fort attachement identitaire qu'elle suscite. (Photo, internet, torrée)

Jadis et aujourd'hui, Humilimont près de Marsens



L'abbaye des Prémontrés d'Humilimont a duré de 1137 à 1580. Prémontré ? Sous l'impulsion de saint Norbert fut fondé l'Ordre à Prémontré (Picardie) en 1121. Puis les Prémontrés ont établi leurs monastères en diverses régions. Celui d'Humilimont a été l'un des premiers créés, dû à l'initiative de trois frères, Anselme, Guy et Bourcard, seigneurs de Marsens, de la famille d'Éverdes-Vuippens. Le couvent avait pris le titre bien significatif de « Humilis Mons », humble montagne, d'où vient le nom d'Humilimont.

Pendant 444 ans, de 1137 à 1580, les Prémontrés d'Humilimont ont marqué la vie économique, sociale et religieuse du Gibloux et de la Basse-Gruyère. L'abbaye a fini lamentablement. Dans « La Gruyère » du 11 février 1967, Gérard Glasson écrit : « En Gruyère, on évoque encore ces Prémontrés d'Humilimont qui ressemblaient un brin aux célèbres moines de Saint-Bernardin illustrés par la chanson. Leurs Excellences de Fribourg y mirent, du reste, bon ordre en supprimant le couvent. »

Portrait de l'abbaye, par Pierre Savary

Dans « La Gruyère » du 11 novembre 1989, Pierre Savary retrace un historique de l'abbaye et de ses occupants :

« Ils ont possédé les meilleures vignes du Dézaley et quelques-uns des plus beaux alpages de la Gruyère. Ils ont mis en valeur les terres du Gibloux. Ils ont soulagé les pauvres et secouru les âmes de Marsens, Sorens, Vuippens et Villarvolard. Pendant 444 ans, les moines prémontrés d'Humilimont ont marqué la vie économique, sociale et religieuse de la région. Avant de finir lamentablement, débauchés. Et « bouffés » par les Jésuites qui avalent besoin d'argent pour construire le Collège Saint-Michel. Dans les buissons d'Humilimont, une nouvelle croix rappelle leur existence.

L'Ordre des Prémontrés s'est installé à Humilimont en 1137, en pleine fièvre romane. Venus de la vallée de Joux, les disciples de saint Norbert ne faisaient que répondre à l'invitation des seigneurs de la Basse-Gruyère qui souhaitaient créer « une de ces maisons de prière, de pénitence et de travail, un de ces foyers d'apostolat et de générosité » comme il en naissait tant à l'époque. Ainsi, du moins, l'historien Joseph Jordan explique-t-il les choses dans « L'abbaye prémontrée d'Humilimont », sa thèse de doctorat publiée à Fribourg dans les années 20.

L'abbaye fut prospère. Très prospère. Courageusement, presque aussi héroïquement que leurs cousins chartreux, les Prémontrés d'Humilimont défrichèrent, asséchèrent les marécages du Gibloux (jusqu'aux Mollettes, à Vaulruz). Ils avancèrent au rythme de la bêche et firent fructifier les arpents dont quelques riches familles n'hésitaient pas à se séparer, généreusement, en acompte à valoir sur leur dette spirituelle.

Au bord du Gérignoz, plus loin encore, les moines d'Humilimont construisirent des moulins, des scieries, des fours, des ateliers, profitables à toute la population. S'ils contribuèrent à l'essor économique de la région, ils vouèrent également leurs forces à l'apostolat dans les paroisses environnantes dont ils avaient la charge. À l'abbaye, ils accueillaient les pauvres et les vieillards. Ils nourrissaient les sans-logis.

Grandeur et décadence

Petit à petit toutefois, et dès le XIV^e siècle déjà, les Prémontrés donnent du mou à leurs règles monastiques. Delaissés dans leur petit vallon, ils ne s'intéressent pas aux nouvelles orientations intellectuelles, ni aux sciences, ni à la philosophie, encore moins à la théologie. Ce sont des ouvriers de Dieu sans contremaître. La mollesse et l'indiscipline les gagnent. Puis la gloutonnerie et la débauche, au XV^e siècle. La situation financière se gâte. Ils commencent à vendre. Les terres sont à l'abandon. Autour, les seigneuries amies passent une à une sous le joug de Fribourg, ce qui n'arrange rien.

Dans les années 1560, la situation est telle que « les enfants illégitimes encombrant le couvent », selon Joseph Jordan. À ces enfants, il faut assurer pitance et éducation. Les moines, accaparés par leurs soucis matrimoniaux, en oublient le vent de la Réforme qui souffle sur le pays. En 1578, ironie du sort, un incendie vient encore détruire une partie des bâtiments.

Tout à Saint-Michel

Préoccupés par l'avenir de cet îlot pâli - mais dont les restes sont encore alléchants -, les Messeigneurs de Fribourg accentuent leur ingérence. En 1580, le gouvernement, actionné par les Jésuites, Pierre Canisius en tête, carillonne le pape Grégoire XIII pour demander la suppression de l'abbaye. La bulle papale est acheminée à Fribourg en décembre. Elle tombe comme un couperet. Soutenus par la population locale, les moines auront beau se défendre. Saint-Michel empoche tout. Les domaines, les montagnes, les vignes d'Ogoz dans le Dézaley, tout. Jusqu'aux charpentes des bâtiments. Jusqu'à la cloche de l'église qui tintera au Collège.

Voilà pourquoi Saint-Michel continue, « en la modernisant et en l'amplifiant encore, l'œuvre des premiers Prémontrés d'Humilimont », écrivait Joseph Jordan en 1926. »

À notre époque



L'EMS actuel

Construites en 1895 pour renforcer l'offre des Établissements hospitaliers de Marsens, deux villas ont été établies à Humilimont. Dès le début, les soins aux malades ont été assurés par différents ordres religieux. Dès 1910, ont été accueillis des gens désireux de se reposer et des personnes atteintes de maladies nerveuses. Dès 1930, Humilimont est

destiné à recevoir des malades atteints de diverses pathologies. Le 19 juillet 1951, a été inauguré le Sanatorium de plaine d'Humilimont qui a remplacé l'Établissement médical. Les Sœurs hospitalières de Sainte-Marthe ont pris la relève jusqu'à la fermeture du Sanatorium. Dès la fin des années 1970, il ne répondait plus à un besoin. Une nouvelle affectation est alors recherchée. Le Préfet de la Gruyère propose d'y établir un home médicalisé. Le Sanatorium ferme ses portes le 30 juin 1985 et le Home médicalisé d'Humilimont est ouvert le 1^{er} août 1986.

Un message de Carlo Boller

NOTRE CHALET, LÀ-HAUT !

C. Boller

1. Y a-t'il rien d'aus-si beau, Y a-t'il rien d'aus-si beau, Que no-tre pe-tit cha-let, là-haut !

Loin du bruit et loin des rou - tes, Loin du monde et près de Dieu.

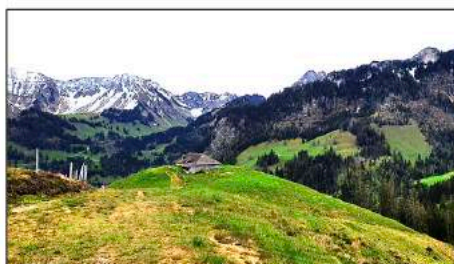
Bien plan-té sur le co-teau, Bien plan-té sur le co-teau, C'est no-tre pe-tit cha-let, là-haut !

2. Plein de rire et de chansons,
Plein de rire et de chansons,
Il fait bon être au chalet, là-haut !
On y peut chanter sans trêve,
La montane vous répond.
Vers le ciel comme un oiseau,
Vers le ciel comme un oiseau,
Oh ! comme il fait bon chanter, là-haut.

3. Quand mon coeur a du souci,
Quand mon coeur a du souci,
Je pense au petit chalet, là-haut !
Par là-haut la vie est bonne,
Et le coeur se sent plus fort,
Et moins lourd est le fardeau,
Et moins lourd est le fardeau,
Quand je pense à mon chalet, là-haut.

4. La vie est brève ici-bas,
La vie est brève ici-bas,
Un jour il faudra partir, plus haut.
« Oh, Seigneur, pour récompense,
Si je vais en paradis,
Je ne vois rien de plus beau,
Je ne vois rien de plus beau,
Qu'un autre petit chalet, là-haut ! »

Photo J.M. Vonlanthen



Trois repères pédagogiques

Depuis bien des années, retraité, je regarde l'école de loin. Mais elle continue à m'intéresser. Si on me disait : cite trois points que tu jugerais prioritaires si tu devais « refaire l'école »... Oh la la ! C'est vingt points que j'aimerais proposer. Je me contenterai, pour répondre à la question posée, de nommer trois personnes dont le témoignage m'a marqué.

Apprivoiser les Albert Simonin

En premier lieu, c'est Samuel Roller. Il fut notamment le premier directeur de l'Institut romand de recherches et de documentation pédagogiques à Neuchâtel (1970-1977). Il m'a dit : chaque année, au début des cours que je donnais à l'Université de Genève, je présentais aux étudiants en pédagogie le film *L'école buissonnière*, dans lequel Bernard Blier incarne la personnalité de Célestin Freinet. Ce pédagogue a dénoncé un enseignement frontal qui endoctrine sans ouvrir les esprits et il a été l'ardent défenseur autant du dialogue que de la découverte personnelle par les élèves. Et, ajoutait Roller, le personnage d'Albert Simonin, l'élève marginal et rejeté, apprivoisé dans *L'école buissonnière* grâce au charisme de Freinet doit rester présent dans nos esprits lorsque nous avons à faire à des élèves difficiles.

Développer l'esprit critique

En second lieu, je pense à ce directeur d'École normale de Lausanne qui me racontait les visites qu'il avait effectuées dans des classes allemandes, dans l'Allemagne d'après-guerre. Les maîtres voulaient que les élèves réfléchissent. Ils leur demandaient les causes d'événements rencontrés dans des lectures, ou dans les leçons d'histoire, ou au gré de discussions sur la vie quotidienne ou des articles de journaux. Les questions des enseignants portaient aussi sur les conséquences qu'avait eues ou qu'aurait pu avoir tel événement. Ils faisaient réfléchir à la situation dans le temps - à quelle époque ça s'est passé ?, est-ce que ça aurait pu se passer à une autre époque ? pourquoi ? -, la situation dans l'espace - où est-ce que ça s'est passé ?, l'événement aurait-il pu avoir lieu ailleurs ? pourquoi ? Questions aussi sur les caractères essentiels ou accidentels. Les enseignants suscitaient en plus des comparaisons, des rapprochements avec des situations vécues. Ils faisaient émettre des jugements personnels... Mais, demanda le directeur d'École normale de Lausanne aux maîtres allemands, pourquoi donc toutes ces questions ? Pour qu'il n'y ait plus jamais un embrigadement comme celui provoqué par Hitler et ses sbires, répondaient les enseignants.

Un texte court et beau chaque jour

En troisième lieu, c'est l'exemple d'une institutrice vaudoise - ou professeure secondaire - que je n'ai pas connue mais dont l'une des pratiques m'a été expliquée. Tous les jours, ou deux ou trois fois par semaine, elle écrivait au tableau noir (devenu blanc aujourd'hui !), trois ou quatre lignes d'un très beau texte, proposé par elle-même ou par un élève. Des textes variés, d'auteurs différents. La définition des mots dont le sens n'était pas évident était notée dans le carnet de vocabulaire, suivie d'une phrase où figurait le mot. Important, car le vocabulaire de base des élèves est souvent fort pauvre ! Le texte donnait aussi lieu à des observations grammaticales. Questions posées sur le style : pourquoi trouve-t-on que ce texte est beau ? Quel passage est le plus poétique ?

Comment aurions-nous exprimé ce passage de façon ordinaire ? Le texte est relu par des élèves. Il est ensuite appris par cœur, comme devoir à la maison ou en classe. Il fait enfin l'objet d'une auto-dictée que le maître corrigera. Un tel exercice est utile pour la lecture, la poésie, le vocabulaire, l'entraînement à la rédaction, l'orthographe, la grammaire, la mémoire...

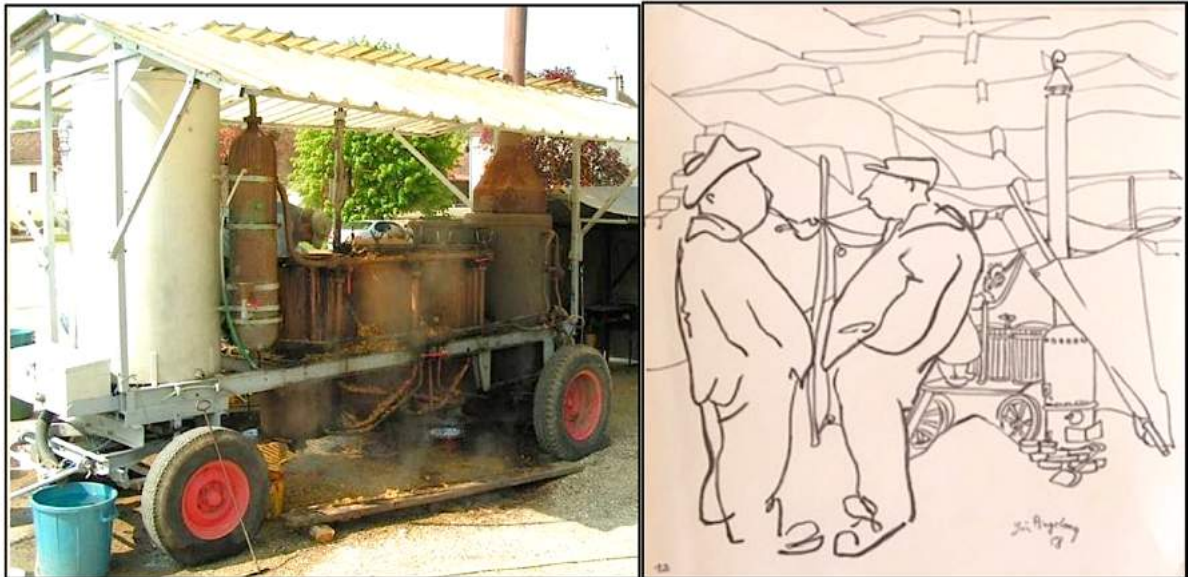


Un groupe d'élèves de l'école de Cheiry en 1953

Le coquemar

Le dictionnaire donne comme définition du coquemar : bouilloire de terre ou de métal. On a procédé à une extension du sens. Dans mon village d'Onnens, on désignait jadis la distilleuse sous le nom de coquemar. Les paysans y amenaient pour distillation les fruits mis en tonneaux : pommes, poires, cerises, pruneaux... On y « dégustait » de la goutte encore chaude. Je me souviens tout spécialement d'un certain jour où Cheiry avait accueilli le coquemar. Un enfant était arrivé à l'école « fin saoul » ! On avait abusé de sa

naïveté. Dans certaines régions de France, la distilleuse était appelée le « Coquemar du diable ». *Dessin : In C.F. Landry, Géo. Augsburg*



Jean-Michel Zaugg, un chef exemplaire

Lorsque j'étais professeur à l'École normale, puis directeur, mon admiration pour l'école neuchâteloise à l'avant-garde était sincère. Des contacts se sont établis. J'ai demandé à des professeurs de l'École normale de Neuchâtel de donner des cours d'été au corps enseignant fribourgeois. Parmi eux les professeurs Maurice Evard et Frédéric Cuche, des spécialistes très appréciés de la connaissance de l'environnement, chère à leur directeur qui estimait prioritaire la découverte approfondie de leur milieu par les enfants.



C'est la personnalité et le charisme du directeur de l'École normale de Neuchâtel, Jean-Michel Zaugg qui m'a impressionné. Notamment son souci de la gaieté à privilégier en classe par maître et élèves. Il croit à l'efficacité du climat, de l'ambiance. L'école triste est une triste école !

Bref coup d'œil à son curriculum. Né en 1928, domicilié à Bevaix, il obtient son brevet d'enseignement avec félicitations du jury en 1949. Instituteur à Bevaix durant 16 ans, jusqu'en 1964, il suit parallèlement des cours à l'Université de Neuchâtel où il devient titulaire d'une licence ès lettres portant sur la pédagogie, la psychologie et la philosophie. Il a consacré son mémoire de licence au mathématicien, physicien et philosophe français Descartes. En quittant l'école primaire de Bevaix, il s'en va à l'École normale de Neuchâtel où le Conseil d'État l'a appelé en 1964 comme directeur des

études pédagogiques. L'année suivante, il devient directeur. Il gardera son poste jusqu'en 1993.

Le directeur d'École normale

Trois professeurs rendent hommage à Jean-Michel Zaugg dans « L'Express » du 9 mars 2000, après son décès. Court extrait :

Vitalité, invention, réflexion, détermination, telles sont quelques-unes des qualités essentielles à la personnalité de Jean-Michel Zaugg. Cet homme a traversé la vie avec un entrain, une perspicacité, une attention à autrui qui laissent une trace indélébile en tous ceux qui l'ont connu, les siens, ses amis et collaborateurs. Paisible et serein, il s'en est allé, au matin du 21 février 2000, livrant par la force des choses son entourage au souvenir. (...) Il a exposé, lors de séances mensuelles des maîtres, des « démarches » aptes à mieux motiver les étudiants, à les initier à une recherche individuelle bien ciblée, à les faire travailler en petits groupes, à leur mettre en main « un métier », celui de former les enfants du canton de Neuchâtel.

Contacts avec le monde artistique

Jean-Michel Zaugg a favorisé de nombreuses rencontres entre des personnalités de divers milieux et les professeurs et les étudiants de l'École normale. « L'Express » du 20 mai 1969 relate la venue de l'artiste française Geneviève Couteau. Celle-ci a expliqué aux étudiants son métier d'artiste à travers toutes les techniques où elle excelle : peinture, fresque, tapisserie, vitrail, gravure, illustration et batik. Jean-Michel Zaugg a précisé au sujet de cette rencontre : J'ai le sentiment que la culture artistique, à l'école, est nettement insuffisante. Il faut l'améliorer en multipliant les contacts entre les jeunes et les artistes de leur temps, en organisant des colloques, en suscitant des rencontres, en mettant sur pied des expositions dans l'école, etc.

Le militaire

Eh oui ! Jean-Michel Zaugg, fait exceptionnel pour un militaire non professionnel, a gravi tous les échelons de la hiérarchie militaire, jusqu'au grade de brigadier, responsable de la brigade de frontière 2. Sans entrer dans le détail de tous les commandements qu'il a exercés dans l'artillerie, précisons qu'il a été à la tête du régiment d'artillerie 10.

À l'orphelinat d'Avenches, années 40

D'après l'article de Fabien Hünenberger dans « La Liberté » du 13 mai 2000.

Le titre général de la page était « La Maison d'enfants d'Avenches se souvient qu'elle a 125 ans ». Les lignes publiées ci-après montrent que cette Maison a connu, comme bien d'autres orphelinats, de tristes périodes. Le mépris des orphelins ne concernait pas uniquement le Canada...

« À cette époque, on avait faim tout le temps »

Pierrette Pidoux se souviendra toujours du séjour de cinq ans qu'elle a subi de 1942 à 1947 à l'orphelinat d'Avenches. La faim, le froid et les vexations qu'elle a dû endurer

Avenches ont marqué sa mémoire. Le portrait que cette Lausannoise, âgée en l'année 2000 de près de septante ans et deux fois grand-mère, sort tout droit d'un roman de Charles Dickens.

En ce temps-là, l'orphelinat accueillait une trentaine d'enfants. « Il y en avait de tous les âges : de deux ans et demi, comme les petits orphelins de la Pouponnière de Lausanne, jusqu'à environ seize ans », se souvient Pierrette Pidoux. La directrice, Mlle Ogay n'était aidée que d'une cuisinière, d'une couturière et, de temps à autre, d'une demoiselle pour garder les plus petits.

Enfermé à la cave

« Pour la nourriture, c'était l'horreur ! » s'exclame l'ancienne pensionnaire. « On avait faim tout le temps On en était réduit à voler ce qu'on pouvait : des épluchures, comme aussi des patates qui poussaient dans le jardin. » Le peu qui était servi aux enfants - du papet aux poireaux - était particulièrement mal apprêté. Pour Pierrette Pidoux, le manque de moyens matériels de l'institution serait une bien piètre excuse. « La directrice avait deux chats. Si quelqu'un s'avisait d'aller voler dans leur écuelle, même si c'était un tout jeune pensionnaire, il était puni. »

Dans cette maison sans jeux ni jouets, les rapports entre enfants n'étaient réglés que par une seule loi, celle de la jungle. « Il y avait les préférés de la directrice, ses petits chouchous. Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient mais il fallait les laisser faire. » La directrice, qu'on était sommés d'appeler « maman » sous peine de baffe, n'hésitait pas à user de la fessée aux orties pour régler les problèmes. Pierrette Pidoux n'a pas oublié certaines colères de la directrice : « Elle a puni une fois un enfant de 7 ans en l'enfermant dans la cave à charbon, dans laquelle on trouvait souvent des rats. On avait beau le réconforter derrière la porte en lui disant « On est là ! », il criait de peur. Quand la directrice a enfin ouvert, il s'était évanoui. »

Pas de sucre aux cochons



Le rapport adressé au Département vaudois de l'intérieur, autorité de surveillance, explique sans doute en partie la mise à l'écart de force de la directrice, en 1949. Témoignages des enfants : « On était toujours sales. Comme on n'avait pas de dentifrice on utilisait du Vim pour se laver les dents. Les enfants qui faisaient pipi au lit devaient finir la nuit avec des draps mouillés. Et nous avons souvent eu froid. »

Peu de bons souvenirs dans ces années de plomb. « J'en ai quelques-uns, avec les copines ou avec des plus jeunes. Je me rappelle la traditionnelle salée au sucre de Noël ou encore le paquet que nous a envoyé la Chaîne du bonheur au milieu de la guerre. Mais la directrice a tout de suite réservé l'Ovomaltine pour ses préférés. Pour les autres c'était : « On ne donne pas du sucre aux cochons ».

Personne n'est intervenu durant toutes ces années. « Lorsque les parents venaient, une fois par mois, nous étions toujours bien habillés. On était obligés de leur dire que ça allait bien et ils ne posaient pas de questions. Mlle Ogay lisait toutes les lettres. Le directeur, qui ne venait pas souvent, ne s'est jamais intéressé à nous. À l'école, les maîtres laissaient souvent faire lorsqu'on recevait des baffes de nos camarades. »

Le Musée d'Estavayer

Le Musée d'Estavayer était au Moyen Âge la Maison des dîmes, endroit où étaient recueillies les redevances dues au seigneur, souvent le dixième des récoltes. Le Musée est une magnifique demeure gothique du 15^e siècle. Selon Pierre de Zürich, la maison aurait été construite pour Humbert, bâtard de Savoie, entre 1432 et 1443. Elle aurait abrité un corps de garde avant d'être destinée à la perception de la Dîme. Le Dr Louis Thürler nous signale qu'en 1607 la Ville d'Estavayer l'utilisait comme grenier.



Cliché d'Alfred Lorson au début du XIX^e siècle

La Maison des dîmes est devenue Musée en mai 1927. On y découvre des armes, des lanternes, des tableaux, une vieille cuisine, des souvenirs de l'histoire de la région... Le Musée est surtout connu pour ses 108 grenouilles naturalisées par François Perrier, décédé en 1860. Elles représentent des scènes de la vie quotidienne.

L'école de Lovens

En 1950 eu lieu l'inauguration de l'école de Lovens. Cette localité est sortie du cercle scolaire d'Onnens car ses diverses exigences concernant le projet de nouvelle école qui serait implantée à Onnens n'avaient pas rencontré le succès escompté. L'école de Lovens n'a duré que jusqu'en 1963, du moins pour accueillir une classe d'école primaire. En 1963, juste avant mon entrée en fonction comme inspecteur, la Direction de l'instruction publique m'a demandé de rencontrer le Conseil communal de Lovens pour le persuader d'abandonner son école car elle comprenait tous les degrés. Comme je suis né et que j'ai vécu à Onnens, les conseillers étant mes copains d'autrefois, ça a marché...



Famille d'Etienne et de Léonie Moullet, de Lovens, en 1932



La famille comptait 12 enfants, dont trois décédés étant bébés. Trois ne figurent pas sur la photo. Anna a écrit ses mémoires. Extrait :

Mon papa Etienne Moullet est maître charpentier. Et aussi paysan. À l'époque des foins, ses ouvriers et lui prennent un souper consistant : des röstis, de la saucisse, du lard, deux ou trois tasses de café au lait. Le repas terminé, tous s'en vont au clair de lune faucher le foin jusqu'à trois heures du matin. Suivent deux heures de sommeil avant d'entamer une nouvelle journée de charpentier.

Pendant tout ce temps, nous, les enfants, nous dormons calmement sur des matelas remplis du foin de l'année passée. Et, la journée, la fenaison nous attend. Il s'agit au fil des journées de « désendagner » l'herbe fauchée, puis de la tourner pour faciliter le séchage, puis enfin, devenue foin, de l'aligner en andains avant que les hommes ne l'engrangent. Il n'y a qu'une seule fourche neuve achetée au magasin. Les autres fourches sont fabriquées « maison » avec du noisetier coupé dans la haie. Elles sont peu commodées. Le premier levé peut bénéficier de la fourche neuve. On se chicane pour arriver le premier ou la première.

Notre maison, dont la construction a été terminée en 1917, comprenait deux chambres et la cuisine au rez-de-chaussée, deux chambres et le grenier en dessus. Une chambre était réservée aux trois garçons et l'autre à mes trois grandes sœurs. Quant à moi, il me restait le grenier, sans portes, en attendant mieux. Chaque soir, je prenais un gros morceau de pain. Comme le tas de foin et de paille était à proximité, les rats, les souris

et même les chats venaient se servir. Lors de leur passage sur ma tête, je les reconnaissais à la longueur de leur queue. Je n'avais pas du tout peur car c'était mes amis

Les adieux à Roger Karth

« La Gruyère » du 1^{er} et du 3 juillet 2021 a rendu un vibrant hommage à Roger Karth.

Roger Karth s'en est allé

Directeur de la Maîtrise de Bulle de 1971 à 1997, Roger Karth est décédé mardi à l'âge de 90 ans.



CARNET NOIR. C'est une personnalité du monde musical fribourgeois qui s'en est allée. Roger Karth avait été nommé en 1971 pour diriger la Maîtrise de Saint-Pierre-aux-Liens de Bulle, succédant à son fondateur et père spirituel André Corboz. Il resta à sa tête jusqu'à sa retraite en 1997. Roger Karth s'est endormi paisiblement mardi à l'âge de 90 ans, entouré des siens.

Né à Lessoc en 1932, Roger Karth a d'abord été instituteur à Remaufens où il

dirigeait déjà un chœur d'enfants, mais aussi le chœur d'hommes et la fanfare. Passionné de musique, il se forma notamment au Conservatoire de Lausanne et étudia la musicologie à l'Université de Fribourg. Il fréquenta l'Ecole normale avec Michel Corboz, neveu d'André et futur chef à l'envergure internationale.

Magnifique voix comme seul l'Intyamon en produit, il fut l'un des deux ténors de l'Ensemble vocal de Lausanne, de Michel Corboz, à sa création en 1964. A ses heures perdues, il renforçait la Maîtrise de Bulle.

Même monde musical

En 1966, Roger Karth s'était déjà vu confier la direction du chœur paroissial de Bulle par André Corboz. Sa filiation avec son fondateur était évidente: l'un comme l'autre évoluaient dans le même monde musical, avec le même amour de l'essentiel et un vif intérêt pour la méthode Ward. A la mort d'André Corboz, il reprit la préparation du *Requiem* de Fauré, un concert diffusé en 1972 par Radio Lausanne. Deux mois plus tard, l'enregistrement, chez le prestigieux label Erato, donna lieu à une version qui fait encore référence.

Fidèle au fondateur, Roger Karth poursuivit sa quête d'excellence. Les fruits tombèrent vite, dont un 1^{er} Prix du jury des Rencontres chorales internationales de

Montreux en 1975. Avec Roger Karth, la Maîtrise s'exporta: Berne, Zurich, Montreux, mais aussi Loreto, Prague et Washington en 1983, où la Maîtrise a été invitée à chanter le *Requiem* de Duruflé. Le chœur a aussi l'oreille d'Espace 2 pour de nombreuses *Heures musicales*. Même pédagogie, même respect des enfants, même bonheur à les écouter chanter: Roger Karth a marqué de son sceau son passage à la Maîtrise. «C'est avec eux, les enfants, que j'ai eu mes plus grands plaisirs musicaux», confiait-il en 2019 à *La Gruyère*.

«C'est un des meilleurs musiciens que la Gruyère ait connu, avec une sensibilité et une manière de mener les gens vers le sommet. Il avait un talent pédagogique et musical extraordinaire. C'est un magicien de l'art choral», déclare le préfet de la Gruyère Patrice Borcard, qui était son élève au CO et qui chantait sous sa baguette. «Il avait aussi une grande connaissance des chants grégoriens, un art complexe. Il en était l'un des grands spécialistes en Suisse et avait réussi à transmettre cette passion que lui avait inculquée son maître, André Corboz. Le chant grégorien dirigé par Roger Karth est l'un des éblouissements de ma vie musicale.»

A sa famille et à tous ceux que son départ laisse dans la douleur, *La Gruyère* adresse sa profonde sympathie. EF/JNG

Roger Karth et l'Ecole normale



Jean-Marie Barras
Ancien directeur de
l'Ecole normale
de Fribourg

L'invité du samedi

OPINION. «La Gruyère» du 1^{er} juillet a consacré une remarquable nécrologie à Roger Karth. Le préfet Patrice Borcard - lui-même musicien distingué - note au sujet du défunt qu'il fut un «magicien de l'art choral». Roger Karth, parallèlement à son inoubliable activité à Bulle, a transmis la connaissance et l'amour du chant aux étudiants de l'Ecole normale cantonale pendant dix-sept ans, de 1980 à 1997. Un témoignage publié dans mon livre intitulé «Au temps de l'Ecole normale»: «L'éducation musicale avec Roger Karth, de grands moments de bonheur durant lesquels le Maître nous trans-

met sa passion avec ferveur et enthousiasme.» Le défunt était un ami de longue date. Nous étions camarades de classe à l'Ecole normale entre 1947 et 1951. Nous nous y sommes retrouvés professeurs en 1980. De 1984 à 1994, en qualité de directeur, j'ai collaboré de très près avec mon ami Roger, notamment pour l'organisation de concerts.

Roger Karth enseignait non seulement les connaissances musicales dans chaque classe: il dirigeait le chœur de l'Ecole normale formé de tous les étudiants de la section française. Une chorale avec 150 participants, puis bien davantage! Lors des répétitions et des concerts, tous suivaient le maître au doigt et à l'œil.

Les comptes rendus des concerts - signés Bernard Sansonnens - témoignent du haut niveau atteint par Roger Karth. La relation de celui du 125^e anniversaire de l'Ecole normale, donné à l'église du Collège St-Michel avec orgue, instrumentistes et quatre solistes, fait état de «la direction remarquable de sobriété et d'efficacité de Roger Karth» peut-on lire dans «La Liberté» du 28 mai 1984.

Au fil d'autres concerts, signalons celui donné à Onnens en 1986. Dans «La Liberté»

du 20 mai 1986, l'article intitulé «Réjouissant!» évoque de beaux instants d'envoûtement.

L'année scolaire 1988-1989 fut celle de la musique: concert avec solistes et orchestre à Ecuvillens à l'occasion du 100^e anniversaire de l'Institut agricole de Grangeneuve, premier concert de l'Avent à Villars-sur-Glâne, prestation avec la Concordia de Fribourg dirigée par Eric Conus. Celui-ci seconde Roger Karth à l'Ecole normale depuis 1987 en raison du nombre croissant d'élèves. Le 20 mars 1992, le grand chœur formé de 240 exécutants a chanté Mozart à Belfaux. «La Liberté» du 23 mars 1992 est louangeuse: «Les voix fraîches, expressives, du grand chœur de l'Ecole normale, l'excellent orchestre ad hoc, un quatuor de solistes talentueux placés «dans la main» de Roger Karth ont créé un émerveillement non feint.» La Revue de l'année scolaire 1993-1994 présente les concerts de deux chœurs, celui des 4^e et 5^e, dirigé par Roger Karth et celui des 1^{er}, 2^e et 3^e conduit par Eric Conus. L'Ecole normale compte 285 élèves, un nombre trop élevé pour former un seul ensemble.

Espérons que le chant et la musique conserveront une place de choix à la HEP, comme durant les 140 ans d'existence de l'Ecole normale. ■

L'église de Surpierre a 200 ans

Cet anniversaire a été célébré le dimanche 4 juillet 2021. Une fête en toute simplicité, réussie grâce à l'organisation confiée au Conseil paroissial et au Conseil pastoral.

Les enfants ont animé la messe en chantant. Ils ont apporté des pièces de puzzle pour montrer leur compréhension de la construction de l'église. Tout cela sous la direction de Ludmilla Bongard-Gendre. En fin de cérémonie, Antoine Müller et Pascal Gendre ont chanté l'hymne à Sainte Marie-Madeleine. Après la cérémonie, un film présentait quelques moments de la tradition du bâton de la Madeleine grâce à des photos d'archives. Le film a été réalisé par Ludmilla Bongard-Gendre avec des commentaires de Roger et Fernande Torche et d'Antoine Müller.

Les productions de la fanfare ont été appréciées... comme l'apéritif qui a suivi la manifestation. Un historique à consulter sur internet :

<https://www.nervo.ch/.../eglise-et-paroisse-de-surpierre.pdf>



Des participants à la fête se sont procuré le livre de J.M. Barras qui relate cette longue existence intitulé « L'église de Surpierre a deux cents ans ». C'est un témoignage fort apprécié. Il décrit la vie paroissiale au cours de deux siècles. Les personnes intéressées peuvent se le procurer en le commandant à l'adresse : paroisse.surpierre@bluewin.ch.

Un événement remarqué lors de cette cérémonie du souvenir : une présentation du Bâton de la Madeleine, après quelque 30 ans de la suppression de la « mise du bâton » évoquée ci-après !

Photo prise lors de cet anniversaire : le président de paroisse Michel Vorlet porte le « Bâton de la Madeleine ». Le prêtre est l'abbé Olivier Jelen, membre de l'Équipe pastorale UP St Barnabé. (Photo Nathalie Dupré)

Bref historique du « Bâton »

« La Madeleine » était l'une des principales fêtes annuelles dans l'enclave de Surpierre. Elle était célébrée le dimanche qui suit le 22 juillet, fête de sainte Marie-Madeleine, seconde patronne de la paroisse, la première étant la Vierge Marie. L'attraction lors des Vêpres de l'après-midi était la mise du Bâton de La Madeleine, suivie par une foule compacte composée des gens de la paroisse et des localités vaudoises environnantes. Le bâton est une hampe longue, surmontée d'une double statue représentant sur une face

la Sainte Vierge et sur l'autre sainte Marie-Madeleine. Autour de la double statue sont implantés quatre cierges ornés de fleurs artificielles.

L'honneur de porter le bâton, dans les grandes processions, s'acquiert chaque année aux Vêpres solennelles de « La Madeleine ». Le prédicateur de la fête met le bâton aux enchères. Celles-ci se font en florins de Moudon, un florin correspondant à 60 centimes. L'adjudication revient au plus offrant. Le chanoine Pierre Noël, natif de l'enclave de Vuissens proche de celle de Surpierre, était spécialement apprécié pour diriger cette mise. Il la faisait monter avec son bon accent broyard, tout en parsemant son propos de boutades. Il est décédé le 1^{er} août 1989.

Miser le bâton était une manière de s'associer aux frais du culte. Le montant de la mise était jadis destiné à contribuer au luminaire de l'église : les cierges, les bougies et les lampes à huile avant l'arrivée de l'électricité au début du XX^e siècle.

Ce serait fort heureux de rétablir cette ancestrale coutume ! Et pourquoi pas avec un prédicateur laïc plein d'esprit ? Le montant de la mise pourrait être attribué à une œuvre choisie par le Conseil paroissial.

Un régent répare des vélos ; un autre élève des cochons à la cave

Quoi qu'on ait dit, ou cru, le régent n'a pas toujours été l'un des rois du village avec le curé, le syndic... le cafetier et le laitier. Eh non ! Un salaire dérisoire, jusqu'au milieu du XX^e siècle et au-delà encore, une famille souvent très nombreuse, un logement misérable, une classe suchargée et maintes obligations religieuses. Deux témoignages.

Ce passage dû à la plume de Robert Loup dans le livre écrit en 1952, intitulé « L'abbé Bovet » illustre bien cette situation précaire :

Régent et domestique...

« En ces années 1880 à 1890, les instituteurs n'arrivaient pas à vivre de leur seul traitement. Surtout si la famille s'accroissait. Une cinquantaine de francs par mois, même si l'on considère ce temps ancien, ne constituait qu'une bien faible ressource. La plupart recevaient des dons des parents, s'engageaient comme domestiques pendant la période des gros travaux des champs ou s'improvisaient artisans, mécaniciens ou menuisiers dans un petit atelier qu'ils ouvraient en restreignant encore le nombre des pièces de leur appartement. J'ai connu un de ces vieux régents, très habile de ses mains, qui avait onze enfants, trois chambres, un atelier, et qui passait ses vacances à réparer des vélos, des montres, des sommiers, à s'occuper de reliure, d'encadrements et de meubles. Tous les mois il tondait les cheveux de ses élèves pour deux sous. »

Noréaz : un régent bien original

Dans mon livre sur Noréaz, je décris les mœurs spéciales d'un régent du village à la fin du XIX^e siècle.

« En 1895, Jules Bochud, régent de Noréaz depuis 1891, se plaint du manque de bois pour chauffer sa salle d'école. Il émet aussi des remarques sur la mauvaise qualité du combustible... Le Conseil communal écrit à la préfecture le 28 février 1895. "Le bois fourni, 6 stères, est de qualité : de la daille (pin sylvestre), du sapin, et un bon tiers des deux moules consiste en foyard." Le secrétaire Edouard Guisolan, de son élégante écriture, écrit : "Nous vous faisons remarquer, Monsieur le préfet, que M. Bochud utilise le bois destiné à la salle d'école, pour cuire la nourriture de 5 porcs, qui sont logés à la cave de l'habitation." Le Conseil demande l'évacuation de ces cochons, dont la présence "nuît au bâtiment". Il est encore reproché au régent d'être marchand de gros bétail. Il est présent à presque toutes les foires de Payerne et de Fribourg. Il s'absente sans aviser la commission scolaire.



**Albert
Anker,
Ecole de
village
(vers 1890)**

Kunstmuseum Basel

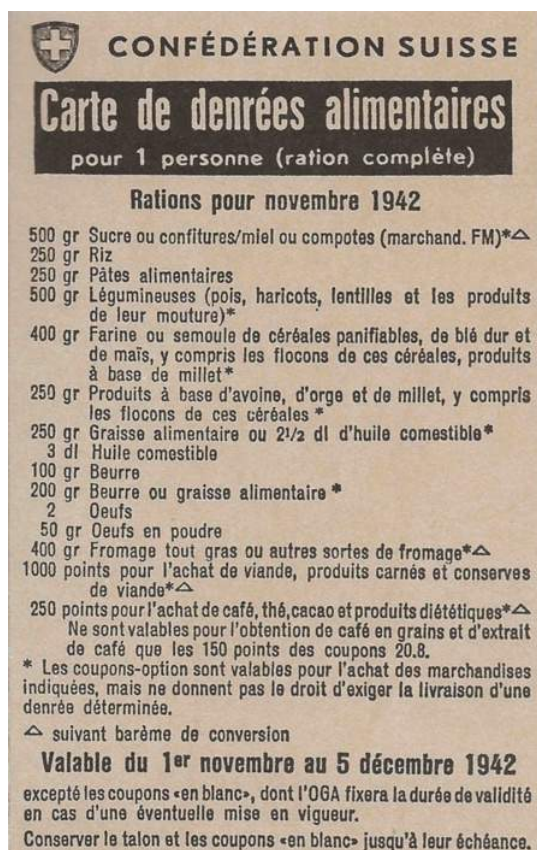
Célèbre représentation d'une **salle d'école** traditionnelle. Plancher grossier, éclairage faible, pas de matériel pédagogique, livre de lecture unique, bancs non individualisés, pas de vestiaires... Les filles n'ont pas de pupitres, les garçons sont serrés, mal assis... «ils s'affaissent sur eux-mêmes». Le maître maintient comme il peut, avec sa férule menaçante, une discipline aléatoire. Il ne peut pénétrer dans les rangs et les cancre du fond en profitent... Pourtant, cette salle représente un progrès par rapport à la «**chambre d'école**», comme l'illustre ce témoignage de 1806: «Ayant de 60 à 65 écoliers renfermés dans une petite chambre avec ma femme, mes enfants, en un mot tout notre ménage. (...) Mes petite enfants ne font que d'interrompre les écoliers, ma femme doit accoucher au plus fort de l'hiver... »

51

(HELLER Geneviève, *Tiens-toi droit !*, 1988).

« En plus - et cela n'a rien à voir avec les cochons ! - le Conseil communal de Noréaz lui a donné l'ordre, à son arrivée en 1891, de faire le chemin de la croix durant le carême, de s'occuper du mois de Marie qui a lieu à la chapelle en mai, de servir la messe lorsque le prêtre vient à Noréaz. Or, Bochud ne remplit aucune de ces obligations. Enfin, il se permet de "jurer le Nom de Dieu" pendant la classe, de battre ses élèves avec un bâton, et de les affubler de sobriquets dont "quelques-uns honteux". Il ne reconnaît pas ses avantages : la loi oblige la commune de lui accorder 6 ares de terrain. Il en cultive 19,52 ares. Il se permet malgré cela de discréditer les autorités communales dans les environs. La lettre se termine par ces considérations : « Le Conseil communal demande son remplacement pour la fin de l'année scolaire et souhaite que la présente soit communiquée au directeur de l'Instruction publique. On évite de lui faire des observations parce qu'il s'emporte. »

1939-1945, ravitaillement et récupération



Le rationnement a duré près de 10 ans. Durant la guerre, on ne pouvait acheter certaines marchandises qu'avec des coupons, appelés aussi tickets. On les détachait des cartes de rationnement dont le secrétaire-responsable était souvent le régent. Les premières marchandises rationnées ont été le sucre, le riz, les pâtes, la graisse alimentaire. Suivirent le café, la viande, le pain, le lait, les œufs, le savon... Le 16 mai 1941, furent impérativement déclarés jours sans viande les mercredis et vendredis.

Le marché noir sévissait. Les paysans n'ont jamais été aussi bien vus par les citadins. Ceux-ci ne ménageaient ni flatteries ni courbettes pour obtenir divers produits de la ferme au marché noir. Étant nombreuses durant la guerre, les restrictions allèrent en diminuant dans l'immédiat après-guerre. Dans les boulangeries, le pain n'était pas toujours frais. On pouvait lire - en français fédéral - sur des affiches placardées : « *Du vieux pain n'est jamais*

dur ; mais pas de pain, ça c'est dur. » Le rationnement ne prit fin qu'en juin 1948.

Pendant la guerre. Le mot *récupération* était de mise. Extrait d'une interview à la gloire des os, de Charles Montandon, commissaire fédéral. (CD accompagnant l'ouvrage *Le Pain de la veille*) :

« Un kg d'os peut donner 100 g de graisse d'os, c'est à dire assez pour produire un gros morceau de savon et en plus de la stéarine pour la fabrication des bougies, et un peu de glycérine. Un kg d'os peut donner 500 g de poudre d'os qui suffiraient à fertiliser 5 m² de terrain. À partir d'un kg d'os, on fabrique 140 g de colle qui suffisent pour coller par exemple une table et quatre chaises. Les 10 000 tonnes d'os perdus en 1939 représenteraient deux morceaux et demi de savon par habitant ou auraient permis de fertiliser 5000 ha, etc. »

Le vieux caoutchouc était régénéré et servait à la fabrication des pneus neufs. Les bicyclettes suisses nécessitaient annuellement un million de pneus et 700 000 chambres à air. Les déchets de verre étaient utilisés par l'industrie spécialisée pour la production de verre neuf. La Maison Rouge (Corjolens) a abrité l'entreprise qu'on appelait dans la région la fabrique de caoutchouc. (On prononçait *contchou*.) Elle procédait au regommage des pneus.

L'insurrection de Nicolas Chenaux

L'un des prétextes du soulèvement de Chenaux est la suppression de fêtes et de processions par le gouvernement aristocratique de Fribourg. En plus, le gouvernement avait fermé en 1778 le couvent de la Valsainte auquel le peuple était très attaché. Autres motifs de la rébellion : l'augmentation du prix du sel et des taxes sur le bétail, le prélèvement de nouveaux impôts et de la dîme sur les pommes de terre... Décision est prise par Chenaux et ses compagnons d'entrer à Fribourg le 3 mai 1781, afin de renverser LL.EE. Mais, les patriciens ont vent de la révolte. Un détachement de dragons bernois, appelé en renfort, disperse deux à trois mille paysans en rébellion. Un faux ami de Nicolas Chenaux, Henri Rossier, le traître d'Ecuvillens, le transperce d'un coup de baïonnette. Le cadavre, transporté à Fribourg, est livré au bourreau. Celui-ci, ivre, donne plusieurs coups de hache pour couper la tête de Chenaux et il fait de même pour partager en quatre son cadavre encore habillé. La tête est exposée au bout d'une pique sur la tour de la porte de Romont.

Avant l'inauguration du monument à Bulle, une plaque gravée a été fixée sur la vieille tour de La Tour-de-Trême avec l'inscription : À la mémoire de Pierre-Nicolas Chenaux, La Tour-de-Trême 1740-1781.



(Notre Histoire) L'inauguration du monument de Nicolas Chenaux à Bulle, le 24 septembre 1933. Sur la gauche avec le chapeau melon, Jean-Marie Musy, premier conseiller fédéral fribourgeois de 1919 à 1934

Des compléments sur Nicolas Chenaux

La brève existence de celui qu'on appelle parfois le Davel fribourgeois est, à première vue, celle d'un échec total : vie privée, affaires, carrière publique. Nommé aide-major en 1761 - il a 21 ans - Pierre-Nicolas Chenaux renonce à l'armée deux ans plus tard. Ses mécomptes dans le commerce et une trop grande générosité - bon vivant il a de nombreux amis ! - engloutissent sa fortune... et celle de son père. Quelque peu aigri, l'enfant prodigue se brouille avec les siens, puis avec les autorités. On est dans les années 1770.

Pour l'heure, les patriciens poursuivent leur réforme administrative. Elle touche aussi l'Église. En 1778, avec l'accord de l'Évêché et de Rome, ils ferment la Chartreuse de la Valsainte. Or ce couvent est la maison de charité de la vallée : les pauvres, nombreux comme les témoignages de l'époque le prouvent, y reçoivent volontiers le couvert, et les communes ne sont pas mécontentes de se voir ainsi soulagées d'un devoir d'assistance d'ailleurs encore lourd. Populaires, les religieux, malgré une lutte de plusieurs dizaines d'années, doivent quitter le Val de Charmey et se retirer à La Part-Dieu près de Bulle. Deux ans plus tard, et toujours avec la double autorisation de l'évêque et du pape, le Gouvernement interdit certaines processions de village à village ; elles dégénèrent trop souvent en beuveries et en bagarres. En cette même année 1780, plus de vingt fêtes religieuses qui se célèbrent en semaine sont reportées au dimanche.

Décision est prise par Chenaux et ses compagnons d'entrer à Fribourg le 3 mai 1781, afin de renverser Leurs Excellences (LL.EE). Mais, les patriciens ont vent de la révolte. Un détachement de dragons bernois, appelé en renfort, disperse deux à trois mille paysans en rébellion.

Article de Georges Andrey, « La Liberté » 2 mai 1981

Chenaux, l'homme de l'échec, assume son destin jusqu'au bout, et seul parmi des milliers de conjurés, paie de sa vie l'aventure tragique de 1781. Alors que d'autres se sont enfuis, lui, tel un capitaine sur son vaisseau qui sombre, reste au pays.

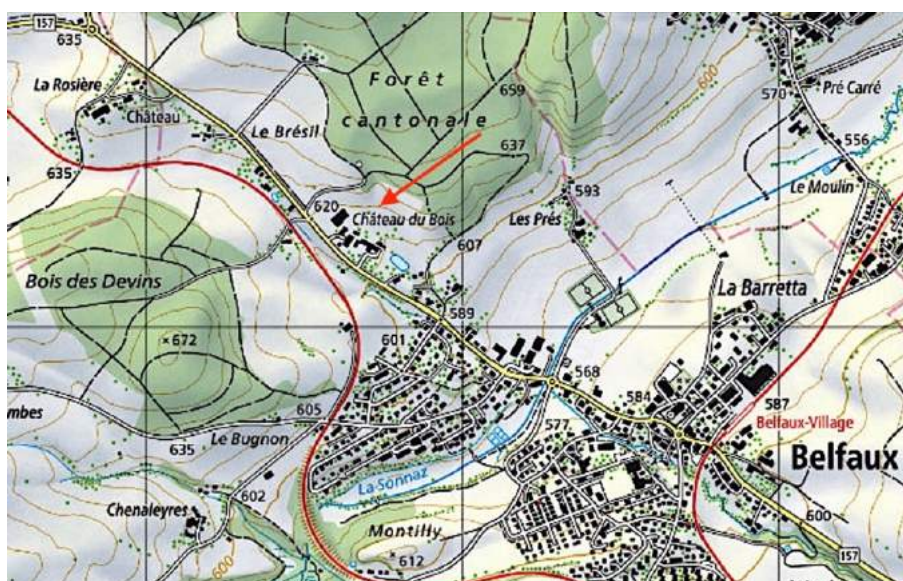
Dans la nuit du 4 au 5 mai, entre Écuvillens et Posieux, il est interpellé par Henri Rossier, à la fois appâté par la grosse récompense promise à celui qui l'arrêterait et confiant dans le pardon de Leurs Excellences. Chenaux, délesté de son pistolet à double canon par les compagnons de Rossier, se défend et, après avoir blessé légèrement son agresseur d'un poignard qu'il tenait caché, meurt transpercé par le sabre de son ex-lieutenant, non sans avoir pardonné à son meurtrier et crié cinq à six fois : « Mon Dieu ! Ayez pitié de mon âme ».

Rossier informe les autorités. Elles ramènent la dépouille mortelle de Posieux à Fribourg. Le jour même, décident sa décapitation et le démembrement de son cadavre. Ce qui est fait, au crépuscule du 5 mai, sous les remparts de la capitale, par la hache maladroite d'un bourreau « indécentement ivre », selon le témoignage d'un officier, le comte François de Diesbach. Sa tête est passée au noir et clouée à la Porte de Romont. Cela, pour édifier le public...

Or, l'autorité est prise au mot. Au lieu de railler le chef de l'insurrection, le menu peuple se recueille sur sa tombe et récite prières et litanies à saint Nicolas Chenaux : « Martyr de la liberté, priez pour nous ! » Ce culte religieux, spontané, est condamné par l'évêque du diocèse. Dans une lettre pastorale, il s'élève contre ceux qui, écrit-il, osent « canoniser la rébellion ».

Transfiguré par la mort, l'homme de l'échec connaît une destinée posthume peu banale. De religieux, le culte de son souvenir devient séculier. Le crâne du vénéré défunt, enlevé de nuit à l'insu de la Garde municipale et demeuré caché pendant près d'un siècle, est aujourd'hui conservé dans une urne du Musée gruérien à Bulle. En 1848, le patriciat déchu, les radicaux au pouvoir réhabilitent officiellement le héros de 1781. En 1933, un monument lui est érigé dans le chef-lieu gruérien, face au château. En 1942, la ville de Fribourg, par décision de son Conseil communal, baptise « Nicolas Chenaux » une rue du quartier Beauregard. En 1980, un opéra intitulé « Chenaux », œuvre du compositeur allemand Müller-Lamperz, a connu le succès aux Pays-Bas. En 1981 enfin, une médaille, un film, une pièce de théâtre et un livre célèbrent ou célébreront le deuxième centenaire de la mort de celui qui, dans la mémoire populaire, incarne la liberté, face à toutes les oppressions. Henri Rossier sera condamné à cent ans de galères malgré les « services » rendus par sa délation. G.A.

Le château du Bois à Belfaux



Une succession de propriétaires

Le Château du Bois a été construit au début du XVIII^e siècle par la famille de Gady. Une famille qui s'est distinguée notamment au service des rois de France en leur fournissant un bon nombre d'officiers, de magistrats et de religieux. Les de Gady sont restés les maîtres du château du Bois jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Une anecdote assure que le général Napoléon Bonaparte, en route pour le Congrès de Rastatt en 1797, aurait séjourné et dîné au Château du Bois avec Catherine de Gady, sa maîtresse.

En 1830, le domaine a été acheté par un Français, le Dr Joseph Récamier, considéré comme l'un des pionniers de la gynécologie médicale et chirurgicale. Il a refusé de prêter serment lors de la révolution de 1830. Il a été révoqué de sa situation au Collège de France. La liberté que lui a donnée sa révocation lui a permis de se retirer à Belfaux où il a tenté d'améliorer la santé de son épouse gravement malade. Elle est décédée et Récamier est revenu à Paris.

En 1836, le Pensionnat de Fribourg (St-Michel) acquiert la propriété afin d'en faire une retraite champêtre pour les élèves. Ils s'y rendent en fanfare les jours de congé avant de pouvoir s'ébattre dans le parc ou se baigner dans l'étang. Pendant la guerre du Sonderbund, en 1847, des bandes de vandales ont profité du désordre pour piller les manoirs patriciens et d'autres domiciles désertés par les habitants. Des civils fribourgeois et vaudois, et même des soldats fédéraux, auraient quitté les châteaux - dont celui du Bois - avec des charrettes pleines de meubles, linges, vaisselle, horloges, etc. Après la capitulation du canton de Fribourg, le nouveau gouvernement radical a expulsé les Jésuites et les ordres affiliés et s'est approprié des biens du Collège.

À la suite du Sonderbund, la famille de Reyff achète la résidence en 1851. Elle en reste propriétaire jusqu'en 1907.



Les « filles-mères » au Château du Bois...

En 1907 arrivent les Sœurs de la congrégation de St-Charles de Lyon. Elles y ont ouvert une institution où les « jeunes victimes de leur ignorance ou de leur faiblesse peuvent attendre en sécurité un accouchement discret »... En l'espace d'un demi-siècle, quelque 3150 jeunes Suissesses et Françaises sont venues pour mettre leur enfant au monde. J'ai connu une dame qui était fille illégitime. Elle m'a dit être née à Belfaux en 1921, au Château du Bois. Elle a été baptisée avec plusieurs autres bébés, comme tous les nouveau-nés du Château du Bois, avec interdiction de sonner la cloche du baptême à l'église du village !

Dramatique !

D'après « 24 Heures » du 31 octobre 2016 : « Après l'accouchement au Château du Bois, les adieux des mamans à leur enfant qui leur était enlevé étaient souvent déchirants. Parfois insurmontables au point d'entraîner des actes désespérés ! Une religieuse s'est ainsi souvenue de "très tristes histoires" qui s'achevaient par la pendaison ou la noyade des malheureuses. Parfois même avec leur enfant.

Home, école, puis appartements privés

En 1964, les Sœurs ont inauguré une maison de retraite pour dames âgées. Puis, les religieuses prenant elles-mêmes de l'âge et la relève se faisant désirer, elles ont passé la main en 1994 à une fondation privée. Celle-ci a établi un home non médicalisé. Faute de soutien public, l'institution a été fermée peu après. En 1998, une partie des locaux a été louée à une école privée, l'Ecole du Château du Bois. Dès le 5 septembre 2006, l'école privée Le Roseau a occupé les locaux, avec l'autorisation de la Direction de l'instruction publique. La faillite a été prononcée en 2008.

La société Anura SA a racheté le château en juillet 2015. Une quarantaine de logements dont une grande partie de deux pièces et de studios ont été créés. *Sources : notes personnelles, « La Liberté » du 17 août 1990, sites internet divers dont Swisscastles*

Elle aussi...

La kotze dou patè

Chi bi réjan!

Din na kemouna d'la kotse, l'anhlyan réjan la prè cha retrète. Lè-j-ou rinpyèthi pè on dsouno è fyè bi l'omo.

Inutilo dè vo dre ke totè lè fèmalè l'amàvan bin vère è n'in-d-avan bin invide.

On dzoua, l'inchpèkteu lè vinyè féro la vijita. Le chindik è la komichyon d'èkoula iran inke è chon j-ou fèrmo èthenà dè vère kemin chi novi mètre chavi fére a krèrè cha binda è kemin l'è-j-infan chavan répondre.

In'arouvin intche-li, le chindik di a cha fèna :

- No-j-an fermo bin rèuchè avui chi novi réjan. I fâ na fièrt'èkoula. In rijolin, di onko :
- Ma l'è tru bi è fermo chejin. L'a pâ dou mô tè chè teri pri dè totè lè fèmalè dè l'indrè. Mè chu léchi dre ke l'avi- j-ou mèche avui totè tyè ouna.

La fèna ou chindik li rèpon avui di gro-j-yè:

- Chebaya tyinta lè ?...

Pekoji di Chouvin (La Gruyère, 7 juillet 1973)

Le coin du patois

Ce beau régent

Dans une commune de la région, l'ancien régent a pris sa retraite. Il a été remplacé par un jeune et fier bel homme.

Inutile de vous dire que toutes femmes aimaient bien le voir et en avaient bien envie.

Un jour, l'inspecteur est venu faire « la visite ». Le syndic et la commission d'école étaient présents et ont été vraiment étonnés de voir comment ce nouveau maître savaient enseigner à sa bande et comment les enfants savaient répondre.

En arrivant chez lui, le syndic dit à sa femme :

- On a vraiment bien réussi avec ce nouveau régent. Il fait une excellente école. En rigolant, il dit encore :
- Mais il est trop beau et vraiment agréable. Il n'a aucun mal à se tirer près de toutes les femmes de l'endroit. Je me suis laissé dire qu'il avait eu « mèche » avec toutes sauf une.

La femme du syndic lui répond avec de gros yeux :

- Je me demande laquelle c'est ?...

« Affaires broyardes » au tournant du XIX^e au XX^e siècle

« De Weck Maurice, sa famille, son monde (1870-1939) » est une publication de la Société d'histoire du canton de Fribourg parue en 2011. Un livre de 335 pages qui fourmille de renseignements sur les familles - les souvenirs de Maurice de Weck font état de 83 mariages étalés sur quatre générations -, sur la vie en général. Maurice de Weck décrit entre autres quelques « affaires » dont il s'est occupé lorsqu'il était préfet de la Broye, de 1899 à 1907.

Le « mède » de Vuissens

Les propos de Maurice de Weck sont rapportés avec quelques retouches :

J'ai eu à m'occuper d'une affaire délicate. Une jeune fille de Vuissens souffrait d'une phlébite. Sa famille, au lieu de s'adresser à un médecin, a fait venir le *mège*, Alphonse Fasel, syndic de Vuissens. Il lui a prescrit des frictions de pommade mercurielle (*Mège, mède, mage : guérisseur ; pommade mercurielle, à base de mercure et de saindoux*). La jeune fille est morte et on a accusé le syndic d'être la cause de sa mort à cause des « médicaments » prescrits. J'ai reçu un rapport du gendarme de Vuissens à ce sujet. Le syndic y est accusé d'exercice illégal de la médecine. J'ai ouvert une enquête et on a entendu plusieurs personnes, entre autres le docteur Louis Thurler, d'Estavayer, qui a déposé en faveur de Fasel. Ce qui est assez extraordinaire pour un médecin concernant un *mège* ! On n'a pas pu prouver que la mort était due à la pommade mercurielle, mais Fasel a dû payer une amende assez forte pour exercice illégal de la médecine.

À ce propos, l'abbé Joseph-Germain Rosset, curé de Vuissens, qui était en très mauvais termes avec Fasel, a pris sa défense et a entrepris des démarches pour qu'on étouffât l'affaire. Très étonné de ce changement des sentiments du curé, je l'ai néanmoins compris. J'ai appris que Fasel lui avait remis une forte somme pour l'église, à la condition que le curé plaide en sa faveur auprès des autorités civiles et judiciaires. Fasel avait assez d'influence dans la contrée. Il était très apprécié comme *mège* et avait une nombreuse clientèle. Après cette affaire, il a fait davantage attention, mais il a continué quand même à s'occuper de médecine. Fasel était assesseur, puis juge de paix de Surpierre. Il était célibataire et d'une conduite jugée irréprochable...

J'ai rempli aussi, à Estavayer, les fonctions de directeur de l'Hospice de la Broye après la mort en 1904 du curé-doyen François-Xavier Nuoffer. Je m'occupais de toute l'administration de l'Hospice, sauf de la comptabilité qui était tenue par un employé spécial. J'avais beaucoup à faire avec les Sœurs qui tenaient la maison et soignaient les malades. Elles étaient très dévouées et très gentilles. L'Hospice possédait deux domaines, l'un près d'Estavayer, qu'il exploitait lui-même, l'autre à Franex, où il y avait un fermier. J'ai dû en engager un. Je suis allé, le 31 mai 1906 voir un candidat fermier à Alterswyl. Comme je dînais à l'auberge, on nous a dit que le village de Planfayon, non loin de là, brûlait. Je m'y suis rendu aussitôt et j'ai vu là le plus grand incendie de ma vie. C'était un spectacle terrifiant. Le feu était parti du hameau de Ried, à 900 m de Planfayon. Le vent qui soufflait en tempête a transporté des braises, et même des

tavillons incandescents jusqu'au village. Les toits de chaume se sont enflammés : 51 bâtisses - dont l'église - ont été anéanties et 274 personnes se sont retrouvées sans toit.



L'incendie de Planfayon

Bernard Buffet

Bernard Buffet - 57 années de peinture et plus de 8000 œuvres - est né en 1928 à Paris et il est décédé en 1999 à Tourtour (Provence, Var). Il peint dès l'âge de 10 ans et n'a cessé de le faire jusqu'à sa mort. La forme expressionniste qu'il a choisie est brute, nerveuse et la déformation est utilisée à volonté pour faire rejaillir le sentiment intérieur sur la réalité figurative. Buffet fut une véritable star. Prodige, lorsqu'il a 16 ans on dit même de lui qu'il sera le futur Picasso. Mais son style dérange, en met mal à l'aise certains. Ses œuvres sont parfois intrigantes et noires. En plus des sujets classiques comme les natures mortes, les animaux et les fleurs, il a peint les paysages des pays où il voyage.



L'abbaye de la Maigrauge à Fribourg

J'ai bien connu jadis cette abbaye. J'allais rendre visite à la sœur de ma maman qui était l'une des religieuses. Née Ida Chatagny, elle était devenue Sœur Antonie, économe du monastère, décédée le 19 septembre 1952 à l'âge de 52 ans.

En 1255, une femme laïque réunit quelques compagnes pour une vie de prière s'inspirant de la règle de saint Benoît. Elles sont intégrées, à leur demande, dans l'Ordre cistercien en 1261. La Maigrauge est le premier monastère féminin établi à Fribourg. Sa longue histoire connaît des hauts et des bas relatés dans l'importante étude de Núria Déletra-Carreras « L'abbaye de la Maigrauge, 1255-2005, 750 ans de vie », Editions la Sarine, 2005, 531 pages. L'auteure a écrit un court résumé : <https://www.maigrauge.ch/fr/notre-abbaye/histoire> ; voir aussi : <https://www.estavayer2016.ch/abbaye-de-la-maigrauge>



Cette photo est de Blandine Dick



Sœur Antonie

Les dents, présentation en patois

Le 25 mai 1963, l'abbé François-Xavier Brodard (Jèvié) a publié cet article dans « La Liberté »



Les dents

Chacun sait ce que c'est que « d'avoir une dent contre quelqu'un », *avi na din kontre kôkon*.

Mais sait-on le nom des dents en patois ? Il y a les incisives, *lè din dèvan*, les canines, *lè din dè yè*, dents d'œil, *ou din dè tsin*, dents de chien (ce qui est la traduction exacte de « canine »), les prémolaires, ou *marti*, et les molaires, ou *grô marti*, et enfin, les dents de sagesse ou *din d'èchyin* (dents d'escient). Les dents de lait sont *lè pititè din*.

Certaines personnes ont des dents aux racines recourbées, *la medjère barâye*, la mâchoire barrée, ce qui complique fort la tâche du dentiste. Après vous avoir arraché toutes les dents, il vous mettra un dentier, *di fôchè din*, dessus et dessous *dèchu è dèjo*. Vous pourrez alors vous vanter d'avoir *on magazin dè porcelène*, un magasin de porcelaine, comme on dit pour rire.

Mais même alors vous aurez parfois *di nèvraji*, des névralgies : mal aux dents... que vous n'avez plus ! Un remède pour... ou plutôt contre le mal de dents ? Ma foi, vous connaissez le proverbe : *Rin, l'è bon po le mô di din*, rien, c'est bon contre le mal de dents.

Pourtant, autrefois, on commençait par entourer le visage du patient d'un mouchoir qu'on nouait sur la tête. Vous vous en souvenez ? On mettait des emplâtres de farine de lin, *di-j'impyâthro dè farna dè lin* ; on faisait prendre aussi des bains de pieds dans de l'eau chaude additionnée de moutarde, *di bin de mothârda*, pour faire descendre le sang aux pieds, disait-on.

Maintenant, on n'attend pas d'avoir une fluxion, *le viyolè* ; dès qu'une dent vous fait un peu mal, *ke brondenè*, on va chez le dentiste. Il vous la plombra, *la pyombèrè*.

Celui qui n'a plus de dents devant est *bêrtchyô* (féminin *bêrtse*). Celui qui n'a plus que quelques chicots n'a plus que *kotchyè rôudzôn*; *kotchyè tsêrko*. Et celui qui est mordant, *mordin*, *mouadri chu na pi dè tabâ*, mordrait sur une peau de grosse caisse. Essayez ! Vous verrez qu'il y faut de l'adresse... et surtout une volonté à toute épreuve. Mais non, après tout, ne soyons jamais mordants. *Jèvié*

Tintern Abbey, Pays de Galles

Notre petite-fille Alix Masson a écrit le 16 juillet 2021 dans son message accompagné de photos: « Nous sommes allés à Tintern Abbey aujourd'hui. C'était splendide ! Je tenais à y aller car un poète anglais (William Wordsworth) que j'aime particulièrement a écrit un poème sur ce village. »



L'abbaye de Tintern date de 1131. C'est la première fondation de l'Ordre cistercien au Pays de Galles. L'abbaye a été bâtie pour une communauté de vingt moines et cinquante frères convers. Elle a été dotée si richement qu'il fut possible à l'abbaye de nourrir les pauvres cinq fois par an, encore à l'époque de la Dissolution en 1536. La suppression des monastères à cette date était un ensemble de procédures par lesquelles le roi Henri VIII a dissous des monastères, des prieurés, des couvents en Angleterre, au Pays de Galles et en Irlande. Leurs biens ont été confisqués.

Gérard Périsset, journaliste, on ne l'oublie pas !

Mon beau frère Gérard Périsset est décédé le 6 septembre 2012, âgé de 76 ans. Propos que j'ai prononcés à son sujet lors de ses obsèques :

« Gérard, je m'adresse à toi comme si tu étais encore parmi nous. Mais, pourquoi cet imparfait ? Tu es et tu resteras parmi nous, dans nos cœurs et dans nos mémoires, malgré ton absence physique.

Quand quelqu'un nous est très proche et fait partie intégrante de notre vie, il ne va pas de soi d'en parler. J'avais en effet avec Gérard des contacts privilégiés. Que de courriels, de téléphones, de rencontres ! Je n'aurais garde d'oublier les voyages de quatre jours en France dont le premier but était Savasse, près de Montélimar. C'est là que Maurice, l'un des quatre prêtres Périsset, né en France, attendait les trois Suisses, Gérard, Jean et moi, autour d'une table chaleureusement garnie et arrosée.



Gérard et son épouse Rose-Marie

Mon dernier contact avec Gérard se situe le matin même de son décès. Il me faisait part au téléphone de ses démêlés et de son long agacement imputables à Google, résistant à toutes ses tentatives de connexion.

Un trait essentiel du caractère de Gérard est sans doute la modestie. Une qualité certainement héritée de son papa Clément Périsset, qui était complètement étranger à tout snobisme. La personnalité de Gérard s'enrichissait aussi des autres vertus morales de son papa : enracinement dans l'amour des siens - avec cette pudeur propre au temps passé - fidélité sans faille au devoir d'état, une foi inébranlable malgré les vents contraires et les turbulences, absence du deuxième péché capital ravageur, l'avarice ; Gérard, comme son papa Clément, était en effet généreux. Avec, à la clé, l'amour de la

vie, une curiosité en perpétuel éveil et un attachement profond à sa paroisse et à ce fleuron qu'est le Couvent des Dominicaines.

Naguère, tout le canton connaissait Gérard. Pendant plus de trente ans, il a glané aux quatre vents les multiples épisodes de la vie régionale qu'il relatait dans « La Liberté ». En lisant la page réservée par Jean Ammann à l'écrivain Philippe Delerm, j'ai pensé à Gérard. Delerm nous dit : « Je me suis donné pour ligne de décrire les petites choses, avec le sentiment que la vie est dans les petites choses. Un écrivain a ainsi plus de chances d'être original qu'en s'attaquant aux grands sujets rebattus ». Les micro-événements que Gérard rapportaient dans « La Liberté » reflétaient son souci de couvrir consciencieusement la région, dans un esprit de conciliation, avec tact et retenue, dans un style sobre et soigné. Pas toujours facile de rapporter élégamment - et sans polémiquer - des péripéties vécues par des gens prompts aux discussions orageuses, voire aux bagarres !

Emile Gardaz, dans un discours du Premier août, présentait ce pays protéiforme dont Gérard fut si longtemps le rapporteur, autant dans son actualité que dans son passé : « J'aime cette Suisse mosaïque avec ses clochers aux sons différents, avec ses hosties et ses bibles qui se sont regardées longtemps de travers, ses mangeurs de curés et de pasteurs, ses langues et ses patois qui en font une petite tour de Babel, ses buveurs de bière, là-bas, ou les rivières parlent un drôle d'allemand que les Allemands ne comprennent pas, ses Romands qui, derrière la table du "vendage", jouent aux philosophes et aux politiciens d'opérette.. »

Cher Gérard, j'aurais pu insister sur la place que tu occupais dans le cœur de tous tes proches, ou sur ton souci incessant de te perfectionner dans cette langue française dont tu connaissais pourtant la plupart des arcanes. J'aurais pu parler de ta passion pour les livres découverts notamment à la librairie « L'Intranquille » de Pontarlier, ou de ton intérêt pour l'histoire paroissiale et régionale que tu as rapportée dans un ouvrage dense et attachant, comme de ta passion pour la généalogie. J'aurais pu relever enfin ton attachement au Jura et à ses sympathiques buvettes, comme ta fidélité indéfectible à tes amis et à la famille de Rose-Marie...

Mais, je m'arrête là. En assurant tout spécialement ta famille à laquelle tu étais profondément attaché de notre sympathie émue. »

Joseph Chatton, directeur d'école secondaire



Joseph Chatton, décédé le 3 décembre 1994 à l'âge de 54 ans, était un ami. Je l'ai connu dans les années 1950, époque où j'enseignais à Cheiry. Il habitait lui aussi l'enclave de Surpierre, à Villeneuve. Il était étudiant en sciences économiques. Sa maman, Rosa Chatton, était largement connue et appréciée pour ses qualités de guérisseuse. Parmi ses clients, il y eut notamment le général Guisan et Georges Simenon... Je rencontrais Joseph chaque semaine, lors des répétitions du chœur

mixte de Surpierre, que je dirigeais. Il y apportait le concours de sa belle voix, avec Bernadette Layaz qui allait devenir son épouse.

En automne 1963, je me présentais aux examens pour obtenir le DES (diplôme d'enseignement secondaire). Déjà nommé au CO d'Estavayer, je ne pouvais y enseigner en raison de mes examens. Joseph m'a remplacé. C'était ses débuts dans une école où il était destiné à une brillante carrière, de 1963 à 1989, dont les 13 dernières années en qualité de directeur. Dans les hommages qui ont été rendus à son décès, on lit : « Son intelligence et son sens de l'organisation étaient hors du commun ». Comme d'ailleurs sa sensibilité et ses qualités d'écoute. Dès 1989, tout en conservant quelques cours, il fut un collaborateur apprécié de la direction de l'Instruction publique où il s'occupait des constructions scolaires.

En 1991, il était brillamment élu au Conseil communal d'Estavayer. Son décès subit, dû à une défaillance cardiaque, a jeté la consternation.

Savoir lire, c'est fondamental



Dans les années 1990, une classe de l'École normale de Fribourg a visité dans un autre canton une école « alternative » où les élèves apprenaient à lire « quand ils en avaient envie ». En 4^{ème} année d'école, des enfants ne savaient pas lire. Nos normaliens ont exprimé leur étonnement et leur total désaccord. J'étais allé dans la région de Toulouse visiter une classe où étaient appliqués les principes d'ouverture prêchés et écrits par Evelyne Charmeux, qui reléguait toute méthode systématique syllabique au rayon des vieilles lunes. Lors du dîner au réfectoire de l'école, j'étais en face d'une institutrice chargée de « rattraper » les non-lecteurs de la classe que j'avais visitée. Elle utilisait la

méthode phonétique, gestuelle et syllabique « Bien lire et aimer lire » créée par Suzanne Borel-Maisonnay.

Personne ne peut nier que c'est l'enseignement de la lecture qui conditionne le succès de toutes les autres disciplines de l'école primaire. Sans la lecture, il n'y a ni savoir, ni culture possibles pour l'élève. C'est pourquoi Jaurès avait écrit : « Savoir lire est la clé de tout ! »

Le Plan d'études fribourgeois de 1967 élaboré sous la direction générale de l'abbé Léon Barbey précisait : « La lecture est la branche capitale de l'enseignement primaire ; elle nous informe sur tout ce qu'il est primordial de savoir. Elle doit aussi être récréation et plaisir. En fin de première classe, l'élève normalement doué doit pouvoir lire sans syllaber, sans s'arrêter au cours des mots et faire les liaisons élémentaires. L'élève terminant la première classe doit saisir le sens de ce qu'il lit. »

Le pédagogue largement connu Mgr Eugène Dévaud a insisté sur la lecture silencieuse. C'est celle de la vie, affirmait-il, et non la lecture à haute voix.

https://www.nervo.ch/wp-content/uploads/2017/03/Apprentissage_de_la_lecture.pdf

Il y a 80 ans mourait un grand pédagogue fribourgeois

Le Pays de Fribourg a donné naissance à cinq pédagogues dont le renom a dépassé les frontières du canton. Voici leurs noms, suivis de la date de leur décès : Le Père Grégoire Girard, 1850; Alexandre Daguet, 1894; le Chanoine Raphaël Horner, 1904; Mgr Eugène Dévaud, 1942 et le Chanoine Léon Barbey, 1992.

Eugène Dévaud fut sans doute, avec le Père Girard, le plus connu à l'étranger. Une anecdote. Dans les années 70, une école normale de Bretagne (Saint-Brieuc) avait organisé une semaine de visites dans le canton de Fribourg. À sa descente du car, une enseignante bretonne s'est exclamée : « Et dire que l'on est dans le pays de Dévaud ! » Témoin de cette scène, je me dis que l'adage « Nul n'est prophète dans son pays » s'appliquait bien à Dévaud. Son message, qui n'avait pourtant guère pris de rides, s'était bien estompé dans son canton ...

Mission de confiance : mandaté par le Conseil fédéral puis aussi par le Vatican, l'abbé Eugène Dévaud a effectué 360 visites de camps de prisonniers en Allemagne durant la Première Guerre mondiale. Visites qui lui ont valu la Légion d'honneur.

Formation

Rappeler sa mémoire est un devoir, tant fut grande son influence. Il est né le 17 mai 1876, dans un hameau de la commune de Villaz-St-Pierre, Granges-la-Battiaz. Il était fier de ses origines paysannes et de la ferme paternelle. On raconte qu'il lui arrivait de se présenter avec humour, même à l'étranger, en disant : Eugène Dévaud, Granges-la-Battiaz. Prêtre en 1901, il poursuit immédiatement ses études. Il devient, en 1904, le premier docteur en pédagogie formé à l'Université de Fribourg, son directeur de thèse

Première période

Ses voyages en Allemagne, en Belgique, en France, en Espagne, en Hollande lui permettent de fréquenter les milieux les plus divers et de connaître les pédagogues les plus marquants de son temps. Dévaud, de plus en plus persuadé que l'intérêt et la motivation jouent à l'école des rôles de tout premier plan, échafaude un système d'enseignement inspiré des grands maîtres de l'école dite « école active » ou « école nouvelle ».



C'est sa seconde période, que l'on peut faire débuter en 1932. Un séjour à Bruxelles, cette année-là, lui fait découvrir les centres d'intérêt du Dr Decroly. Il adapte le système aux

impératifs du canton de Fribourg et publie une brochure qui aurait pu marquer une évolution fondamentale de notre école. On y découvre le rôle de l'observation directe, les expériences à réaliser par les élèves, les causeries préparées par les enfants, la chasse aux documents, et maints autres procédés qui sont à des lieues d'un enseignement où le maître fait et dit tout. Jusqu'à sa mort en 1942, Eugène Dévaud devient l'apôtre infatigable d'une école vivante et intéressante.

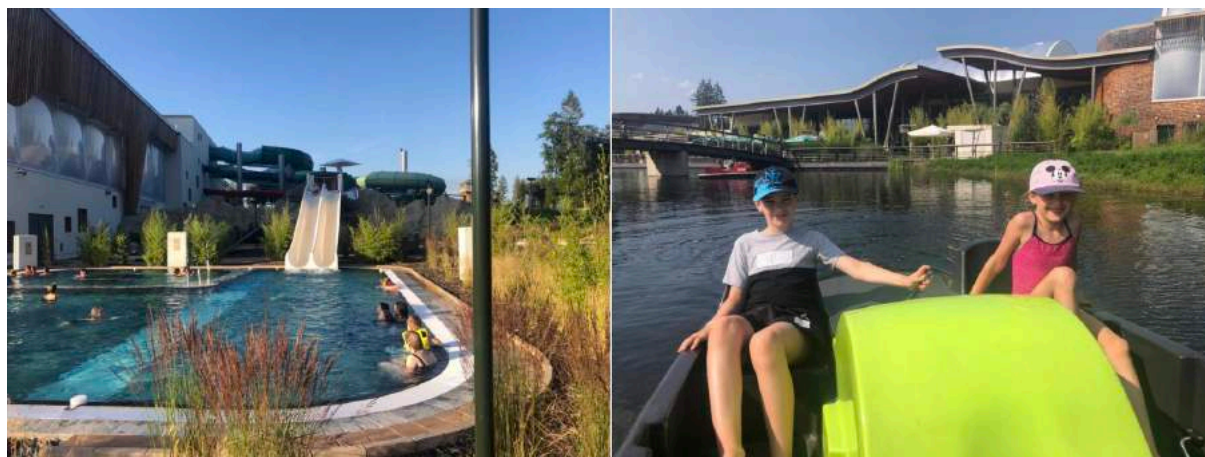
Inspecteur scolaire de 1906 à 1910, Eugène Dévaud est nommé, à cette date, professeur de pédagogie à l'Université. Il conserve cette charge jusqu'à sa mort. Il est en plus professeur à l'École normale d'Hauterive, puis directeur de cette école de 1923 à 1931.

Après le 25 janvier 1942, date du décès d'Eugène Dévaud, il n'y eut personne pour reprendre le flambeau. Du moins pas pour le tenir aussi haut. Les successions, hélas, ne sont souvent pas préparées.

Découverte du Center Parc Allgäu

Idéal pour un séjour en famille ! Joël et sa famille passent quelques journées dans un endroit idéal : le Center Parc Allgäu, en Allemagne, non loin de la ville de Leutkirch, au sud-est du land de Bade-Wurtemberg. Nombreux cottages, piscines et activités diversifiées font la richesse de ce Parc qui vaut une découverte !

https://www.centerparcs.ch/ch-cf/allemande/fp_AG_vacances-domaine-park-allgau/toutes-les-activites



Loïc est (invisible) au sommet du toboggan blanc au village de vacances Center Parc Allgäu. La piscine est l'endroit préféré de Claire et Loïc. Ils baladent leurs parents sur le petit lac artificiel, aux commandes d'un pédalo.